

Sommets et dépendances



Petite sélection de nouvelles et récits
publiés sur camptocamp.org

Sommets et dépendances

Petite sélection de nouvelles et récits
publiés sur camptocamp.org

Sommaire

Préface	5
Malgré ce chagrin abyssal	7
La petite annonce au CAF	10
La saga des massifs	23
Yannick	29
Confidences	50
Le Toit du Marteau	53
D'amour et d'eau fraîche, le Paradis	60
Grépon - Mer de Glace	67
Vol avec les Anges	70
Portrait	92
Presles, 4 mai 2025	98
L'esprit d'Eloi	107
Une version de l'Apocalypse	113
Frime et Châtiment	117
Ami grimpeur...	129
La fraternité des alpinistes	135
Petite escapade du côté des topos	139
Incognito aux Grandes Jorasses	146
Première main	153
Albert Miépreux, 45 ans, gardien de refuge	160
Remerciements	192
Camptocamp-Association	193

Préface

Au fil des versions successives du site Camptocamp.org, nous avons eu le plaisir de lire dans les forums de nombreux textes, récits de courses ou même simplement fictions nées de nos pratiques. Nous avons remarqué que certains de nos montagnards ont une jolie plume et un talent savoureux pour nous narrer leurs aventures. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de voir quelques-uns de ces textes regroupés dans un recueil publié par Camptocamp-Association.

Aucun bénéfice mercantile n'est retiré de cet ouvrage et nous adressons nos remerciements aux auteurs, illustrateur et photographe qui nous ont offert gracieusement leurs textes et images. Le nombre des écrits publiés sur le site étant important et croissant de jour en jour, nous avons dû faire une sélection des textes relevés dans le topoguide ou dans les forums. Mais chacun aura plaisir à retrouver d'autres récits de qualité sur notre site.

Nous dédions cet ouvrage à la mémoire de Sophie Gratalon qui fut un pilier de l'association et qui souhaitait s'investir dans ce projet de publication. Sophie a malheureusement été prise par une avalanche au printemps 2009 et n'a donc pas pu voir l'aboutissement de ce livre. Nous souhaitons également lui associer Fabrice Roulier ainsi que les trop nombreux amis disparus en montagne dont beaucoup faisaient partie de la grande famille de Camptocamp.org.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir que nous en avons eu à la lecture des textes qui suivent.

Malgré ce chagrin abyssal

Par Rozenn Martinoia

*Publié dans le topoguide camptocamp et lu lors de la cérémonie
dédiée à Sophie en avril 2009.*

Lundi 13 avril 2009.

Les sommets des Ecrins se détachent dans la nuit outremer, sous le halo d'une lune opaline. Bientôt, le jour va poindre et le paysage se moirer de rose et de bleu. Bientôt, nous atteindrons l'arête sommitale de la Grande Ruine. Il sera 9 h. De là, nous verrons dans cet azur paisible, les reliefs des vallées enneigées se succéder, les unes derrière les autres, indéfiniment, jusqu'au lointain de nos Alpes, jusqu'au Mont Viso.

Le Viso, Sofie, c'était le premier sommet qui figurait sur ta liste de course, sur le site internet grâce auquel nous nous étions rencontrées. Tu m'avais contactée à la fin de l'été 2006, après avoir parcouru le texte des comptes-rendus de mes escapades. Tu avais été touchée et amusée par le relief des sentiments qui les guidaient : souvent farfelus, burlesques, épanouis, euphoriques, parfois tristes, découragés, à l'image de notre être à la montagne. Tu aimais les mots que je mettais sur mes émotions, qui étaient aussi les tiennes. Une communauté évidente de ressentis.

Nous nous étions alors donné rendez-vous, pour en discuter, dans le fond urbain de la vallée, à Grenoble. La première fois que je t'ai vue, tu étais de l'autre côté du trottoir, emmitouflée dans une écharpe, tes yeux rieurs perçaient la nuit tombante. Nous avons partagé un ciné, une bière – enfin, peut-être deux – et puis, l'hiver venu, nous avons partagé la montagne.

Le partage, le souci des autres, la générosité, c'était toi. Tu étais généreuse avec tout le monde, l'arithmétique de l'amitié n'entraînait pas en ligne de compte. Tu donnais. Purement. Les fleurs de mon balcon qui commencent à ressortir de terre ce printemps se souviennent de tes attentions alors que l'été venu, mon absence les asséchait... Tes parents savaient-ils à quel point tu les aimais et tentais de leur rendre l'amour, la confiance, la protection dont ils avaient abreuvé ton enfance et que j'enviais ?

Ce lundi 13 avril, nous sommes au sommet de la Grande Ruine. Nous n'irons pas voir la Meije. Pas cette fois. Hier, dans le mauvais temps, lorsque je traversais la pente qui devait nous permettre de gagner un col, le manteau neigeux, dans un éclair, s'est fissuré sous mes skis. L'avalanche immédiatement redoutée ne s'est pas produite. Un coup du sort. Nous avons fait demi-tour. Nous n'irons pas faire la Meije.

Tu en avais gardé un souvenir fabuleux de ton tour de la Meije. Mais tu nous l'avais encore dit vendredi dernier « Je suis amoureuse de l'autre sommet. » Le Viso. Ce lundi 13 avril, le vent a chassé les nuages sombres de la veille. Sous le soleil, il émerge ton Viso. Ici la montagne est calme et nous emplît de ce bonheur que tu as connu toi aussi à maintes reprises, pendant qu'elle trame, là bas, un drame

dont on ne se doute pas. Un coup du sort. Mais toi, Vincent, Janine, vous n'aurez pas eu le temps de faire demi-tour.

Pourtant, en dépit de ce chagrin abyssal, de cette mort blanche qui nous déchire nous ne ferons pas définitivement demi-tour. Nous ne renoncerons pas définitivement à la montagne. Nous repartirons avec ton souvenir, comme nous sommes repartis, douloureusement, à chaque fois avec la mémoire de ceux qui y sont restés. Et tu en seras d'accord. Je le sais. J'en ai la certitude. Car toi aussi tu voulais offrir à ton existence tous ces bonheurs que l'on trouve là haut. Toi aussi, tu pensais que la vie doit être vécue, de passion, de volonté, de désir.

Tu es partie trop jeune. Mais tu es partie heureuse. La montagne t'a arrachée à la vie mais elle ne t'arrachera pas tout le bonheur que tu y as trouvé et que tu as donné aux autres. Et si tes partenaires de cordée sont ici aujourd'hui, ce n'est pas uniquement pour lier la douleur et la tristesse qui les a envahis mais aussi pour témoigner de ces immenses joies que tu as connues à force de volonté, de passion et de générosité.

A plus tard petite Sof... Ne t'impatiente pas trop quand même...



La petite annonce au CAF

Par Catherine Hubert

Texte publié sur le forum alpinisme en octobre 2005.

1. La petite annonce au CAF

Où il est montré comment les anciens se débrouillaient avant l'existence de C2C pour trouver un coéquipier.

Cet été, j'étais de nouveau à Chamonix, avec tout mon matériel et une grosse pêche. J'avais trouvé un super emplacement de camping à Argentière, dans les bois clairsemés, un peu au-dessus du départ du téléphérique des Grands Montets. J'avais installé ma tente dans une minuscule clairière et au travers des arbres je devinais le scintillement du glacier.

Dans ce temps-là, les constructions n'avaient pas tout envahi et il y avait encore beaucoup de coins superbes où on pouvait faire du camping sauvage à deux pas de Chamonix. Quelques petits panneaux avaient été accrochés ça et là sur les arbres : « camping interdit », mais la municipalité laissait faire et avait même installé des poubelles qui étaient régulièrement ramassées. Le coin était superbe, tranquille et propre, et chacun des campeurs sauvages se comportait de manière à ce qu'il reste ainsi. Les tentes étaient bien espacées, on ne se gênait pas du tout. C'est là que j'allais tous les ans l'été avec les copains, c'était en fait notre camp de base car on

passait plus de temps là-haut, en bivouac ou en refuge.

Le torrent était vraiment très froid, ça pouvait aller pour se nettoyer le museau, mais pour être bien propre on allait régulièrement aux bains-douches de Chamonix et on en profitait pour laver en même temps notre linge, avec des ruses de Sioux pour ne pas se faire pincer car c'était bien noté sur les portes des cabines que c'était interdit. Les bains-douches étaient au sous-sol du musée. C'était une de nos sorties favorites lorsqu'il faisait mauvais : au moins là, on avait chaud ! et on en profitait pour visiter le musée qu'on finissait par connaître par cœur car les jours de pluie étaient fréquents l'été dans cette vallée !

Un été même, lassés d'une semaine de bains-douches-musée quotidiens, avec la perspective d'une prolongation des précipitations, et surtout des mauvaises conditions en montagne qui persisteraient encore un certains temps après le retour du soleil... on a fui dans le Sud ! On s'est engouffré avec le matériel et les tentes trempées dans les 2CV, et zou ! direction les Calanques ! Sur le plateau de Castelviel, on a tout étalé par terre, et on a retrouvé le plaisir d'être enfin secs et au chaud ! Et de pouvoir enfin grimper !

Mais là, pas question de partir : il faisait un temps superbe, les conditions en montagne étaient excellentes et la météo annonçait que ça allait durer encore un bon bout de temps. Mais il y avait un hic : cette année-là, j'étais seule, tous les copains étaient retenus par des obligations professionnelles ou familiales. J'étais venue quand même, j'avais un besoin vital de ce mois de montagne dans ma vie de Parisienne. Au bout d'une semaine de jogging quotidien sur le sentier-balcon des Aiguilles Rouges, à voir défiler les glaciers, les hauts sommets de l'autre côté de la vallée, je n'en pouvais plus : il me fallait aller en face, retrouver les glaciers, faire de grandes courses en

altitude, comme avec les copains les autres années.

J'avais vu quelques annonces dans la vitrine du chalet CAF et ça m'a semblé un bon moyen pour trouver un coéquipier. C'est ainsi que ma modeste recherche de partenaire – niveau AD+ – s'est retrouvée parmi des offres de vente de crampons, piolets, mousquetons... entourée de l'enregistreur de pression atmosphérique d'un côté, et de l'annonce d'un certain JC de l'autre.

Le JC en question tapait plutôt dans le TD+ à ED. Son annonce m'a rassurée : il m'a semblé que j'avais statistiquement plus de chance que lui de trouver chaussure à mon pied. Sur mon papier j'avais précisé que je repasserais le lendemain à 17 heures.

C'est ainsi que ledit lendemain à 17 heures j'arrivais toute excitée, le cœur battant au chalet CAF.

Il était là, il m'attendait... c'était JC !

2. La fièvre au bivouac

Où il est montré comment on peut donner à son insu une fausse idée de son niveau, certaines conséquences d'une hypoglycémie, et le rôle des gros mots dans le traitement de l'angoisse.

Je n'en revenais pas... je n'en demandais pas tant ! J'avais du mal à réaliser qu'un tel alpiniste puisse s'intéresser à mon petit niveau : il avait dû mal lire mon annonce... Mais si ! C'était bien avec moi et mon petit AD+ qu'il souhaitait grimper :

— La pédagogie m'intéresse beaucoup, me dit-il. D'ailleurs si tu en es restée au niveau AD+ c'est que tu n'as pas encore osé faire des voies bien plus difficiles, mais tu vas voir, avec moi tu vas progresser !

Et il me parla de la face Nord des Droites, et du versant Italien du Mont Blanc où il m'emmènerait faire je ne sais plus quoi, mais c'était des voies TD minimum.

J'étais convaincue qu'avec lui je pourrais progresser, mais, bien que cela flattait pas mal mon ego, j'avais le sentiment qu'il surestimait vraiment mes possibilités ! J'eus beaucoup de mal à le convaincre de me tester d'abord sur une petite course à la journée, dans les Aiguilles Rouges. J'avais récupéré pas mal d'idées et d'informations à l'OHM, et j'avais recopié les topos et les conseils sur quelques feuilles que j'avais apportées. Lorsqu'il me proposa la voie des Dalles au Pouce, je réussis à lui faire accepter d'escalader d'abord la face Est de l'Index, et qu'ensuite on aviserait...

Cette discussion m'avait demandé beaucoup d'énergie, je me sentais flancher, la tête me tournait, le sang cognait dans mes tempes... J'avais dû un peu trop forcer dans mon jogging – cette fois-ci j'avais fait l'intégrale, depuis le Col des Montets jusqu'au Brévent – et je réalisais à moitié que j'étais en hypoglycémie et que j'avais attrapé la crève. Il me tardait de retourner à ma tente et de dormir bien au chaud !

Je n'avais plus aucune volonté, les événements se sont alors enchaînés comme dans un mauvais rêve, je n'avais plus de prise sur eux, JC dirigeait tout... J'ai un vague souvenir cotonneux de courses chez Payot Pertin pendant la fermeture du magasin, d'un tour à l'appart de JC puis à ma tente où on a récupéré nos sacs respectifs contenant ce qu'il fallait pour grimper et bivouaquer. C'est ainsi que je me suis retrouvée le soir même, en pleine nuit, en compagnie d'un parfait inconnu, montant bivouaquer avec 39 de fièvre et un début d'angine...

JC avait une sacrée forme physique, il avançait d'un bon pas, à grandes enjambées, et il me fallait faire deux pas quand

lui n'en faisait qu'un. Il portait un sac énorme qui contenait la corde, le réchaud, et j'y avais entrevu un nombre impressionnant de sangles et mousquetons.

Ce sentier, je l'avais fait de nombreuses fois, il ne m'avait jamais paru si raide, si interminable. La montée semblait devoir durer toute la nuit... J'avançais comme un automate, les joues rouges de fièvre, l'inquiétude commençait à m'envahir : j'avais peur de ne pas être à la hauteur et de décevoir mon coéquipier, mais aussi ce JC me semblait « bizarre » : mes compagnons de montagne d'alors étaient enthousiastes, mais posés, calmes, réfléchis. Ce JC me semblait trop intrépide, ne se souciant pas de brûler les étapes, fonçant tête baissée. J'avais bien essayé de lui expliquer que j'étais malade, que j'aurais souhaité différer notre escapade. Mais il avait été inflexible, il avait décidé de monter le soir même, et rien ne pouvait modifier ce choix. Je me demande encore maintenant par quel miracle j'avais réussi à ce qu'on ne soit pas en train de remonter le Glacier d'Argentière pour bivouaquer au pied des Droites.

Je ne sais pas si chez moi c'est volontaire ou non, mais parfois lors de gros stress je me mets soudain à penser à une scène futile et drôle. C'est alors qu'il m'arrive de rire de manière très incongrue, parfois en scandalisant mes interlocuteurs !

En l'occurrence, c'est le « ZOB » du golf qui me vint à l'esprit.

L'année précédente, lors d'un stage UCPA, nous étions montés avec le téléphérique de la Flégère pour aller faire la face Nord de la Floria. Avec les copains on mettait un point d'honneur à ne pas prendre les remontées mécaniques et à bivouaquer chaque fois que c'était possible, tout cela pour le plus grand bien de notre forme physique, de notre ego, de

notre penchant « écolo » et de notre porte-monnaie. Mais avec l'UCPA il fallait rentabiliser le stage et donc nous avons pris le télé.

La cabine commençait à s'élever, ainsi que les « oh ! » et les « ah ! » d'admiration des passagers devant le paysage sublime des glaciers... C'est alors qu'un immense fou-rire secoua la cabine sous l'air blasé du préposé aux commandes et de l'air étonné de ceux qui n'avaient pas vu ou pas compris :

— Mais qu'y a-t-il de drôle ? demandait autour de lui un monsieur très élégant avec un fort accent londonien.

La cabine riait de plus belle en essayant de lui traduire. Une bonne sœur à qui il s'était adressé répliqua l'air pincé, rouge comme une tomate :

— C'est le golf qui est en-dessous, je ne sais pas ce qui est drôle.

En fait, les jardiniers, en combinant un engrais renforcé à une variété spéciale de gazon, avaient écrit « ZOB » en très grosses lettres sur les pelouses du golf. Et ces Messieurs-Dames très distingués qui faisaient leurs 18 trous ne se doutaient pas de ce que le « peuple » voyait d'en haut ! Il paraît que ce texte est resté pas mal de temps indélébile, malgré les tontes et arrosages répétés.

C'est alors que j'ai réalisé que j'étais en train de rigoler, que j'avais accéléré le pas et que nous arrivions au bivouac. L'angine avait progressé, je ne pus rien avaler d'autre qu'un bol de tisane. Je m'enfilai dans mon duvet et je sombrai dans un sommeil agité, peuplé d'immenses parois terrifiantes...

3. La grande peur dans la montagne

Où l'on voit que le chanvre est sacrément accrocheur et que le Cul de Chien bellifontain est très efficace pour l'escalade.

Au petit matin, je dormais comme un loir lorsque JC vint me secouer :

— Allez hop ! C'est l'heure !

J'avais transpiré toute la nuit, la fièvre avait presque complètement disparu. Comme j'avais dormi toute habillée, je n'eus qu'à sortir de mon duvet et enfiler mes chaussures. Le soleil éclairait déjà les plus hauts sommets, des brumes légères s'évaporaient dans l'air frais du matin, la journée s'annonçait superbe ! Je me sentais toute ragaillardie et j'espérais faire honneur à JC en grim pant de mon mieux. Le petit déjeuner fut rapide, on a fait un petit tas avec nos affaires de bivouac qu'on a cachées dans les rhododendrons et nous sommes partis, JC en tête, à la recherche du début de la voie. Cela nous a pris pas mal de temps, les indices étaient rares, voire inexistants, car en ces temps-là, personne ne grim pait l'Index par ce côté.

On a fini par trouver le départ et on s'est équipé. A l'époque, les baudriers n'étaient pas aussi sophistiqués que maintenant et n'avaient pas de porte-matériel. Les voies n'étaient pas très équipées non plus, parfois pas du tout, alors on emmenait tout un tas de sangles, des mousquetons et si besoin des pitons et un marteau. On mettait les anneaux en bandoulière et sur l'un d'eux on accrochait la quincaillerie. C'était le début des coin ceurs, tous les grands grim peurs et les guides en avaient mais emportaient toujours pitons et marteau. A l'OHM, on m'avait rassurée : on pourrait s'assurer tout le long sur des becquets, donc sangles et mousquetons suffiraient.

JC portait sur lui une quantité incroyable de sangles, mousquetons, et même des beaux coin ceurs tout neufs et de toutes tailles, ça cliquetait et scintillait de partout ! J'étais très impressionnée... Pourvu que je sois à la hauteur, pensais-je,

il va me trouver minable, trop nulle... J'étais décidée à faire de mon mieux, avec mon style affiné tout au long de l'année sur les rochers de Fontainebleau, bien qu'en fait je brillais surtout sur la « Jaune du Cul de Chien » !

Comme je voulais lui montrer ce dont j'étais capable et profiter de son expérience, je lui demandais la faveur de me laisser faire la voie en tête : il pourrait ainsi m'observer et me donner des conseils pour améliorer ma technique. Il a été d'accord, et j'ai réalisé, avec une certaine fierté, la chance que j'avais de pouvoir grimper ainsi avec un alpiniste d'un tel niveau.

Je connaissais par cœur la voie normale de l'Index, mais cette face Est, je la découvrais. En fait elle correspondait à ce que j'en avais lu : escalade pas très difficile mais par endroits sur du rocher assez délité, à manier avec précaution. Au bout de la première longueur, j'étais très fière de moi : j'avais grimpé comme un chat, en souplesse, sans faire tomber un seul caillou, et j'avais réussi à installer un beau relais, bien sécurisé. J'étais un peu déçue car à cause d'un bombement du relief, JC n'avais pas pu me voir dans un passage en dülfer que j'avais réalisé magistralement avant l'arrivée au relais.

Ce fut au tour de JC. Il était masqué par le bombement mais je pourrais admirer son style dans la dülfer.

Et puis il arriva quelque chose d'invraisemblable, de tellement inimaginable que je mis du temps à réaliser ce qui se passait... Le JC tempêtait, faisait tomber des pierres, agitait la corde en violentes secousses et lorsqu'il apparut pour le fameux passage où je brûlais de le voir en artiste, il s'est tout simplement tiré sur la corde ! Il arriva au relais le visage fermé, tendu, les mâchoires serrées, m'a dépassée en me bousculant et a continué sans un mot. Je n'avais pas du tout prévu qu'il passe en tête et le relais n'était pas du tout en

bonne configuration... J'ai dû bricoler en vitesse un semblant d'assurance pendant qu'il continuait à progresser comme un somnambule sans tenir compte de mes appels et protestations.

L'inquiétude commençait à m'envahir : il ripait, faisait tomber des pierres et je me protégeais de ces bombardements comme je pouvais, en l'assurant. La configuration de l'endroit m'empêchait de le voir mais j'avais l'impression qu'il était en train de désagréger toute la montagne ! Puis, tout d'un coup tout est devenu calme, la corde se figea, plus un bruit... Je me demandais avec anxiété ce qui allait suivre... lorsque tout à coup : « ting ting ting ! ». Le gars pitonnait ! Enfin essayait plutôt de pitonner car j'ai vu bientôt le piton me passer sous le nez, précédé d'un juron. Je crois bien en avoir vu deux ou trois filer ainsi vers le bas.

Mon inquiétude devint terreur : tous ces détails que j'avais enregistrés inconsciemment depuis la veille, en trouvant ce gars bizarre, me revenaient à l'esprit, s'articulaient, s'emboîtaient et l'évidence était là, fulgurante : ce gars était dingue, j'étais encordée avec un fou ! Ma première idée fut de me désencorder illico et de redescendre en désescalade cette première longueur. Il existe de nombreux livres décrivant comment bien s'encorder, avec moult schémas et conseils, mais aucun sur l'art et la manière de l'opération inverse.

Mes seules expériences de problèmes de désencordement jusqu'alors s'étaient toujours passées avec l'accord et la collaboration de toute la cordée, en l'occurrence mon papa, mon frère Gégé et moi. Mon papa avait une superbe corde en chanvre qui avait déjà bien servi et nous y attachait ainsi que lui-même avec des nœuds en queue de vache bien serrés. Et invariablement, au retour de course, si l'on s'était pris de la neige, de la grêle, ou pire de la pluie – ce qui était

assez fréquent à cette époque en été dans les montagnes de Chamonix – on n’arrivait plus à desserrer nos liens. J’ai plusieurs souvenirs de retours au refuge où on se retrouvait dans la grande salle du réfectoire, en sabots, mais toujours encordés, et tout le monde s’y mettait, parfois même le gardien, pour venir à bout de ces satanés nœuds. Une fois même quelqu’un suggéra de couper la corde, ce à quoi mon pater s’opposa fermement et on dut rester encordés sur le chemin, puis dans la voiture jusqu’au chalet où la chaleur du feu dans la cheminée nous a permis de ne pas devoir rester attachés pour la nuit !

Cette fois-ci, la corde était en nylon mais le problème était plus compliqué : mon éducation m’interdisait de laisser planté là mon coéquipier sans assurance... et puis je n’étais pas non plus si sûre que ça de pouvoir redescendre sans encombre cette partie que je venais de monter.

— Ce n’est pas possible, c’est un cauchemar, je vais me réveiller ! espérais-je de toutes mes forces.

Hélas, non, c’était pour de vrai, et j’étais dans une situation très délicate sinon désespérée.

4. La chute attendue

Où l'on voit que l'art est mis en valeur par une certaine nudité et que toute mesure modifie sans doute l'objet testé mais aussi sûrement le testeur. Le lecteur est expressément prié de ne voir aucune corrélation entre les deux assertions ci-dessus.

Une peur panique m’envahit, mes jambes flageolèrent, je sentis la sueur couler le long de mes tempes, mes mains devinrent moites. Une idée me vint à l’esprit : si on redescendait, là, maintenant, tous les deux ? Il me sembla oppor-

tun, voire obligatoire, de ménager la susceptibilité de mon coéquipier donc j'enrobai la chose :

— Je ne me sens pas bien, j'ai la fièvre, ça doit être mon angine... Sisisi je t'assure, ça ne va pas du tout, il vaut mieux que je redescende...

Peine perdue ! Son entêtement à continuer était irréductible ! C'est ainsi que je fus obligée de poursuivre cette escalade qui devait nous conduire à la catastrophe, à l'accident, j'en étais convaincue...

Je ne sais combien de temps ni combien de longueurs de corde dura cette torture mais cela me sembla une éternité. Mon cœur battait la chamade, je transpirais à grosses gouttes, j'avais le feu aux joues, chaque moment me semblait le dernier. J'allais le plus vite possible, je faisais débarouler des pierres, je ne me souciais plus de bien grimper, de « faire joli », je cherchais seulement à rejoindre en vie chaque relais qui me rapprochait du haut, puisque le seul salut possible, s'il pouvait y en avoir encore un, serait en haut. Et lorsque j'assurais, je me préparais au pire... Soudain, tout ce que j'attendais avec tant d'anxiété, d'angoisse... arriva !

Nous étions au sommet ! Là je vous sens très déçus. Non, non, ne niez pas ! Vous espériez avec vos petits yeux brillants de convoitise qu'on s'explode hein ? Deux cordées montées par la voie normale étaient là et avaient déjà posé un rappel. Je me suis jetée et vachée sur le gros anneau métallique comme un naufragé s'accroche à la bouée qu'on vient de lui jeter et je me suis enfin libérée des liens qui me ligotaient à ce JC de cauchemar !

Je devais avoir un air d'hallucinée car les gens me regardaient d'un air bizarre, surtout lorsque je soufflai à l'un d'eux :

— Je suis avec un fou, je n'en peux plus, laissez-moi des-

cendre tout de suite s'il vous plaît !

Je crois bien que je n'ai jamais descendu aussi vite ce rappel puis le petit couloir en-dessous et j'ai foncé au bivouac récupérer mes affaires. Tout en enfournant mon duvet dans mon sac à dos, je levai les yeux et je vis un attroupement au pied de l'Index. J'ai tout de suite pensé :

— Aïe, ça y est ! Il s'est cassé la figure !

La foule était là, silencieuse. Je me suis faufilée parmi les badauds, très inquiète. Le sac de JC était posé sur le côté, avec quelques affaires... C'est alors que je le vis : il s'était mis torse et pieds nus, en short, un bandeau dans les cheveux, et devant la foule admirative, bouche bée, il grattonnait en traversée à plus de quinze mètres du sol, dans de savantes contorsions alliant croisements, étirements et contre-appuis. Je me suis esquivée avant qu'il ne s'écrase par terre.

Quelques nuits d'insomnie plus tard, je passai à tout hasard à l'OHM, et le gars à l'accueil me reconnut :

— Alors, cette face Est de l'Index que je vous avais conseillée, vous y êtes allée ?

Encore toute émotionnée, je lui racontai ma mésaventure, c'est alors que le gars rameuta tout le monde :

— Vous voyez cette jeune femme ici ? Eh bien elle est allée faire de l'escalade encordée avec JC !

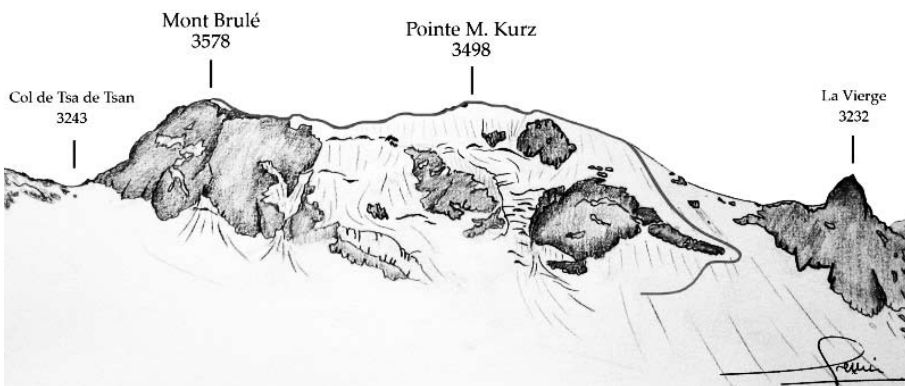
Un souffle mystique traversa l'OHM et je fus promue illico au rang de miraculée. Le JC en question était fort connu des services de secours héliportés qui avaient dû à maintes reprises aller le récupérer dans de grandes voies où il se retrouvait soit bloqué soit accidenté. Il semblait que jusqu'à présent il n'avait réalisé ces genres d'exploits qu'en solo mais je l'avais échappé belle !

Je n'entendis plus parler de lui, je pensais que peut-être j'avais assisté à sa dernière représentation. Le souvenir de cet

incident m'avait profondément ébranlée : moi qui tenais tant à ma sécurité, qui choisisais scrupuleusement mes coéquipiers et mes courses, comment n'avais-je pas su déceler à temps ce qui clochait ?

Plusieurs années plus tard, quelques lignes dans une grande revue de montagne me rassurèrent sur mon niveau de naïveté : JC – « mon » JC – préparait une expédition dans un des grands massifs des Alpes et s'apprêtait à réaliser la première en solo d'une grande face. Pour cela, il acheminait une quantité astronomique de matériel et de victuailles, le tout porté à dos d'homme depuis la vallée lors d'innombrables allées et venues, par JC lui-même et quelques aides-porteurs. Par la suite j'appris qu'une avalanche ou qu'un éboulement avait englouti tout le dépôt avant que la tentative d'ascension elle-même n'ait commencé, au grand soulagement sans doute des sauveteurs !

Cette petite histoire correspond à une aventure qui m'est réellement arrivée mais j'avoue que je l'ai quand même un peu « arrangée ». Ne recherchez donc pas la date de l'évènement, ni le nom de mon protagoniste - au fait JC ne sont pas ses initiales ! Et si vous regardez le descriptif de la face Est de l'Index dans les topos de C2C, vous devez vous dire que tous les deux, on a drôlement purgé la voie !



La saga des massifs

Par Olivier Cayuela

Texte publié sur le forum alpinisme en octobre 2005.

Le massif du Mont-Blanc

C'est un massif impressionnant de beauté qui attire comme un aimant la population alpinistique ou non de la planète entière.

Les quelques remontées qui le parcourent lui attirent toutes les critiques de la part des amoureux de solitude qui vont assurément dans d'autres massifs plus « sauvages » et le disent, ça fait bien. Les lieux peu visités vous tendent les bras mais demandent à savoir marcher longtemps. Trop fatiguant, faut faire la trace...

Dans ces lieux, le portable – français – a beaucoup de mal à passer la crête frontière, sauf si on a pris l'option internationale.

Dans ces contrées, ça engage pas mal la viande. D'où l'appellation de « Petit Himalaya ». Rien que ça.

Et si le massif du Mont-Blanc n'existait pas, toute la planète serait scotchée à la Bérarde ou à Ailefroide et c'en serait définitivement fini des appellations trompeuses du genre, « Hautes-Alpes : les Alpes Vraies » ou « l'Oisans Sauvage ». Sans rancune : ici on a les nôtres, avec « la Montagne à l'Etat Pur » – j'ai mis un E à état, c'est voulu.

Et comme dit un guide bien connu dans la vallée concurrentielle de ChamoniX – comme l'on prononce sur TF1, à la capitale – « le Mont-Blanc si y'avait que moi, je le raserais et je planterais de la vigne ».

Le massif des Ecrins

C'est un massif impressionnant de beauté qui attire comme un aimant la population alpinistique ou non de la planète entière. Enfin celle qui n'a pu réserver suffisamment à l'avance dans les lieux très fréquentés du massif cité ci-dessus.

Les quelques routes qui le parcourent en profondeur montent tout de même aux alentours de 1800 m pour y finir en malheureux cul-de-sac où l'on peut admirer tout le génie créatif qui s'en dégage pour y faire stationner – gratuitement ou presque – quelques milliers d'amoureux des espaces « sauvages ». Mais seulement trois mois par an : l'honneur est sauf, OUF ! Le restant de l'année, c'est en travaux.

Dans ces lieux, le portable – français – ne passe pas même si on a pris l'option internationale. Et ça fait bien de le dire, même si on a caché la radio dans le sac.

Dans ces contrées, ça engage pas mal la viande. D'où l'appellation de « Oisans Sauvage ». Rien que ça. Mais plus on va vers le sud et plus la population y voit son « Petit Himalaya ». Rien que ça.

Et si le massif des Ecrins n'existait pas, toute la planète grenobloise et chambérienne serait scotchée dans Belledonne et c'en serait définitivement fini des appellations « Bella Donna ».

Comme dit un guide bien connu dans la station-village

de La Ghoråve – comme l'on prononce en suédois – « les remontées, si elles n'étaient pas là, on y skierait pas. »

Le massif de la Vanoise

C'est un massif impressionnant de beauté qui attire comme un aimant la population alpinistique ou non de la France entière. Enfin celle qui n'a pu réserver suffisamment à l'avance dans les lieux très fréquentés des massifs cités ci-dessus.

Les quelques grandes stations qui le parcourent en profondeur et en surface montent tout de même aux alentours de 3600 m. Peut mieux faire mais y'a un parc tout de même, dedans, autour et sur les bords. Ah bon !

Dans ces lieux, le portable – français – passe très bien : inutile de prendre l'option internationale, sauf bien entendu du côté de Courche. Sinon, ça fait « has been ».

Dans ces contrées, ça engage pas mal la viande. Mais vaut mieux partir par mauvais temps. Alors si tu sais creuser un trou et attendre le beau temps, ça rapporte pas mal et tu passes à la télé en plus. Rien que ça. Inutile d'aller se mettre dans une paroi verticale, tu ne pourras pas creuser, tête d'œuf !

Et si le massif de la Vanoise n'existait pas, ben, c'est pas bien grave, y'aurait pas de « grandes stations » de ski. De toutes façons, ici on n'a pas la grosse tête mais on a le Grand Bec et la Grande Motte. Rien que ça.

Le massif de Belledonne

C'est un massif impressionnant de beauté qui attire comme un aimant la population alpinistique ou non de la région grenobloise et chambérienne. Enfin celle qui n'a pas assez

de RTT en semaine pour aller dans l'un des massifs cités ci-dessus.

Il y a quelques stations de ski. Elles permettent en début de saison aux randonneurs à ski de goûter les joies de remonter plusieurs fois sans frais sur des pistes bien damées sans fracasser ses skis sur les blocs réputés du massif et de revoir des potes qu'on avait perdu de vue depuis l'année d'avant sur la même piste. Y'a pas à dire, c'est grand Belledonne !

Dans ces lieux, le portable ne passe pas du tout : inutile de le prendre, ça pèse pour rien dans le sac.

Dans ces contrées, ça engage pas mal la viande. Le portable ne passe pas, la radio un peu mieux mais faut pas le dire. Y'aurait du monde en plus qui viendrait de la région Rhône-Alpes entière. D'ailleurs, c'est un massif très secret, pour les Grenoblois et les Chambériens qui le connaissent par cœur mais faut pas le dire ! CHHuuttt, on pourrait nous entendre ! Y'a même des années enneigées où fleurissent des panneaux indestructibles avec Arrêtés Préfectoraux du genre « Danger, accès interdit, avalanches dans tout le massif du Gleysin ». Rien que ça. Jusqu'au mois de juillet inclus. Ça rigole pas Belledonne !

Et comme dit un chasseur bien connu dans un village situé à l'aval d'une station réputée pour ses sept lacs artificiels « Dès que j'vois passer des bestiaux avec des collants, une bosse étrange et des cornes bien droites, je sais que la chasse peut commencer ». Ça engage pas mal la viande dans Belledonne. Attttention !

De toutes façons, ici, on n'a pas la grosse tête, même si on aime à dire que l'on vient de « la capitale des Alpes ». Grenoble bien sûr. Rien que ça.

Le massif des Pyrénées Centrales

C'est un massif impressionnant de beauté qui attire comme un aimant la population alpinistique ou non de la France habitant sous le 45^{ème} parallèle. Ceux du dessus vont dans les Alpes. Faire de l'Alpinisme.

Quelques étrangers fréquentent le massif au grand regret des locaux. Mais bon, si y'avait pas toujours des patates dans leurs spécialités gastronomiques, ils n'attireraient aucun doryphore !

Dans ces contrées, ça engage pas mal la viande. Mais les Britanniques et les Russes ne viennent pas : le bus s'arrête à Chamonix.

Les Espagn... euh... pardon ! les Basques, les Catalans et les Aragonais franchissent la frontière contestée depuis toujours pour venir grimper sur les quelques parois « alpines » existantes du côté du haut « Pays Toy » car dit-on, du côté de la Maladeta les monts sont maudits. Ou parfois Perdus.

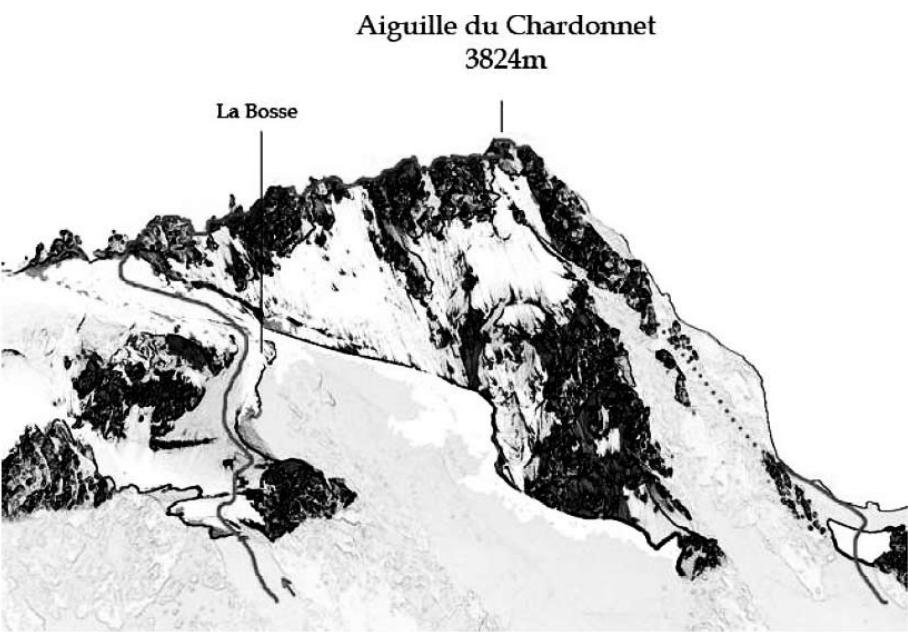
Ici, le portable – français – passe très bien la frontière. Surtout avec l'abonnement mensuel pris chez Marlboro ou Moscatel. Excellent rapport qualité / prix.

Dans ces lieux, on sait partager et on le dit. C'est vrai ! Y paraît même qu'un étranger du nom de Garabou est venu, du fond de son « Petit Himalaya », un soir de pleine lune, piqu... euh... ouvrir des voies par ici. Rien que ça.

Comme dit un guide bien connu dans la station-village de GavaRRRnie « Pu... ! Nous ici, avant on avait le « Marborré » qui n'avait pas bougé depuis 15 millions d'annnnées, avec trois étages de gradins sur 1500 m. Maintenant, depuis 150 ans, on possède un très grand cirque qui rapporte beaucoup depuis que des funambules nous font quelques cascades et voltiges. Les Chamois se sont déguisés en Isards

– pour faire plus authentique – et les « drôles » sur les mules à l'Hôtellerie du Cirque ont parfois le nez rouge. A force d'abuser du Jurançon, c... ».

De toutes façons, ici, on n'a pas la grosse tête et l'on pratique le « Pyrénéisme ». Sans rancune : si certains dans les Alpes pensent faire de l'« Himalayisme », ils ne font en fait que de l'« Alpinisme ».



Yannick

Par François Grémillard

Texte publié sur le forum alpinisme en avril 2006.

Cette histoire, particulièrement cruelle, n'est pas à recommander aux adultes.

Il était une fois, en 1970... ou 71... ou peut-être 72 ? Bref, dans ces années-là. C'est-à-dire, il y a... euh... voyons voir... Deux mille six moins mille neuf cent soixante et onze... euh... un ôté de six reste cinq sept ôté de dix reste trois neuf et un dix ôté de dix reste zéro un et un deux ôté de deux zéro. Ce qui nous donne...

Trente cinq ans.

Gasp !

Trente cinq ans ?

C'est pas possible...

Trente - cinq - ans !!!???

C'est pas possible !!!

Mézalor, mézalor... Ben mon vieux – oui, bon, je t'en prie, n'insiste pas – ben mon vieux – oui, ça va, on a compris – comme ça passe !

Donc on avait tourné le coin de l'éperon au-dessus du patelin, et tout là-haut là-haut, le refuge. On venait pour la première fois dans ce vallon. Lequel ? Ben je vous laisse

deviner. Avec tous les indices que je vais semer et comme vous êtes des petits malins, vous trouverez facilement.

Faut dire qu'à l'époque, mon copain Bernard et moi, on préparait l'aspi. On voulait être guide, comme tout le monde à cet âge là, quoi. Moi, je voulais être guide à cause du beau pull rouge qu'on voyait de loin :

— Regarde... un guide... c'est un guide...

Murmures respectueux et regards admiratifs. Bouche bée, le plouc voûte les épaules, rentre le ventre et s'efforce de disparaître dans le talus pour laisser le chemin libre au demi-dieu.

— Regarde, fiston, un guide...

Fiston, douze ans, n'en a rien à faire et s'adonne à une activité autrement plus intéressante : Fiston balance des cailloux dans la pente. D'ailleurs, Fiston n'a pas demandé à venir ici. Fiston voulait jouer au baby-foot avec ses copains mais à douze ans, c'est dur de faire prévaloir ses droits légitimes. Une paire de baffes a réglé la question. Note de l'auteur : le baby-foot était la pléistécheune de l'époque. Quant à Madame, après avoir évalué la bête d'un regard de maquignon – dentition saine, belle musculature, ça fera de l'usage... – ce qui lui fait souci, c'est ses cuisses rouge écrevisse. Elle a pris le soleil.

Et à cause de la médaille qui en fichait plein la vue, et à cause du sourire dentifrice ravageur qui faisait chavirer les regards et se pâmer les demoiselles. Question filles, ça facilitait pas mal les choses, d'après notre documentation. Pasque on s'était documenté, vous pensez bien...

Rassurez-vous, j'ai raté l'aspi. D'un poil, mais je l'ai raté. Sur le coup, j'en étais vert de rage, surtout que mon copain Bernard, lui, a réussi. Après quatre essais, il est vrai...

D'ailleurs, je me suis vite consolé en voyant les autres sauter les piquets assez régulièrement, années après années. Et hop ! Et encore un ! Combien il en reste ? Bon, finalement, je ne suis pas guide, mais je suis toujours là.

Donc tout ça pour expliquer le pourquoi du comment qu'on était en train de transpirer à grosses gouttes sur ce foutu chemin de ce foutu refuge.

— T'as vu ?

— Quoi ?

— Ben ça fait au moins une heure qu'on marche, et ce foutu refuge ne s'est même pas rapproché... Combien de temps qu'ils disent, dans le topo ?

— Trois heures...

— Trois heures... Putain, trois heures...

J'étais plus trop sûr de vouloir faire le guide. Si c'est ça, le quotidien du guide... Se taper des montées à transpirer sous le cagnard, à se peler sous la neige, à se mouiller sous la pluie... avec un gros sac... avec un connard de client qu'avance pas... Un bon petit boulot bien peinard, voilà ce qu'il me faut. On rentre du turbin le soir, on s'installe peinard sur la terrasse, un bon jus de pamplemousse bien frais, avec des glaçons qui font bling bling quand tu remues le verre, un bon bouquin. Peinard, quoi... peinard. Et la montagne ? Ben la montagne, les vacances... ou le ouiquende. Si y'a pas de match... Comme ça, tu n'es pas soumis aux aléas d'un abruti de client qui veut absolument faire l'Index, déjà commis vingt-huit fois et demie cette saison, sans compter les fois où tu l'as raté à cause de la pluie... mais tu prends quand même une journée de guide, hein, faut pas rigoler. Les affaires sont les affaires. Faut pas tout mélanger.

Par exemple, aujourd'hui, le client, qui est une cliente, me dit :

— Monsieur le guide, je voudrais faire l'Index.

(J'en étais sûr ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec leur Index ?)

— Mais, Madame la cliente – pour simplifier, appelons la... je ne sais pas, moi... au hasard... tiens, appelons la Martine – mais, Madame Martine, c'est très joli, l'Index. Je vous propose cependant quelque chose d'encore plus joli : l'arête des Papillons, au Peigne.

Non, non, c'est l'Index, absolument. Madame Martine veut absolument faire l'Index. Les Papillons, je ne dis pas, mais on verra plus tard. Mais qu'est-ce qu'il a cet Index ? M'a tout l'air d'être une emmerdeuse, celle-là... Les clients qui n'avancent pas, les emmerdeurs, les emmerdeuses et les emmerderesses... parlait pas de ça dans ses bouquins, le Gaston...

Bien sûr, tu n'as ni pull rouge, ni médaille, ni regards énamourés des belles de passage, mais si tu ne veux pas y aller, tu n'y vas pas. Alors que, quand tu es guide, si tu ne veux pas y aller, ben tu y vas quand même... J'en étais là de mes réflexions.

Le Bernard, qui transpirait devant, s'arrêta net et dit :

— Finalement, chais pas si c'est une bonne idée...

— Une bonne idée quoi ?

— Ben de faire l'aspi...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu te dégonfles ? Tu veux plus faire le guide ? Je ne te comprends pas... C'est pourtant super, faire le guide : tu grimpes tout le temps !

Le Bernard me rétorqua que tout le temps, tout le temps, c'est vite dit, j'en suis pas si sûr, et t'as pensé aux jours de

mauvais temps, aux clients qu'avancent pas ettsétéra ? Et si tu te casses la jambe ? Ta saison est foutue...

— Tout ça, c'est des histoires de bonnes femmes, que je l'ai remballé. Qui est-ce qui t'a fourré des idées pareilles dans la cervelle ? Si tu te mets à penser à ces trucs là, faut plus faire de montagne, mon pauvre ami, faut regarder les matches à la télé. Et puis, les guides ne se cassent pas la jambe. Je n'ai jamais vu de guide avec une jambe cassée. Les guides, c'est des demi-dieux, que je lui ai dit, histoire de lui recalcr le moral sous la casquette.

Puis on a rechargé les sacs, des p... de gros sacs pleins de cordes et de ferrailles. Et d'avaï !

En plus, c'était moi qui me tapais la corde. C'était MA corde, achetée à prix d'or avec MES économies. Une belle CDS – Corderie De la Seine – rouge et bleue.

A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de choix dans les coloris, c'était rouge ou c'était bleu. Ou bien bleu ou rouge. Facile à reconnaître : le rouge était rouge et le bleu était bleu. Pas besoin de savoir lire. Il n'y avait pas alors ces coloris chatoyants et ces délicieux camaïeux de maintenant. Les chemises ? Bleu ou rouge ! Les guêtres ? Rouge ou bleu ! Les sacs ? Bleu ou rouge ! Les casques ? Rouge ou bl... ah non, rouge ou blanc, les casques. D'ailleurs, le casque était peu porté, ça faisait frimeur. La trouille ? Bleu ou rou... ah non, bleue ou verte, la trouille. La boisson ? Rouge ou... ben comme les casques, la boisson. D'ailleurs, on a toujours besoin d'une petite boisson rouge. Donc voilà, vous avez compris que tout ce qui n'est pas rouge est bleu et réciproquement, et tout ce qui n'est pas vice est versa, sauf les exceptions que j'ai dites et celles que j'ai oubliées.

Pourquoi je portais la corde ? Bin c'était un petit arrange-

ment entre nous. La corde, c'était 4,5 kg alors que la ferraille, c'était 3 kg – on avait pesé – mais... mais les sacs d'alors n'étaient pas ce qu'ils sont actuellement, avec dos en ABS, rembourrage en ergonomie d'hexaméthylène diamine à réglage automatique – à infrarouge – et ceinture lombaire anatomique s'adaptant – parfaitement – à la morphologie au point que porter en est un véritable plaisir, paraît-il. (J'ai pas remarqué...)

Le sac d'alors, c'était donc un vrai sac : quatre coutures, deux bretelles, quelques œillets au-dessus pour fermer et comme ceinture lombaire anatomique s'adaptant – parfaitement – à la morphologie, une vague sangle pour pas que le sac te passe par-dessus la tête dans les passages tordus. En nylon, tout en nylon, même le dos.

J'ai nommé le « Sherpa double hauteur » des Ets Millet. Poids 750 grammes. Absolument incontournable.

— Absolument ?

— Absolument.

J'ai essayé : impossible.

— Impossible ?

— Impossible.

Donc voilà. La corde, plus lourd mais plus confortable. On la disposait judicieusement contre le dos et tranquille Emile. Alors que la ferraille, même disposée avec judicieuseté, on avait toujours un mousqueton ou un acier quelconque qui venait sournoisement broyer l'une ou l'autre vertèbre. Très désagréable. Très.

— On continue ? Pasque c'est pas les considérations sur les tenants et les aboutissants qui vont nous rapprocher du refuge, tout là-haut là-haut.

— Allez ! On boit un p'tit coup et on continue...

— Passe-moi la gourde – gourde alu cabossée par les chutes et les accès de mauvaise humeur.

— Glou glou glou, ahhhh ! Glou glou glou et glou et glou...

— Eh ! Ho ! Tu m'en laisses, oui ?

En fait de blanc ou de rouge, le p'tit coup, c'était tout bonnement de l'eau. Le blanc ou le rouge, c'est des fantasmes littéraires, ça fait bien dans les textes. Mais dans la réalité des pierriers instables de l'Oisans ou des parois verticales qui se redressent encore, on marchait à l'eau du robinet. Glou glou. Comme tout le monde.

Le Bernard examinait le truc d'un air inquiet et me dit c'est drôlement pointu ce truc.

— Dis donc, c'est drôlement pointu, ce truc, c'est même carrément piquant...

— Ah ah !

— Quoi, ah ah ?

— Eh ben... carrément piquant...

— ... ?

Il est bien gentil, Bernard, mais il manque parfois carrément de finesse – hi hi. Faut lui expliquer et c'est un peu lourd, parfois.

— Et il y a plusieurs voies, dans cette face ? Si on peut appeler ça une face... T'as vu si c'est fin ? Où est-ce qu'ils ont mis les voies ?

— C'est vrai que la finesse, c'est pas ton truc...

— Quoi ?

— Rien...

Bernard était un adorable compagnon, mais de temps en temps, il fallait lui expliquer des trucs.

— Celle-là, dis, bonne à grimper ! qu'il me fit.

Ce Bernard avait parfois d'étonnantes fulgurances d'esprit. C'était surprenant. Fallait croire que le grivois lui convenait. Pour moi, la forme de ce fichu sommet ne faisait pas particulièrement penser à une femme à déflorer... Au contraire... Et l'inquiétude me gagnait sur ce qu'il allait nous arriver si on s'assoyait là-haut. D'autre part, je souhaitais vivement que cet échafaudage attendît qu'on fût parti pour se casser la gueule.

A force de mettre un pied devant l'autre, finalement, nous arrivâmes au refuge. Le gardien nous accueillit chaleureusement.

— C'est quinze francs la nuitée.

Le gardien, une espèce de pithécanthrope hirsute tout droit issu des forêts impénétrables de Sumatra, nous informa aimablement :

— 70 francs la demi-pension. Vous prenez ?

Non, on ne prenait pas. Le primate tourna le dos et regagna sa tanière. Pendant trois jours, il nous ignora superbement. Au soir du troisième jour, le chimpanzé émit quelques grognements selon lesquels nous comprîmes que :

— Quatre nuitées, ça fait 60 francs.

Ainsi, cet être était doué d'un langage articulé. Peut-être même savait-il lire et écrire ? En tout cas, il savait compter. Accablés de tant de prévenance, nous payâmes sans piper. Mais j'anticipe...

Le refuge était presque vide. Dans un coin, deux grimpeurs étaient attablés devant une bière et discutaient volets et couleur de persiennes. Nous avions décidé de rester trois jours et de faire toutes les voies : face Sud, face Est, face Ouest et même la voie normale.

Ha ha ! La voie normale ! ... Quels ploucs ! Cotée PD...

Ils vont faire la voie normale ! Je me marre ! (C'est ça, marre-toi, Ducon, rira bien qui tombera le premier.) Ben oui, quoi, pour la descente. Parce qu'à cette époque où vous n'étiez pas nés, petits garnements, en ces temps pré-, voire proto-, historiques, il n'y avait pas de « lignes de rappel » équipées et donc, chose étrange, on descendait tout benoîtement par la voie normale. L'avènement du spit, de la chaîne et du mail lon rapide a liquidé cette incongruité, avec l'aide mercenaire de la perforatrice à batterie.

Bernard feuilletait d'un doigt dégoûté une revue crasseuse jaunie par les âges cependant que, la tête entre les mains, je m'absorbais dans l'étude du topo de demain. Il me causait bien des soucis, ce topo de demain, bien des soucis... Notamment un passage qui me trottait dans la tête depuis trois jours comme une ritournelle, une incantation, vous savez, un de ces airs lancinants dont on n'arrive pas à se débarrasser...

« Et traverser horizontalement à droite sur une plaque absolument lisse et presque verticale (5 m ; VI, extrêmement délicat) jusqu'à une fissure. » Topo du Massif des Ecrins, Devies, Labande, Laloue, tome 1 Meije-Ecrins, Arthaud, édition 1969, page 1. C'est pas des âneries, vous pouvez vérifier.

Donc une plaque absolument lisse et presque verticale demande réflexion et même inquiétude. C'est ce que je faisais depuis trois jours : je réfléchissais et je m'inquiétais. Je m'inquiétais et je réfléchissais. Et puis le VI - extrêmement difficile - représentait alors le summum de la difficulté, la « limite des possibilités humaines ». Si, si. C'est comme je vous dis. Vu que l'escalade à main nue n'avait pas encore été inventée.

J'étais bon grimpeur, certes, mes camarades m'ayant d'ailleurs surnommé « le maestro ». Mais tout de même... la « limite des possibilités humaines »... c'était inquiétant.

Vachement inquiétant. Même pour un maestro. Et puis ce VI, non content d'être extrêmement difficile, était en plus extrêmement délicat. Il y avait là-dedans beaucoup d'extrêmement. Un peu trop à mon goût. J'ajoute que sur les topos de l'époque, la voie était indiquée par un simple pointillé. Il n'y avait pas ces petits ronds indiquant les relais, fondement d'audacieux calculs sur l'alternance des longueurs, et qui permettent maintenant, avec un certain succès, d'expédier le copain dans les passages qui... euh... comment dire ? qui ne t'intéressent pas.

Bernard me dit c'est prêt.

— C'est prêt !

— Quoi ?

— Le repas... il est prêt.

Bernard, de ses petites mains de fée, avait confectionné le repas : une boîte de cassoulet William Saurin mise à chauffer sur le bleuet. Le fond était brûlé, le milieu à peu près chaud, et le dessus froid. On avait l'habitude. Un peu lourd mais pas cher, parfaitement dégueulasse mais nourrissant. Depuis, je ne peux plus voir le cassoulet, même en peinture. Sur-tout le William Saurien... Bêêêê... ces espèces de saucisses gélatineuses... ces morceaux de bidoche qu'on ne sait pas si c'est du poulet ou du poisson... en fait, vu que le poulet est nourri à la farine de poisson et réciproquement... Finalement, d'après l'étiquette, c'est du bœuf...

Absolument lisse et presque vertical... Absolument lisse et presque vertical... Comment expédier le Bernard en tête ? Oui, comment, hein ? Comment ? Remarque, c'est une traversée... Alors en tête ou pas en tête... Absolument lisse et...

— Regarde, la table à côté, les deux types...

Bernard me coupa dans mes ruminations. Les deux types, c'était les types des volets et des persiennes – on a bien le droit de parler de volets et de persiennes en refuge, non ?

— Ben quoi, les deux types ?

... et presque vertical.

Pour me rassurer – croyais-je – lors de la préparation de nos conquêtes alpines, j'avais appelé à la rescousse le Petit Robert qui m'avait appris ceci : « Absolument : ... 2° (avec un adj.). Tout à fait. V. Complètement, entièrement, foncièrement, totalement. »

J'avais aussi regardé « Lisse » : « Lisse : adj. Qui n'offre pas d'aspérités au toucher. Surface lisse. »

Tant qu'à faire, voyons « délicat » : « Délicat : ... 2°. Dont l'exécution, par son adresse, sa finesse, fait apprécier les moindres nuances. V. Élégant, gracieux, joli, mignon. »

Est-ce susceptible de qualifier un passage d'escalade ? Je ne pense pas. Donc voyons la suite...

« ... 3°. Que sa finesse rend sensible aux moindres influences extérieures. V. Fin, fragile, sensible. »

Même question : est-ce susceptible gna gna gna...

« Fin », à la rigueur, peut-être en ballerine et à mains nues mais en grosses et à mains habillées ? Car vu que, comme je l'ai déjà dit, l'escalade à mains nues n'était pas encore inventée, j'en conclus qu'on grimpeait mains habillées. Quant à « fragile », « sensible »... du VI fragile, sensible... J'ai du mal à imaginer... Non, vraiment non... Passons au 4° : « ... 4°. Dont la subtilité, la complexité rend l'appréciation, la compréhension ou l'exécution difficile. V. difficile, embarrassant, malaisé. »

Ah ah ! Voilà qui est mieux ! Mais il y a encore : « V. complexe, compliqué, subtil « s'engager dans une entreprise délicate ». »

On approche, on approche... Toujours dans le 4°, il y a enfin : « V. dangereux, périlleux, scabreux. »

Bon, ben là, ça colle, on est en plein dedans ! J'étais renseigné. Merci, Petit Robert. Mais pas vraiment rassuré. Pas du tout. Absolument pas. Au contraire.

Je me voyais mal sur une vitre – pas une vire, une vitre, faites attention à ce que vous lisez, bande de galopins – à peu près verticale. Car si le Petit Robert ne se trompait pas – et j'avais, j'ai toujours, toute confiance en le Petit Robert – c'était bien de cela dont il s'agissait. Et en grosses, en Super-Guide. Pas question de ballerines et de gomme espagnole autocollante inventées pour l'escalade à main nue. Mais qu'est-ce qui m'a pris d'ouvrir le Petit Robert ? Bon, y'a pas trente six solutions, faut absolument refiler cette patate chaude au Bernard. Mais comment faire ?

— François, les deux types...

— Ben quoi, les deux types ?

Pffff ! Y m'parle des deux types ! J'avais un problème autrement épineux, moi, que ces deux gugusses !

— Regarde ! Celui de gauche ! On dirait Yannick Seigneur !

Glup ! ... Rhâââk ! ... Kof ! Kof ! J'en avalais de travers mon délicieux cassoulet William Saurien.

Yannick Seigneur, de retour du Makalu, arête Ouest, était alors la vedette... que dis-je, la vedette... la vedettissime du moment. Toute la cuisine alpine était à la sauce Yannick Seigneur. J'avais moi-même, à l'époque, quelques prétentions himalayennes que j'avais soignées par l'absorption massive de yaourts ferment bulgare. En effet j'avais réfléchi et j'étais parvenu à la conclusion qu'on pouvait tout aussi efficace-

ment se tuer dans les Alpes. Et surtout pour beaucoup moins cher.

Coup d'œil discret sur la table voisine. Oui, bon, peut-être, chais pas, certes il y a une vague ressemblance.

— Mais si, je te dis que c'est lui ! Bon, regarde, tu vois ce balai, dans le coin ?

Je voyais ce balai. Un balai complètement chauve, famélique, mal nourri, beaucoup plus âgé que le refuge.

— Eh ben, dit Bernard, si c'est pas le père Seigneur, je bouffe ce balai.

Je n'étais point trop convaincu. Les vedettes de l'Alpe restent à Chamonix, sous les feux de la rampe. Qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire ici, dans ce trou perdu de l'Oisans ?

Mon commerce avec les vedettes de l'Alpe se limitait à la Chapelle de la Glière. Une espèce de malotru nous était passé sous le nez, sans un regard, sans un bonjour, sans un merci, sans un pardon-excusez-moi, piétinant les cordes et bousculant tout le monde, comme un soudard en pays conquis, exactement comme si on n'existait pas... Abruti, va. Malotru. Après tout, je peux bien dire son nom, pour ceux qui se souviendraient : c'était Jean-Claude Mosca. Crétin. Goujat. Bon. Ca fait du bien.

Nous tendîmes discrètement une oreille indiscrete afin de chopper quelques bribes de conversation qui nous eûmes permis de lever l'indétermination.

— Blmllmbo gremmmllf vert fruomemgmmmbbl les volets ?

— Oui mais grmmblll ça n'ira pas.

— Groommbllleb, hein, Yannick ?

Houêêêk ! Ah ben ça alors ! C'est bien le père Seigneur ! Ben ça alors... En chair et en os... j'en reviens pas... ah ben ça alors... ben ça alors... Ben alors ça... Je répète plusieurs fois

pour que vous compreniez bien que j'étais superlativement surpris. Ainsi il existe vraiment dans la vraie vie quotidienne de tous les jours ? A force de ne jamais voir les célébrités alpines, je doutais de leur existence réelle. Je m'imaginai des icônes qu'on sortait périodiquement des placards pour coller sur les pages des magazines penchés. Bon ben c'est pas tout ça, mais que faire ?

J'hésitai entre l'admiration bouche bée et la fausse indifférence. Si ça se trouve, il allait rouler des mécaniques et nous faire ch... toute la soirée avec des salades d'ancien combattant. J'en connais des comme ça. Ils se trouvent un public et accaparent le monde à longueur de for..., à longueur de temps avec des histoires dont personne n'a rien à foutre. Hein ? Des pénibles.

— Oh, des pénibles...

— Parfaitement, des pénibles. Ne dis pas le contraire.

Le Seigneur se leva et s'assit sans plus de façon à notre table. Le Seigneur nous dit :

— Salut les gars !

— Salut...

Nous fîmes bien attention de ne pas le reconnaître. C'est vrai, quoi, on a notre dignité : on n'allait pas se mettre à braire parce que Môssieur Seigneur nous avait fait l'aumône d'une parole.

— Et vous allez où, demain ? nous demanda-t-il en toute simplicité.

Nous lui répondîmes en toute simplicité que nous allions à la face Sud, voie Trucmuche.

— Ben nous, on va dans la voie à côté. On ne se gênera donc pas...

— ...

— Au fait, vous savez où sont les chiottes ?

Alors là, chers lecteurs, chères lectrices, permettez-moi de vous dire que je sursautâmes jusqu'au plafond ! Vous vous rendez compte ? Les chiottes ! Le héros tout droit descendu des photos verglacées des revues de montagne, l'idole intouchable de toute une génération de jeunes alpinistes, qui te demande où sont les chiottes ? Inimaginable ! Tout simplement inimaginable... Et il allait sortir de là en fermant sa braguette... et peut-être qu'il aurait pissé à côté... En attendant, il était assis à côté de moi et il sentait la transpiration. Parfaitement, la transpiration. Vous avez bien lu. Nous aussi, on sentait la transpiration. Mais nous, nous étions des petits, des obscurs, des sans grades. Normal.

Il y avait là quelque chose qui ne collait pas. Je n'arrivais pas à faire le rapport avec le surhomme des photos verglacées. Une photo verglacée qui sentait la transpiration et qui allait pisser, il y avait comme qui dirait un décalage. C'était très étrange. En bref, je fus déçu, très déçu, excessivement déçu. J'attendais un dieu, et qu'est-ce que je trouvais ? Un homme ! Un homme qui avait envie de pisser et qui sentait la transpiration. Avouez qu'il y avait de quoi être déçu, non ? Depuis, avec l'âge, je me suis fait à cette idée que les grands hommes sont des hommes comme tout le monde. Sauf qu'ils sont grands, naturellement. Plus que la moyenne. Pour les femmes, même chose. C'est pareil. Faut pas oublier les femmes, sinon, en ces temps de parité, je vais me faire écharper. Bon, je dis que c'est pareil, mais pas tout à fait, hein... Les femmes c'est quand même plus... Enfin, moins... Bref, c'est pas la même chose. Les hommes, c'est des hommes, quoi, faut en avoir.

Comme nous avions liquidé la boîte de – délicieux – cas-soulet William Saurien, nous allâmes nous coucher.

— ... savez, la voie... que c'est équipé...

Ah bon ? Je me préparais à fourrer un marteau et quatre clous au fond du sac. Car j'avais bien appris mes leçons d'UCPA. Les guides nous avaient rentré dans la cervelle qu'il fallait toujours avoir deux-trois clous et un marteau au fond du sac. Un peu comme aujourd'hui l'Arva-Pelle-Sonde. Si on n'avait pas, on était montré du doigt. Exposé à la vindicte de la populace. Evité comme un pestiféré. Voué aux gémonies qui, comme chacun sait, étaient les « escaliers des gémisséments » à Rome, où on exposait les cadavres des condamnés après leur strangulation, avant de les jeter dans le Tibre – ils étaient primesautiers, les Romains. Ah ah ! Ca vous en bouche un coin ! (Merci, Petit Robert)

Bon. Mais comme c'était une voie difficile, au lieu de deux-trois, j'en avais pris quatre. Méfiant...

Le Bernard, qui finissait de broyer sa douzaine de biscuits pour chien – ce n'était pas vraiment du biscuit pour chien, mais ça y ressemblait furieusement : à mi-chemin entre le pavé modèle mai 68 et le biscuit militaire douze ans d'âge. Je pense qu'il entraînait une bonne proportion de ciment CPAZ 250 dans la fabrication de cette chose. Je n'ai jamais pu entamer ce truc-là mais Bernard avait de bonnes dents. Donc Bernard me dit :

— Bas besoin de bidons, t'as endendu Seidieur, y dit gue c'est éguibé...

— Quoi ?

Il but une lampée de thé pour faire descendre sa caillasse dans son intérieur.

— Je disais : pas besoin de pitons, c'est équipé, qu'il a dit...

— Ah non ! Il a dit : « il paraît » que c'est équipé. C'est pas pareil.

— Don, il a dit gue c'est éguibé. Alors je brends bas de bidons (gloub). C'est Yannick Seigneur, tout de même, s'il dit que c'est équipé.

Je sais, Yannick Seigneur, Makalu etc. Seulement, ici, ce n'était pas le Makalu et un Seigneur, ce n'était pas Dieu le Père. Il pouvait se tromper. Dès que Bernard eut le dos tourné, je raffai les quatre clous et les planquai au fond de son sac. Méfiant...

Et hop ! Direction l'attaque. A cinq minutes du refuge. Pas trop fatigant comme approche ! Et comme la première longueur était commune, la moindre délicatesse nécessitait que nous laissassions Seigneur et son copain passer devant. Puis nos chemins se séparèrent et Yannick, en nous serrant la main... C'était chose qui se pratiquait, en ces temps. Pas comme maintenant. Ouais, maintenant, tu parles ! Maintenant c'est :

— Pffff ! Grouille-toi ! Faut arriver avant ces connards !

— Non, mais t'as vu ? Qu'est-ce qu'ils viennent foutre dans NOTRE voie, ces abrutis ? Si on passe pas devant, y vont nous faire ch... toute la journée ! On va encore faire un horaire, ça va bouchonner dans les rappels, on sera jamais rentré pour l'apéro etc.

Donc en nous serrant la main, il nous gratifia d'une parole historique, immédiatement remisee dans la gibecière de ma mémoire :

— Bon, ben, salut les gars, et bonne journée !

Et chacun partit vers son destin. Je ne revis plus jamais Yannick Seigneur. Ni en chair, ni en os. Pour moi, le destin était une plaque absolument lisse et... Ah, je vous en ai déjà parlé ?

Les passages s'enchaînèrent rapidement. Traversée sous

les surplombs... Hop ! Hop ! Juste ce qu'il faut. Il avait raison, le Seigneur : équipement parfait, ni trop, ni trop peu... Hop ! Passage du surplomb. Hoooo... Pffff ! Doucement ! Faudrait voir à ne pas confondre rapidité et précipitation ! On se calme ! Puis la plaque...

Après un examen critique, il apparut que, finalement, cette plaque absolument lisse n'était pas du tout absolument lisse : il y avait des petites prises et même – oh, joie ! – un magnifique piton en plein milieu. On allait pouvoir se tirer. Parce qu'à l'époque, il n'était pas mal venu de se tirer, au contraire, on se tirait à tout ce qui tenait. Et pas de censeurs, pas de gardiens du temple, pour nous enguirlander et t'as pas le droit de ceci, et t'as pas le droit de cela, et faut pas tirer, et malheureux ! si tu touches cette prise, c'est plus du VI ! ettcétera, ettcétera... Bref, on était tranquille. Verticale, la plaque ? Ouais, bon... presque... d'accord. En fait, le passage extrêmement difficile et délicat et tout et tout fut bâclé en deux coups de cuillère à pot et hop ! Ben alors ? Ils racontent vraiment n'importe quoi, dans les topos. Faut se méfier des topos.

Pour la longueur suivante, Bernard passa en tête. La corde se déroula normalement. Puis ralentit. Puis hésita. Puis s'arrêta. Un appel angoissé me parvint des hauteurs :

— François !

— Mmmmm ?

— Y'a plus rien !

On avait alors un principe bien établi : « Si y'en a pas, c'est qu'y'en a pas besoin ». Principe qui se révélait souvent vrai. Mais qui se révélait souvent faux aussi. En foi de quoi, on se retrouvait bloqué, les bras en croix sur une dalle sans prise, faute d'avoir pris quelques précautions « avant ». Dans ce cas là, mon premier réflexe est de vérifier vite fait

la solidité du relais, ficeler le becquet avec trois tours morts supplémentaires, ou quatre, enfin le nombre adéquat pour qu'en cas de gros pépin un seul d'entre nous s'envole vers un monde meilleur.

Autant que ça ne soit pas moi. Je vous rappelle que c'était « avant »... Pas question de spits, chaînes, maillons rapides, cadenas, code d'accès et tout le tralala. Les relais, c'était becquets – branlants – pitons – douteux – ou rien du tout – pourri.

Qu'est-ce que je fais ? Pour lui remonter le moral, je lui répondis que, mon pauvre ami, je n'en sais rien, moi, ce que tu fais... Qu'est-ce que tu veux que je te dise... Tu te démerdes... Ben oui, quoi, que voulussiez-vous que j'y fisse ? C'était lui qui était au charbon, chacun son tour.

Moi, j'étais au relais, tranquille Emile, séparé d'une destinée arbitraire par un bon becquet ficelé de je ne sais combien de tours de corde. Le Bernard pouvait faire le grand saut, ça ne me concernait pas le moins de monde. Quoique. J'aurais eu l'air malin, moi tout seul, avec le Bernard en vrac au bout de la corde. Mais malgré tout, ici, c'était quand même mieux, plus confortable, jolie vue, Pointe du Vallon des Etages et l'autre machin, là-bas, je ne sais plus le nom...

— Fais gaffe ! Fais gaffe !

— Quoi ? Oui, oui, t'en fais pas...

Peut-être la Muzelle ? De ce côté, elle n'est pas très caractéristique, on ne voit pas le glacier. Ou alors les Arias, un truc comme ça... Tiens ! Les Arias... La petite blonde du camping, elle y était avant-hier... Mignonne, la petite blonde du camping... avec des... et puis aussi des... J'aurais bien essayé, mais le Jeff y était resté, au camping – pas con, le Jeff – et le Jeff, si tu lui mets une blonde dans un rayon de cinq kilomètres... Ouais... les Arias en trav' : bavante Oisans grand style mais

ambiance et tranquillité assurées et...

— Meerderdeu !

Ah ben... Ca s'agitait, là-haut, ça n'allait pas tout seul !
Mais au fait...

— Bernard !

Il me retomba en écho un « Ouais !? Quoi !? » hargneux.

— Regarde dans ton sac, il y a un marteau et quatre clous !

Il va rigoler, le Bernard ! Les doigts coincés dans le fond d'une fissure, désespérément ; les avant-bras qui gonflent ; les mollets qui tremblotent... ôter le sac, fouiller, sortir le matos, remettre le sac... Pffffou ! Mais bah ! Après tout, moi je m'en fous, c'est son problème. Chacun sa croix. Et puis le Bernard, c'est un solide.

Les coups de marteau ébranlèrent la montagne. Bernard matraquait rageusement un clou dans une fissure. Puis un deuxième. Puis un troisième – pas encore de coinçeur, à cette époque reculée et préhistorique. Bon, ben ceux-là, si j'arrivais à les récupérer...

— A toi ! Vas-y !

J'y vas. Arrivée au relais. Bernard tire une tronche. Ah ouais, je sais. Monsieur est vexé parce qu'il s'est fait avoir. Monsieur ne voulait pas prendre de matos... Mais j'ai le triomphe modeste.

— Tiens... voilà tes clous...

— ...

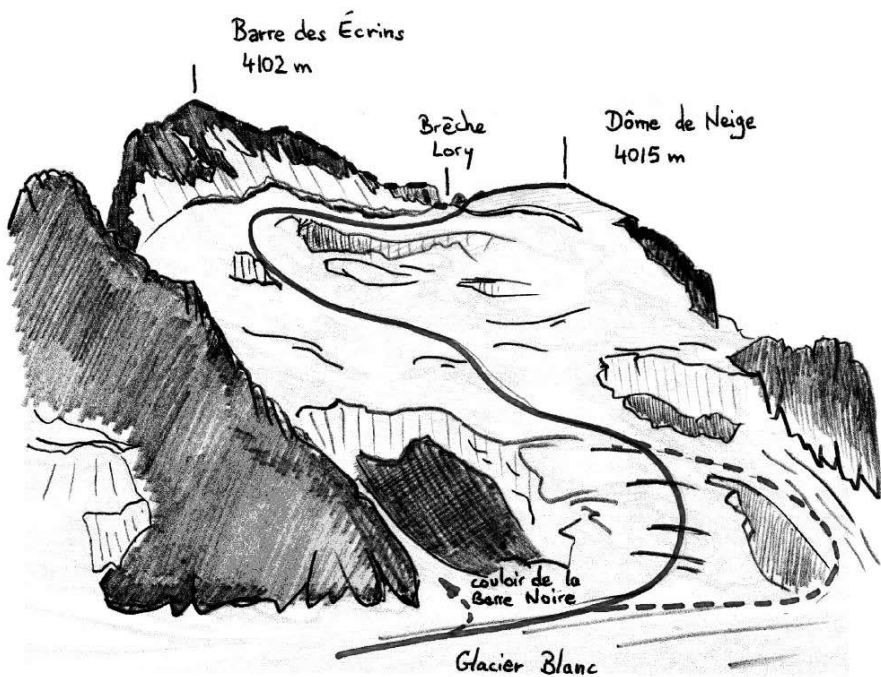
— Tu vois ces deux doigts ?

— ...

— Ben tes clous, je les ai retirés avec ces deux doigts, hop !

Bon, alors on est allé au sommet, et on est redescendu. Par la voie normale. Et après ? Après ? Après, on a changé de

marque. Un peu plus cher mais quand même moins dégueu :
on a pris Bonduelle.



Confidences

Par Jean-François Petiot

Publié dans le forum alpinisme en décembre 2002.

Bonjour. Je me présente : je suis le sac à dos de Jeff.

Je sais que sur ce forum il n'y a pas beaucoup de matériel qui s'exprime mais je trouve ça dommage ! Sans nous, vous ne seriez pas grand chose... Et je ne parle pas seulement des sacs à dos. Avez-vous déjà laissé s'exprimer votre paire de chaussons ? Savez vous ce que c'est que d'avoir vos pieds puants qui se glissent sous les lacets ? J'en ai souvent discuté avec la paire d'EB que Jeff portait à l'époque, vous ne vous rendez pas compte ! Et le manque de considération ? Bourrés en vrac dans mon ventre, d'un geste rageur si le pas n'a pas été franchi, c'est souvent nous, objets inanimés qui avons pourtant une âme, qui endossons la responsabilité de votre incompétence...

Pourtant, quels efforts ne faisons-nous pas pour vous servir ! Je n'ai jamais rechigné à accrocher une corde de plus, des skis, voire des casseroles – mon propriétaire en a beaucoup derrière lui ! J'ai même fait Annecy-Chamonix sur le toit d'une deux-chevaux avec à l'arrivée des mouchérons collés partout ! J'ai souvent gémi quand mon patron mettait les crampons sous mon rabat, sans protection aucune, mais il n'a jamais fait attention à moi. Et ces satanés piolets ?

Franchement, je ne veux pas polémiquer, mais quand même, ils pourraient faire attention !

Je suis anglais. Mon prénom ne vous dira rien mais mon nom de famille a résonné dans bien des parois : Karrimor. Je suis grand, 75 litres ! Rouge et vert ! Enfin, j'étais rouge, les UV m'ont pâli ! Et un peu vieux maintenant ! Mais je vous le demande : est-ce une bonne raison pour me remplacer par un jeune con sous prétexte qu'il possède des réglages à n'en plus avoir le temps de grimper ? Moi, je n'avais pas besoin d'être réglé : je lui allais comme un gant – enfin, comme une moufle. Et léger avec ça ! Même en ski je faisais corps avec lui. Pourtant, le ski, j'ai jamais trop aimé ça... Il fait froid, mes bretelles durcissent et comme le patron skie comme une luge à foin, je lui sers souvent de crash-pad... Quand je pense à tous ces moments partagés, de bonheur, de peur, de froid. Je me rappelle quand je lui ai servi de pied d'éléphant lors de ce bivouac improvisé au Grépon. Je ne peux imaginer qu'il me dégrade au rang de container à matériel dans le garage. Non, je suis bien triste...

Jamais plus il ne me traitera de « gros sac », affectueusement quand il avait pris garde de ne pas trop me remplir, moins quand sa gisquette ne pouvait plus avancer et que sa galanterie prenait le pas sur ses réflexes de rustre et qu'il me décorait comme un arbre de Noël avec le matériel de la nana...

Tout ça, c'est fini !

Alors, s'il vous plait en souvenir de moi : parfois, regardez votre matériel et souriez-lui ! Un petit mot gentil, un compliment, c'est pas grand chose, et ça fait tellement plaisir...

Et vous savez, nous ne sommes pas des bêtes, on vous le rendra !

S. Karrimor

PS : juste une exception, au niveau du matériel : les chouchous d'Arvas sont exclus de mes commentaires ! Toujours au chaud sous les vêtements, ces faux-culs ne servent jamais. Et quand ils servent, ils deviennent des héros... Héros mon cul ! Enfin, je veux dire mon fond de sac... Je vous ennuie avec nos problèmes personnels de matos mais c'est vrai que ces planqués...



Le Toit du Marteau

Par Bruno Fara

Publié sur le forum escalade en février 2005.

Ce récit raconte mon ascension du Toit du Marteau par la voie Diethelm-Marchal. Actuellement une nouvelle voie, signée Michel Berruex dans les années 80, a complètement remplacé cette voie « historique » dont je n'ai plus eu aucun écho depuis fort longtemps.

Mais d'abord il faut planter le décor. Qu'est-ce donc que ce Toit du Marteau ? C'est dans le massif des Fiz au dessus des chalets d'Ayère, juste en face du Mont Blanc. Les faces sont hautes – jusqu'à 600 m pour l'éperon Sud de Platé. Pour le Marteau proprement dit il faut se contenter de 250 m... mais avec 45 m de dévers absolu. Cette voie ouverte en 1966 par Diethelm et Marchal était en 1974 encore « vaguement » praticable – eut égard à la suite de mon histoire – et célèbre pour son fameux toit de quinze mètres d'avancée que les Suisses avaient franchi par le miracle de leurs boulons de 6 mm utilisés comme le sera plus tard le goujon de 12 mm mais en plus terrifiant ! Selon le topo des Aiguilles Rouges (1974) « le grand toit ne peut être franchi que par des grimpeurs connaissant toutes les ressources de l'escalade artificielle, le passage clef comporte une exposition maximum, l'un des plus difficiles problèmes techniques des Préalpes ». Ça en jetait même si je ne cautionne pas vraiment.

Le contexte historique est important à planter, pour les jeunots qui s'imaginent qu'une voie en calcaire a toujours été attaquée en ballerines avec une attache à simple et douze dégaines. D'ailleurs je ne suis même pas sûr que la bouse compactée du massif des Fiz soit apparentée au calcaire mais plutôt au charbon ! Et bien non ! En 1970, les coincideurs ne sont pas imaginés. Les baudriers sont complets et rudimentaires. Les dégaines n'existent pas. Le descendeur non plus : on assure à l'épaule. La corde simple n'est pas de mise. La corde de rappel standard est de 60 m. La cotation réservée à l'élite est le VI en chiffre romain – notre 6b actuel. Rares sont les escalades qui se conçoivent sans un marteau et quelques pitons. Equiper une voie par le haut, même sur des falaises minuscules, n'a été envisagé par personne. Autre différence assez fondamentale, l'alpinisme est un tout. Depuis le ski de rando l'hiver jusqu'aux vacances d'été à Chamonix c'est une continuité. On grimpe en Vercors – même à Presles – comme à Chamonix mais aussi comme à Buis-les-Baronnies, les Calanques ou Buoux. Nous utilisons alors – pour être plus performants – des Terray Saussois. Celles-ci sont des grosses pompes rigides mais efficaces sur les grattons et les étriers. Les topos de toute la France tiennent dans une boîte à chaussures ! Voilà le décor...

Juin 1974, exactement le samedi 1^{er} juin, je suis à Chamonix avec mon compagnon de cordée de l'époque Jean-Marcel Chapuis et deux jeunots Lyonnais – Luc Jourjon et Jean-Michel Fournier – pour aller en découdre avec le Grand Capucin. La météo est moyenne, il a beaucoup neigé et nous décidons qu'il faut trouver un objectif de substitution à la hauteur de nos ambitions. Car nous étions ambitieux... Eh oui ! Je ne pratique l'escalade que depuis deux ans – ma pre-

mière voie en Vercors date du printemps 1972 – mais j'ai déjà une « petite expérience ». En 1973 j'ai déjà réalisé la troisième ascension de la voie Guy Hérin au Verdon – la Paroi Rouge – la troisième du Pilier de Choranche, la troisième aussi de la Révélation intégrale à Archiane. Sans oublier le bouclier du Gerbier – sans doute dans les dix premières répétitions – et la seconde de la voie des grands surplombs à Glandasse. En cette année 1974 nous sommes donc remontés comme des horloges ! Grosso modo nous étions la preuve que les idées actuelles sur l'apprentissage de l'artif obligé avant d'oser se lancer... c'est de la pure bêtise ! Si tu en veux, tu y vas... et tu apprends sur le tas ! Donc nous avons les dents si longues qu'elles rayaient le parquet des refuges. Et le toit du Marteau véhiculait des histoires encore plus terribles que toutes les voies précédemment parcourues. C'était donc un beau challenge et de plus abrité de la pluie qui menaçait ! Un grimpeur de Sallanches – Verilhac – l'avait fait récemment et comme il avait un magasin de sport nous avons pu le rencontrer le samedi après-midi afin de savoir exactement à quel niveau de terreur nous devons nous attendre.

En 1970 l'alpiniste – un grimpeur pur ça n'existe pas ailleurs que chez les bleausards – ne tombe jamais ou très rarement vu que le matériel n'est pas fait pour cette forme de pratique sportive – une chute assurée à l'épaule... ça laisse des souvenirs à l'assureur. Donc les histoires, le soir au refuge, sont axées sur des peurs plutôt imaginaires, dignes de la sardine ayant bouché le port de Marseille ! Mais là le garçon, il en rajoute couche sur couche et dans la grande rue de Sallanches, remontant dans mon Ami6 bivouaquer aux chalets d'Ayère, certains – les plus jeunes – sont verts. Moi j'assume que ce sont des propos de « vieux » et que des jeunes auda-

cieux et talentueux de notre trempe doivent passer outre les menaces qu'il a fait planer sur notre enthousiasme. On prendra quand même un tamponnoir ! Le lendemain j'allais me souvenir des histoires fabuleuses qu'il m'avait contées. Où il était question d'une bande de charbon avec la moitié du matos manquant – sauf à le chercher deux cents mètres plus bas dans le pierrier – et de la mort qui rodait au relais. Effectivement j'allais ressentir cette petite sensation mémorable que je n'ai éprouvée que deux fois dans ma vie de grimpeur, au Marteau et aux Mallos dans une voie difficile avec un relais sur « pitonisas ».

Au matin du dimanche 2 juin 1974, nous avons donc attaqué le socle du Marteau où les difficultés ne dépassent pas le 4 sup de l'époque. Là ça a commencé à nous faire drôle : comment ce dièdre pouvait-il encore exister sans tomber en poussière et surtout le monolithe détaché marquant le début de l'artif, comment justement restait-il vaguement attaché ? Mais le plus terrible nous avait été annoncé pour plus haut : la bande de charbon ! Derrière la cordée Jourjon-Fournier commençait à trouver déraisonnable de continuer dans ce pierrier vertical. Mais comment redescendre ? Je refuse catégoriquement que nous soyons tous regroupés au relais – la fin tragique de cette histoire me donnera raison. Rapidement il est décidé que pour tenter de survivre à un effondrement général de cette montagne instable, nous avancerions en cordées reliées et séparées par une longueur. Sur quatre-vingts mètres il se trouvera bien un point pour stopper la chute du leader – moi en l'occurrence – même si le relais de Jean-Marcel venait aussi à s'arracher ! De toutes façons à l'arrière le moral est déjà bien en dessous de la dose permettant d'avancer en tête.

Et nous voici au pied de la bande de charbon... Putain ! Il avait pas menti le Verilhac ! C'est pas du rocher humainement concevable : les boulons placés par les Suisses sont enfoncés avec un simulacre de plaquette que je soupçonne avoir été découpée dans une boîte de conserve. Résultat, si au Bouclier du Gerbier – là où avait été laissé un espace pour placer des plaquettes récupérables – on pouvait entortiller quelque chose – un ficellou ou du fil de fer – dans cette voie ce n'est pas possible : le boulon est à ras du rocher et les plaquettes sont presque toutes déchirées. Verilhac nous ayant prévenus, nous avons tout un attirail de ficellous minuscules plus du fil de fer pour tenter de faire tenir vaguement un mousqueton sur ces chiures de mouche. Là, même trente ans après, je le revis comme si j'y étais... ça rigole plus du tout !

Je sais que si un point s'arrache tout partira, relais compris. Mais cinquante mètres plus bas, avec quelques bons pitons entre eux et Jean-Marcel, les deux gamins m'encouragent à ne pas faiblir ! Pourtant aux dires de l'ami Verilhac le pire sera dans dix mètres, à l'approche de cette corde qui pendouille en arrière de moi. Parce que en plus c'est surplombant pas pour rire ! Dans dix mètres, la longueur dans la strate de charbon n'est plus assez équipée – sans doute un effondrement ayant entraîné pas mal de points dans le pierrier. Au dessus de ce dernier boulon, qui tient par je ne sais quel miracle, plus rien que de la poussière noire verticale. Je n'ai jamais bien saisi comment les deux Suisses avaient pu, avec ce matériel, venir à bout de cette longueur ! Derrière moi, vestige de la première, une corde « dix ans d'âge » pend. Elle est visiblement mâchée à plusieurs endroits par les chutes de pierres et les frottements et je n'arrive pas à enclencher ce jumar prêté par Verilhac dans les filaments de cordes qui pendouillent deux mètres derrière moi. Oui, il avait raison

hier, de nous dire que ce passage donnait la chiasse à son degré maximum !

Ca y est, je me laisse partir dans le vide... pendu à une corde lamentable, avec à peine la place pour mettre le jumar de pied. Il faut croire très fort que les plaquettes en boîte de conserve sur lesquelles cette corde est ancrée tiendront. Ce fut long, très long car cette longueur est immense – le rocher ne permettant même pas d'avancer décemment il est impensable d'y coller un relais sans faire appel à une entreprise de travaux publics. Je fus le seul à vivre cette expérience car au fur et à mesure de ma progression je pose notre corde de charge en corde fixe pour les suivants.

Ouf ! Nous sommes tous les deux, Jean-Marcel et moi, à présent pendus à un relais pour lequel le terme « aérien » est faible... vu qu'il est dans un plafond ! Et quarante mètres plus bas les gamins se morfondent au pied de la strate de charbon ! Devant moi les fameux quinze mètres de plafond. Le rocher est béton, là il n'y a pas photo ! Mais les plaquettes merdiques continuent. Seul petit plaisir, un inconnu, qui aura à jamais mon estime, a ajouté à ce relais un VRAI spit de 8 mm « auto forant » ! Je démarre donc presque euphorique. Mais au bout de cinq à six mètres je fais une « nervous breakdown » : l'immonde bout de métal déchiré devant mon nez, je REFUSE de monter dessus ! Je sais que tout péterait et même ce bon spit de 8 mm au relais ne suffit pas à me motiver ! Trente mètres en dessous de ce toit, suspendus plein vide sur un relais effroyable... joker ! Nous n'avons que trois à quatre spits sur nous et ce serait le sauvetage obligé. Mais comment ? Et par qui ?

En dessous les gamins commencent à remonter la statique puisque un bon nombre de points sont déjà mousquetonnés. Je me décide à ajouter un auto-forant dans cette longueur !

Tamponnoir en action, couché à l'horizontale, je pose donc ce qui donne un sens à cette histoire. Car la nuit tombait et pour aller plus vite Jean-Marcel me poussait à essayer – ça avait bien tenu pour d'autres ! Pour savoir si, oui ou non, j'avais été « petite couille » pour rien, j'ai vaché ma longe sur le spit de 8 mm et j'ai chargé un étrier sur celui dont je doutais. Je suis resté pendu sur le bon spit : le mauvais s'est arraché dès que je suis monté sur ma pédale ! L'histoire est ainsi terminée... et la dernière longueur après le toit, pitonnée dans le noir restera anecdotique ! A minuit nous étions dans la prairie au sommet du Marteau, tous les quatre avec la réelle impression d'être des survivants.

Et pour authentifier cette petite – longue – histoire – car je suppose que certains se disent déjà « Ce Fara... Quel hâbleur ! » – nous avons fait la huitième ascension de la classique suisse du Toit du Marteau. Ceux qui voulurent faire la neuvième, le week-end suivant, reposent depuis bientôt trente ans au cimetière de Sallanches. A l'attaque de la bande de charbon la cordée a tout arraché – sans doute le relais. Je n'ai jamais connu les raisons exactes de cet accident. Je ne suis même pas certain qu'en dehors de la voie Berruex, très proche de la voie suisse – 100 % forcée et équipée avec du matos moderne, le Toit du Marteau soit refait de nos jours.

D'amour et d'eau fraîche, le Paradis

Par Rozenn Martinoia

Publié dans le topoguide skirando en mai 2009.

Quoi ?! Par le sentier d'été ?! Après 4 h 30 d'errance sous le cagnard, la nouvelle me chlorophyllise net.

Lorsque nous étions passés au pied de l'itinéraire d'été, l'idée qu'il était possible d'emprunter ces bandeaux de névés raides ne m'avait même pas chatouillé les neurones. J'avoue que j'avais toutefois commencé à subodorer la bévée lorsque, au bout d'1 h 30, le fond du vallon pourtant situé à l'extrême opposé de notre objectif avait commencé à se dessiner avec trop de précision. Chéri-chéri et Cendrillon, en mode respectivement mécanique et informatique – binaire donc – menaient le bal.

[Mode marche]

J'avais hélé ma copine, à qui j'avais confié le topo la veille, afin qu'elle attribue à ce bout de papier un usage autre qu'absorbeur de transpiration de poche.

[Mode arrêt]

A mon enquête sur le contenu du topo, elle avait répondu :

— Rien.

Le topo ne disait rien. Mon insistance m'avait appris cependant que le contenu précis du « rien », pour autant

qu'il soit opaque, n'était pas un ensemble vide. En tout état de cause, s'il nous éclairait peu sur l'endroit où nous aurions dû tourner à gauche, il nous confirmait que c'était déjà il y a bien longtemps.

[Mode marche]

Au point où nous en étions, et puisque la bifurcation ne nous était pas apparue nettement, il nous avait semblé préférable de poursuivre la remontée du vallon, à la recherche d'une pente ou d'un couloir praticable pour atteindre le plateau qui, 400 m plus haut, nous permettrait, par un habile virage à 180 °, de glisser jusqu'au refuge. Les pentes qui se succédaient étaient encombrées de barres ou trop raides. Nous ne découvrirons que trop tardivement l'échelle des courbes de niveau des cartes italiennes : 25 m. Il faut croire que le géographe italien aime l'approximation.

[Mode arrêt]

J'avais ressorti la carte. Les altimètres convergeaient vers 2420/2430 mètres. Cendrillon, sous le coup d'un début d'insolation, avait alors prestement pointé son doigt sur un point opportunément noté « 2424 m ». Avec la force implacable de l'évidence elle avait conclu :

— On est là.

Ce qui à 750 mètres près à vol d'oiseau était exact. Cendrillon n'est pas une géographe italienne. Cela ne lui interdit toutefois pas d'aimer, elle aussi, l'approximation. A cela s'ajoute la blancheur de son teint et, de fait, sa grande sensibilité aux effets du soleil. D'ailleurs, elle s'était immédiatement coiffée de son bob pour éviter tout dommage supplémentaire de ses facultés mentales, preuve qu'elle en avait encore un peu.

[Reprise du mode marche]

Une pente plus décente, déjà zébrée de récents égare-

ments, avait fini par s'offrir à nous. Sous l'effet d'un soleil estival, la neige y était pourrie sur une grosse épaisseur. Faute d'alternative, nous nous étions résolus à trouver la progression convenable.

Nous avions effectivement débouché sur un plateau qui s'était toutefois avéré plus accidenté que prévu. Et c'est avec une joie toute contenue que nous avions alterné montées, descentes et contournements de lacs jusqu'au pied de la moraine derrière laquelle le refuge était censé se cacher. La question demeurait cependant de savoir si nous pouvions traverser à flanc cette pente pour la contourner, ou si nous devions la gravir pour redescendre de l'autre côté. Notre sudation nous avait encouragés à choisir la seconde option : la certitude d'un supplément d'effort fastidieux mais limité était préférable à l'incertitude d'une nouvelle errance sans fin.

La pente se redressait progressivement et avait contraint nos prédécesseurs à terminer l'ascension en escalier. J'avais tenté une incursion dans une zone moins raide, en dehors de la petite coulée qu'ils avaient déclenchée et qui avait eu le mérite de durcir un peu le manteau neigeux. Le résultat instantané avait été de m'enfoncer dans quarante centimètres de soupe qui avaient dégouliné sous mes skis. J'avais consciencieusement réintégré mes pénates sur le champ. Après une ultime lutte contre la loi de la gravité en milieu lisse et humide, les skis composant un mouvement d'essuie-glace à l'arrimage instable, j'avais achevé la dernière conversion et pris pied sur le replat. Dans son demi-tonneau de pierre et de métal, le refuge trônait en face, cent mètres en contrebas.

Voilà donc, en un résumé succinct, pourquoi je pousse le râle de la plante verte en colère, lorsqu'après 4 h 30 d'ambulation j'apprends qu'il en faut normalement à peine deux pour monter au refuge ! Les tarifs gastronomiques et

spiritueux locaux m'invitent cependant à la détente et à la consommation – trois euros la confortable part de tarte, 3,80 la bouteille de 60 cl de bière.

Rassasiés, nous nous dirigeons vers nos chambres pour une sieste digestive de trois heures. Ici, point de dortoir bondé. Une vingtaine de portes jouxtent de part et d'autre le large couloir aux chaleureuses boiseries patinées. Elles s'ouvrent sur des chambres exiguës – l'adjectif s'appliquant aux trois dimensions de l'espace. Cendrillon et moi éparignons à Chéri-chéri les cinquante centimètres de hauteur sous plafond réservés aux hôtes des lits supérieurs.

Dans le couloir, un encadrant explique, à en crever les tympans, la suite des opérations à ses ouailles, manifestement accablées, outre de surdité et d'inexpérience, de déficience intellectuelle :

— Alorrrrrrrrrs, dE-mAIn, ON se lèèèève et on s'hA-Billlllllllle !!!

Devant l'absence de réaction de ceux qu'il considère à l'évidence comme des demeurés, l'encadrant réitère ces informations vitales. Mais sur un ton plus haut que précédemment, preuve que cela était encore possible. Il faut comprendre ledit encadrant : imaginez l'outrage si ces jeunes recrues, sans son précieux patronage, réalisaient la première du Grand Paradis en nu intégral ! Cela étant, pour peu que les ouailles aient de bons attributs, on pourrait parier sur une recrudescence subite des adhésions aux clubs de montagne. Quand on pense qu'en hauts lieux ça se brainstorme sans grand résultat pour identifier les moyens d'attirer la jeunesse en montagne...

A 19 h, nous voici de nouveau les pieds sous la table, dans une salle où l'on parle majoritairement français – on gagne en

compréhension ce que l'on perd en musicalité. Les us du refuge nous surprennent. On demande à chaque convive – une petite centaine – un par un, s'il désire plutôt des pâtes ou du minestrone en entrée. Omnivores craignant de dîner de pâtes puis de pâtes, nous sélectionnons la soupe. La serveuse revient vingt minutes plus tard, une soupière dans une main, une pile d'assiettes creuses dans l'autre, qu'elle remplit de deux louches du cher – car rare – liquide. Après avoir fait sa livraison de soupe, elle s'éclipse longuement avant de servir, une par une, les assiettes de pâtes pré-calibrées en cuisine. De rab, point. Estomacés mais le ventre vide.

La farandole du service autour des tables traîne en longueur et ce n'est qu'à 20 h qu'arrivent les choses que nous espérons sérieuses : le plat de résistance. C'est en réalité la déconfiture. Une assiette aux couleurs émerillonnées mais au rationnement insurrectionnel nous est livrée. Le vert impétueux de deux cuillères à soupe de petit pois – dont le pouvoir nutritionnel est de notoriété commune chez les sportifs – s'harmonise divinement avec le cuivré empourpré d'un morceau de porc caramélisé – dont le volume osseux est supérieur ou égal au volume de viande. Mais sous le coup des fourchettes, la couleur cède rapidement le pas au blanc désespérément vide de la porcelaine. Il est 20 h 30 lorsque la serveuse nous propose fromage OU dessert. A 20 h 45, Chéri-chéri et moi crions famine. Nous ne sommes pas loin de jouer les sans-culottes ; ce qui échappe au dit-encadrant-sus-mentionné, au grand bénéfice de sa névrose pudique. Cendrillon, à l'appétit de moineau – les Princesses vivent d'amour et d'eau fraîche, c'est bien connu – n'en fait pas tout un plat. Ce serait de toute façon proprement impossible.

Nous rejoignons donc le lieu de notre sommeil – et de toutes les contorsions. Qui dort dîne. Enfin, oui mais non.

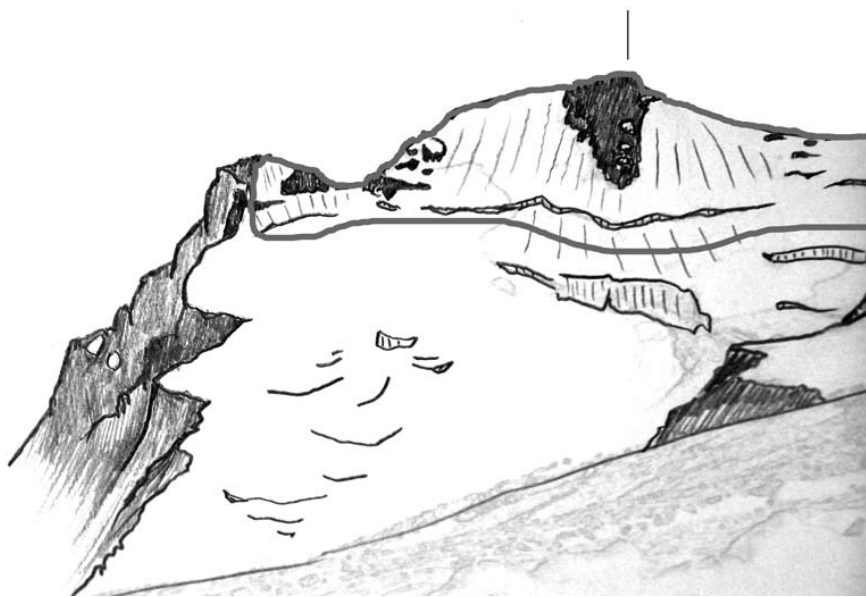
A l'aube, nous quittons le refuge vers un ski soporifique jusque la venue des premières lueurs du jour. Cendrillon, manifestement rassasiée par la restauration locale, caracole en tête. Puis nous la voyons prendre la posture du chien qui enterre son os : tête vers le bas, le jeu de ciseaux de ses skis semble gratter sur place la neige. Ah la garce, c'était donc pour ça qu'elle n'avait pas faim ! Nous nous rapprochons avant qu'elle ait eu le temps d'enterrer son pactole ; pour constater la méprise. Point d'os à enterrer, mais un incident de coutellerie manquante. Cendrillon est en effet coincée sur un léger bombé en neige dure, peu propice à l'accroche des pelles à tarte dénudées, et ne peut plus ni avancer, ni reculer, ni fixer ses couteaux. Chéri-chéri, Prince Charmant loué à titre amical et à très court terme à ma copine, se place en contrebas et lui chausse les outils salvateurs. Sans demander de prolongement du contrat de location, Cendrillon reprend son allure et Chéri-chéri se range fidèlement dans la trace de sa moitié.

Un nouveau ressaut en neige dure se présente. Ma technique de progression étant aujourd'hui exceptionnellement performante, j'hésite à rompre cette satisfaction en mettant à mon tour préventivement mes couteaux. Chacun sait néanmoins qu'en la matière, lorsque l'on est passé du préventif au curatif, c'est toujours trop tard. Au moment où mon orgueil abdique devant la sécurité, un type, quelques mètres au dessus de nous, choit. Il s'avachit de tout son long sur le sol, lutte pour maintenir l'arrêt sur image puis, face à l'efficacité toute relative de l'action, glisse irrésistiblement vers le bas. J'acquiesce, me concernant, à la victoire de la couardise sur l'orgueil.

Trois heures après notre départ du refuge, Chéri-chéri annonce son coup de barre réglementaire – et de surcroît

affamé. Un vent froid se lève pour nous accueillir sur la dernière pente. Les fractures de l'arête sommitale se détaillent en contre jour, de plus en plus nettement. Nous y sommes. Vingt ans plus tard, je m'apprête à fouler enfin le sommet du Grand Paradis. Fidèles à nos principes, nous nous arrêtons cependant deux mètres en dessous. C'est également l'occasion d'ôter de la vue de Chéri-chéri une vierge qui se laisse un peu trop facilement tripoter par tous les alpinistes de passage. La fidélité dans le couple, ça s'entretient. L'amour et l'eau fraîche nécessitent parfois quelques adjuvants.

Testa de la Tribulazione
3654



Grépon - Mer de Glace

Par Michael Blum

Publié dans le topoguide en août 2004.

Après coup, on cherche souvent les signes avant-coureurs, les détails qui auraient dû nous faire pressentir la débâcle. En général, on les trouve puis on recommence.

En ce week-end du 15 août, Guillaume avait jeté son dévolu sur la voie appelée communément Grépon-Mer de Glace. Je trouvais l'idée bonne, les difficultés mesurées n'allaient pas trop mettre à jour mon incompetence grimpante.

Renaud, retiré en Normandie, regardait les gouttes tomber de sa fenêtre. Le temps maussade l'avait incité à annuler son billet, chose qu'il corrigea sous l'impulsion de Clément et de sa météo clémente bien évidemment. On devrait toujours y regarder à deux fois avant de reprendre un billet annulé. Les pires catastrophes s'ensuivent le plus souvent. Après une recherche internet fructueuse, je m'aperçus que la voie se prêtait bien au bivouac. Je proposai avec une naïveté feinte de tenter la nuit étoilée. Guillaume soumit la proposition au vote et m'envoya ce SMS, cruel trois semaines après, « bivouac voté ».

La démocratie conduirait-elle aussi au désastre ?

Vendredi 13 août, les jeux olympiques d'Athènes sont déclarés ouverts.

Samedi 14 août, J.B a un mauvais pressentiment. Il décide de ne pas nous accompagner. Quelques heures plus tard, la rimaye se présente. Une plaque de neige à chercher un peu loin avec son piolet, la même plaque à prendre en inversé main gauche et nous voilà sur la pente supérieure. Un saut de 1,12 m, qui me fera bien réfléchir pendant cinq minutes et le rocher est atteint. Pendant ce temps là, à Athènes, Jackson Richardson, capitaine de l'équipe de France de hand dit après sa victoire contre le Brésil :

— Il est important de bien rentrer dans la compétition.

Dont acte.

Les longueurs non cotées du Piola nous retinrent quelques heures. J'hésitai à partir dans une fissure et la gravis en posant un Friend par mètre. Renaud me confia plus tard qu'il n'était pas non plus particulièrement à l'aise dedans. Etait-ce bien rassurant ? Du côté d'Athènes, Frédérique Jossinet ramena la première médaille du Judo français et ouvrait, nous disait-on, le bal de la rafle des judokas français. Ne nous enflammons pas jeunesse, la route est encore longue.

Une belle nuit étoilée en Europe de Chamonix à Athènes.

Dimanche 15 août, la journée des contrastes. Huit heures furent nécessaires pour rejoindre la vire des Amis au lieu des trois escomptées. Le matin, le bol de thé, contenant une eau désormais comptée, fut renversé. Jeannie Longo-Ciprelli perdit trois bidons pendant une course qu'elle ne put jamais contrôler. Des signes, toujours des signes.

A la vire des Amis, la France comptait quatre médailles de plus dans son escarcelle. Notre groupe, quant à lui, avait perdu trois premiers de cordée. Seul Renaud, à présent avait le courage de grimper. Alors que Laure Manaudou avait fait tomber le record d'Europe du 400 mètres nage libre, nous nous attaquions à un tout autre chrono : 53 heures du Montenvers à Chamonix et pas une de moins. Par humilité, nous ne convoquerons pas la presse pour leur faire part d'un tel exploit.

Un bivouac improvisé deux longueurs sous la brèche et c'est reparti comme la veille. Ian Thorpe gagne la plus belle course des jeux devant Pieter Van den Hoogenband et Michael Phelp. Nous trainons quelques heures pour atteindre la brèche. La fissure Knubel sera peut-être gravie en 2008 pendant les JO de Pékin. Quoique. Une cordée rencontrée sous les Nantillons qui n'est pas loin de visiter les crevasses, un bel orage d'août, un rocher qui ferait frémir les haltérophiles et qui en voulait à Renaud, une petite phrase de Franck Esposito :

— Je me suis raté.

Plutôt que la Knubel en 2008, je vous invite à partager une grillade dans un grand jardin. Nos ventres seront moins fermes qu'aujourd'hui, mais qu'importe. La télé sera posée à même l'herbe. Paraît-il que Ian, Peter et Michael se sont donné rendez-vous à Pékin, Laure n'aura que 21 ans. Aïe, aïe, voilà l'orage, il est temps de rentrer dans la maison. A la poêle, les côtes d'agneau n'en seront que meilleures.

Vol avec les Anges

Par Paula Otero

Publié dans les articles en 2007.

Avant-propos

Bienvenue sur ma montagne secrète. Ne soyez pas jaloux si je suis propriétaire d'une montagne, mais vous en avez tous une aussi à l'intérieur de vous. Peut-être que vous l'appellez jardin, forêt, plage... Peu importe le nom que vous lui donnez, pourvu que vous l'entretenez. Eh oui, c'est important d'entretenir ces Hauts Lieux au plus profond de Nous. Je vous prie de respecter toute la biodiversité que vous y trouverez, mauvaises herbes, particules invisibles à l'œil nu ou autres, car elles contribuent à mon équilibre, à ma survie : c'est ma manière de traverser mon existence. Certaines réflexions ont eu lieu lors de la chute, d'autres après et d'autres encore pendant mon deuil. De ce fait, je vous prie d'en faire bon usage.

L'arête qui n'aime pas les femmes

La Para 2540m (le paravent).

La face Nord de La Para fait entre 300 et 400 m de haut, depuis le plus haut de sa partie sommitale. Vers le sommet,

elle est composée d'une falaise d'environ 80 mètres, ensuite d'un ressaut et par la suite d'une pente raide avec plusieurs barres rocheuses, donc au premier abord inskiable... à moins d'en faire du mixte. Ensuite, une pente de 35 ° environ réceptionne la chaotique pente et s'adoucit au fur et à mesure qu'elle descend.

Ce matin-là, toutes les parois, les aiguilles et les falaises étaient plâtrées. Tellement blanches que si je n'avais pas été passionnée de montagne, je me serais dit que nous n'étions pas dignes de poser nos pieds dessus, par respect et de peur de la tacher et de la salir.

4 mars 2007 – 14h10

Tout en avançant sur l'arête, concentrée sur l'image qui se présentait devant mes yeux, mes réflexions affluaient à haut débit. Je voyais le profil de la corniche qui descend du sommet : un gros bourrelet dentelé et large ressortait de la paroi. Une sorte de gros mat balise le sommet. Une station de mesure pour la prévention des avalanches – ils ont oublié les corniches. Il nous permet de deviner la limite de la montagne et le côté vide. Je me trouvais à quatre-vingts mètres du sommet, sur l'arête dans une ligne droite qui mène à la dernière pente sommitale. Je regardais autour de moi, n'étant pas sûre de me trouver au bon endroit. La neige était dure et soufflée sur l'arête et il n'y avait pas de trace précise, juste quelques traits de l'arrière des skis qui se profilaient sur la neige, tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous étions un groupe de six, trois garçons et trois filles. A part nous personne d'autre ce jour-là. Tout était jusqu'à notre passage vierge de trace humaine et la neige de la veille avait effacé les anciennes. Nous avançons en silence, perdus dans nos réflexions et nos émotions. Un

vrai bonheur. Il y avait un écart de moins d'un mètre entre le trait de droite et celui de gauche.

— Chacun fait son chemin, m'étais-je dit.

Difficile, je dirais même impossible de savoir où était la fin de la montagne et le début de la corniche. Pendant ce temps, ma pensée s'éleva vers Franziska. Au fin fond des tiroirs de ma mémoire, je cherchais à me rappeler son nom. Je savais juste qu'une sportive suisse de haut niveau était décédée suite à la cassure d'une corniche. Elle était accompagnée par deux copains guides. Elle seule avait péri. Une sensation étrange m'envahissait. Le lendemain, j'ai appris par les journaux que c'était notre meilleure marathonnienne suisse, cela faisait tout juste cinq ans à deux jours près. Est-ce un rituel ?

A mon souvenir le drame avait eu lieu pas loin des Diablerets.

— Bon sang ! Le massif des Diablerets est à ma gauche... Diable ! Et pourquoi ce nom ?

Dans la mêlée de mes pensées, je me dis qu'il serait bon de me décaler à gauche au moins d'un mètre. Trop tard, un petit tour dans la face Nord m'attendait.

— Non non ! Sans façons !

Les faces Nord sont souvent très agréables à skier, mais ce n'était point le cas de celle-ci. Je savais de quoi elle avait l'air et très franchement, je n'avais point envie. Ce fut le moment le plus difficile de ma chute, le moment où je pris conscience de la situation, le changement de trajectoire... comme... une rage d'avoir pris la bonne décision une fraction de seconde trop tard... Trop tard ! Trop tard ! Cela sonnait comme une cloche dans ma tête.

La chute

Très vite j'ai eu les réponses à toutes mes questions, comme par magie.

— G-E-N-I-A-L ! Grrrrrr !

— La corniche vient de lâcher sous mes skis... vous entendez ?

— Elle vient de cédeeeer !

— Vous ENTENDEZ ?

— Non, je sais, personne ne m'entend.

Monologue muet, tout se passait dans ma tête. Et je lève mes bras vers le ciel, nous avions des grandes distances, certains étaient déjà au sommet, et tant mieux, on ne progressait pas en colonne. Mais, je vous laisse imaginer, si cela avait été le cas... Cela m'aurait évité d'écrire que l'arête n'aimait pas les femmes. A ma droite le vide, à ma gauche, à deux centimètres de mon ski gauche, une fissure s'introduisait entre moi et la montagne... Un petit vroumissement m'annonçait que je venais de la quitter.

— Bon ben... ainsi soit-Il !

Je levais les bras vers le ciel, non, pas pour remercier qui que ce soit, mais pour larguer mes bâtons et m'accrocher à ce que je pouvais. Comme un déclic automatique, tout mon être se met en mode de survie. Mon champ de vision reste net au centre et flou dans les angles. J'avais l'impression de vivre dans un rêve, je savais que j'étais là, mais pas très sûre que c'était réel, un peu comme dans un mauvais film. Devant l'objectif, j'assistais à la scène en direct. Toujours sur ma corniche, je prenais de l'élan au moment où je levais les bras et avais lâché les bâtons et je me lançais de toutes mes forces contre la cassure... La cassure était à ras de la falaise. Je sentais mon corps contre le rocher et la neige.

Régula et Gudrun me suivaient de loin. J'espérais qu'elles étaient assez loin, je ne les voyais pas, mon angle de vision m'en empêchait. Les bras allongés sur la neige, mes mains gantées creusaient pour s'y accrocher, le corps suspendu dans le vide. Mes skis cherchaient des réglettes, des prises sur lesquelles tenir. Exercice tellement vain. Ça ne rimait à rien de résister autant, je ne pouvais pas remonter et personne ne pouvait m'aider.

— Assez de prouesses !

J'ai toujours été une mauvaise grimpeuse, je me remémorais un de mes potes :

— Si tu ne passes pas du 6b, ce n'est pas de la grimpe !

Je ne savais pas dans quelle voie je me trouvais, mais il fallait que je la fasse.

« Il y a des Voies, que les Voix ne comprennent pas. »

Pimprenelle

Donc, je n'avais pas le mode d'emploi, pas de topo...
PERSONNE N'A ECRIT ASSEZ AU SUJET DES COR-
NICHES. ÇA VAUDRAIT LA PEINE QU'UN JOUR
QUELQU'UN SE PENCHE DESSUS !!!

— Je lâche prise ! L'expression qui tombe à pic.

Je suis restée à peine quelques secondes avec une sensation d'impuissance, je ne pouvais rien faire d'autre que de partir.

— Aaaarrrg... Il va falloir avertir ma marmaille... Je n'ai rien préparé... Et je ne suis pas prête !

— Quelqu'un m'entend ? Ou je cause dans le vide ? Hum !
Combien de fois j'ai voulu partir, quitter... abandonner...
Ouaaaaais, personne n'est parfait, désolée, mais pour une

fois que j'avais une bonne excuse pour partir, voilà que je m'accrooooooche à la vie !

— Je vais bien, pas de soucis !

Contrairement à la philosophie de certains, je conçois la VIE comme un don, un cadeau. Donc, j'en prends SOIN et je n'ai point le droit, ni l'envie d'en faire n'importe quoi. Donc je tente de me donner les moyens de surpasser mes mauvaises envies, car après l'orage... oui, nous le savons tous, une trouée de ciel bleu apparaît ici et là et le soleil revient en force. Il faut donner du temps au temps.

Je me souvenais de vivre dans une confrontation sincère et lucide avec les limites et les déchirements de mon existence y compris avec la mort. Je m'y accrochais... paradoxalement.

La corniche venait de se détacher complètement et une aspiration d'air violente m'arracha à la falaise. Elle grondait, mécontente et moi aussi... Je plongeais dans le vide et rejoignais la corniche qui me servirait de matelas pour les prochains mètres. Mes skis se décrochèrent.

— Bonne nouvelle : une bonne chose de faite !

Par contre, je n'avais pas prévu de casque. Mon petit et maigre bandana ferait l'affaire... En fait même pas : je le perdrai en cours de route. Je passais le premier ressaut rocheux. Si je sais qu'il était là, c'est parce qu'on me l'a dit, mais je n'ai rien vu, ni rien senti. Mon matelas se désintégra, je partais tête vers le bas. La sensation du vide est assez désagréable, je sentais mon ventre qui se creusais, comme si je n'avais plus d'entrailles, les jambes suivaient par instant le reste du corps. La sensation de vide au niveau du ventre est due surtout aux neurotransmetteurs que nous avons dans les intestins, qui font office de deuxième cerveau : voilà pourquoi à l'attaque d'une voie il nous arrive d'avoir le mal des rimayes, car nos sentiments font escale par le ventre. Pas nouveau, je sais que

vous l'avez tous ressenti !

Toujours entière, je poursuivais mon vol, une micro pause m'arrêta. Sur un petit ressaut neigeux et toujours avec la tête vers le bas, des morceaux de neige me tombaient dessus et dans un équilibre précaire me faisaient repartir dans le vide. Je voyais un rideau de neige qui descendait, des petites et moyennes boules de neige dégringolaient dans la falaise, tantôt, je me trouvais entre la falaise et le rideau, tantôt, je me prenais le rideau sur la tronche. La neige me frappa le visage comme les claques que je ramassais quand j'étais écolière.

— N'aurais-je pas assez ramassé ? Peut-être bien que non. Les remises en cause ne sont jamais de trop.

— Nom d'une marmotte, quelle thérapie !

Deuxième petit ressaut, re-micro pause. Je voulais me retourner. La descente était immaitrisable, dos contre la falaise et tête vers le bas, rien à quoi m'accrocher. Malgré la situation inconfortable, je respirais, je ne sentais pas mon nez, ni ma bouche se remplir de neige. J'ai eu droit à de sacrés savons à la figure... très naturels... Plus tard, j'ai même eu droit à un peeling gratuit.

— Quelle chance, vous ne vous imaginez pas, certains payent pour l'avoir.

La descente me semblait longue, mais en même temps j'appréciais cette lenteur, que j'ai fini par traduire en douceur : mon vol se passait en douceur. Je me sens ridicule d'écrire ces mots et je ne sais pas si je dois m'en réjouir, l'inconfortable était devenu confortable et le pénible était devenu supportable. J'étais repartie de nouveau dans le vide, des gros morceaux de neige continuaient à me tomber dessus. Au bon milieu de tout ce fracas, quelque chose est venu perturber mon vol, rien de bien important, ni avec gravité, mais tout simplement, je sentais ma jambe qui s'est bloquée

entre deux blocs de neige un peu plus grands que tous ceux que j'avais ramassés sur la figure. Mon ligament interne du genou venait de se faire asticoter. Mais sans gravité, il se remettra.

Re-pause. Cette fois-ci, j'étais bien calée, la neige continuait de me tomber dessus mais je ne bougeais plus.

— Ça y est, c'est peut être la fin de la course !

Toujours dans la même position « in »-confortable, j'attendais que la neige finisse de me couvrir, je suspendais ma respiration et je la reprenais tout doucement.

— C'est génial, ça marche et sans panique !

De toute façon, il n'y avait pas de place pour la panique ou le stress, je me laissais vivre au fil des événements. La coulée de neige se composait de gros grumeaux pas assez consistants pour me plâtrer comme du ciment. Elle laissait des espaces entre les blocs de neige et j'avais encore de l'air. J'attendais la descente complète du rideau, je me disais, c'est une falaise et non pas une pente, donc il ne doit pas y avoir des tonnes de neige.

Soudain, le silence...

— Pas trop tôt ! A moi de jouer.

Je décidais de bouger les extrémités, rien dans la main droite, à l'air libre. Je l'ai dégagée facilement ainsi que ma figure. Je me poussais pour basculer et me retourner. Enfin, en position assise, je faisais le constat des dégâts. Je frottai mes mains et je touchai mon visage, j'avais l'impression que mes lèvres avaient été arrachées, ça me brûlait vivement, mais je n'arrivais pas à déterminer le vrai du faux. Je voyais quelques taches de sang sur mes mains mais rien d'important. J'essayais de comprendre d'où elles venaient... Ma bouche était pâteuse et je sentais un goût de fer ocre sur mon palais. Je crachais...

et des fils de sang coulaient. Je fermais la bouche et je passais ma langue pour vérifier que j'avais toutes mes dents : toutes y étaient. Je recrachais : il y en avait déjà moins. Je tâtais ma tête, un vrai champ de bosses mais pas de blessures. Juste quelques hématomes dans mes catacombes. Après toutes ces pirouettes, dans cette face qui ne pardonne pas, je fonctionnais encore ! Il devait y avoir de bonnes raisons : je dois sûrement avoir quelque chose de très important à faire dans ce bas monde. Oui, peut-être... mais quoi ?

— Si seulement, il y aurait quelqu'un pour m'expliquer...

Q U O I ?

J'ai toujours eu une vie pleine et riche en turbulences. Mais celle là, je ne l'avais pas imaginée : une avalanche, oui, celle que tout le monde a dû s'imaginer. Si ce n'est pas le cas faites-le, c'est préventif, s'imaginer dans une situation difficile permet d'anticiper ses propres réactions. Bref, anticiper les risques qui font partie de l'Aventure. Mais ce vol, non, jamais je ne l'avais imaginé... Même mon rêve du matin ne m'avait pas éclairée à ce sujet. Pourtant il était troublant, le sang et la mort m'annonçaient une journée chargée d'émotions. Perplexe certes, mais les préparatifs du matin me l'ont fait oublier aussitôt. Ce rêve, c'est encore un autre chapitre mais je ne saurais point comment l'aborder.

Après toutes ces pirouettes, je n'avais même pas mal, j'étais juste perplexe. Je deviendrais encore plus perplexe dans les minutes qui allaient suivre. Ça me semblait bien léger tout ça. Il fallait que je me dégage de cet endroit. Je sentais mon visage qui doublait de taille. Je regardais vers le bas de la pente. Mon champ de vision était restreint : je n'arrivais pas à ouvrir complètement les yeux. Je scrutais devant moi, le soleil était loin en bas de la pente... Très loin pour moi et la température allait descendre très vite. Tremblante, j'entamais

ma descente sur les fesses, aussi délicatement que je pouvais, n'étant pas sûre si cette énergie serait de longue durée. Je voulais sortir de la coulée. Les bords et le bas de celle-ci me semblaient à des jours de descente dans cette position. Je n'ai pas appelé les secours : j'imaginais que mes compagnons qui étaient là-haut le feraient. Il y avait peu de chances que j'eusse un réseau dans la face Nord et j'avais trop mal aux mains pour taper sur des minuscules touches. J'avancais en zigzag sur cette mare à boules et je me dirigeais vers un promontoire à ma droite... Enfin vers le bas de la pente, peu importe où pourvu que je sorte d'où j'étais.

Il y avait presque un replat, ça pourrait rendre service à tout le monde. Je suis descendue sur une centaine de mètres. Ca devait faire plus de dix minutes que j'étais là. J'avais envie de tester le reste de mon anatomie... D'être sûre de ce que je pouvais... Je me suis mise sur mes deux jambes.

— Hilarant !

Je titubais mais ça marchait... et je marchais ! Je déambulais dans ce chaos. Peut-être que je pourrais rejoindre le col ainsi que mes amis, peut-être que je pourrais rentrer par mes propres moyens.

L'euphorie montait au fur et à mesure que je descendais. Cela faisait plus de quinze minutes et il n'y avait pas âme qui vive dans ce versant.

Régula

Toujours dans ma mare à boules sans fin... Soudain à ma droite, j'aperçus un point noir qui bougeait droit vers moi. C'était mon bonhomme, mon compagnon de cœur et de cordée. Il venait à ma rescousse.

— Oh, c'est beau et agréable l'amour ! Ça enlève toutes

les douleurs. Une vraie médecine douce.

Je pariais qu'il avait dû se faire un malin plaisir de descendre dans la pente à plaques au Nord-Est du sommet.

— Ouais, mais c'était pour la noble cause.

Quand il m'a vue... Il n'imaginait pas me voir en train de marcher sur mes deux jambes, mais plutôt, me revoir pour la dernière fois... pour un adieu loin des foules. J'essayais d'imaginer à quoi il devait faire face, voir ses compagnons s'effacer dans le vide ou disparaître dans la poudre blanche. Lorsque l'on faisait des exercices d'ARVA, on rigolait bien, c'était un jeu. Mais si cela devait arriver dans une pente inaccessible où il faut sauver ses amis, le jeu prend une tout autre ampleur. Et si on perd celle ou celui où nous avons déposé notre cœur... ça doit... arracher. Dans la pratique, nous aurions besoin de cours de gestion du stress pour ce type de situation. Le sac à dos devient carrément lourd et nous devons garder nos nerfs et notre esprit clair.

Il se faufila sur la coulée et glissa jusqu'à moi. Je n'osais pas trop lever la tête et je lui dis :

— Je suis défigurée !

Prince du relativisme, il me répond :

— Ça n'a pas l'air grave !

Pendant ce temps il ouvrait ma veste et arrêtaït mon ARVA. Sa voix tremblait, chargée de sentiments, mais il maîtrisait parfaitement la situation. Pas de place pour une éruption de sentiments, il minimisait les mots.

— Ça veut dire quoi ? pensais-je.

Mes neurones trépignaient, je voulais comprendre. Je m'attendais à ce qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me dise combien il avait eu peur... Mais non ! Je n'ai pas eu droit à la médecine douce.

— Régula était devant ou derrière toi ? demanda-t-il.

Je venais de comprendre la situation. Il déchaussa ses skis et les planta dans la coulée. Il enleva sa gore-tex et me demanda de me coucher. Il me reposa la même question et me passa ses gros gants.

— Derrière ! lui répondis-je d'une voix effacée.

— Tu m'attends là, je reviens ! me répliqua-t-il.

Je n'avais plus envie d'aller nulle part, mon héroïsme se terminait ici, je venais de commettre une deuxième erreur grotesque. Je me couchais en chien de fusil et je plongeais dans des pensées où ma nullité coulait à flots, j'aurais rempli la terre avec tous mes sarcasmes et mon manque de compétence par rapport à la situation que je venais de vivre. Ça devait faire plus de vingt minutes que j'étais dans ce versant, il n'y avait personne à part Renaud. Pas de bruit... Rien. Je suis quelqu'un qui en principe pense à tout... Pourquoi ne m'est-il venu à aucun moment à l'esprit que je n'étais peut-être pas la seule à être tombée ? Que Régula ou Gudrun étaient peut-être descendues avec moi ? De penser à dégainer mon ARVA pour vérifier au lieu de me soucier uniquement de ma petite personne ? Peut-être qu'un jour, je pourrai me dire que c'est normal que je n'ai pas su gérer la situation de main de maître. Peut-être qu'un jour...

Je regardais mes mains et j'avais les gants de Renaud.

— Et puis, il a quoi ? Pourvu qu'il ait sa deuxième paire.

J'ai appris plus tard qu'il était parti sans gants, sans pelle... Il avait juste l'ARVA, le reste du matos était resté à mes côtés. J'étais sur la neige et je commençais à avoir sérieusement froid. Rien d'étonnant, ça devrait arriver. Après mon quart d'heure de lamentations et jérémiades, j'observais silencieusement s'il y avait du nouveau à l'horizon. Je n'entendais pas Renaud. Point d'hélico. Je m'empêchais de gémir de douleur

et de froid, pour affiner mon oreille et être entourée de silence, entendre se qui se passait autour. Je tournais la tête vers le haut, je ne voyais rien, je surélevais la tête et j'apercevais Renaud à peine cinquante mètres plus haut. Je voyais juste sa tête et ses épaules dans un mouvement de levier. J'imaginai qu'il creusait, qu'il avait trouvé Régula. J'attendais encore dans le silence forcé des nouvelles de Régula. Si... si... Régula se trouvait à cet endroit... Je suis passée... tout... droit... à côté... et par négligence, je ne l'ai point aidée. J'avais de plus en plus mal, de plus en plus froid. Difficile de retenir mes gémissements... Mais ce n'était rien, je n'avais rien de grave :

— Rappelle-toi que tu viens de marcher, me disais-je. Régula pourra-t-elle marcher ?

Soudain, j'ai entendu un cri. Était-ce Renaud ? Renaud ne crie jamais. Qu'on lui coupe un doigt, une main ou une oreille... ça se passe en silence.

— Il a vu Régula ! me disais-je encore. Mais qu'a-t-il vu ?

Dix minutes après, il est revenu près de moi. Il ne m'entendait plus et ne me voyait pas bouger.

— Je vais bien ! J'ai juste froid. Peux-tu me frotter, surtout les jambes ?

Il exécuta.

— Et Régula ?

— Je l'ai trouvée, elle est plus haut !

Ce n'était pas la réponse que j'attendais. Un petit brin d'énervement lui échappe des lèvres.

— Ils font quoi les secours ? Pourquoi ils mettent tant de temps à venir ?

Il me réclama mon téléphone, je lui dis où le trouver. Il

l'attrapa.

— Ah, merde il ne marche pas !

— Normal... On est à l'ombre du caillou.

— Pourquoi as-tu crié ?

Question qui est restée sans réponse. Je n'arrivais plus à retenir mes émotions et mes douleurs, je claquais des dents, je tremblais en gémissant, j'avais mal à la jambe. Renaud me frictionnait les bras et les jambes, c'était efficace mais éphémère.

Enfin, on entendit un rotor qui approchait. Renaud leur fit des signes et les conduisit vers Régula. Je ne voyais plus grand-chose à cause de mon visage gonflé et surtout de mes yeux. J'entrevois à peine à un mètre devant mon nez. Au bruit, j'entendis l'hélico se poser un peu plus loin, puis la voix de Paolo qui s'approchait. Il parlait à quelqu'un. Je suis restée quelques petites minutes toute seule. Ensuite Paolo m'a rejointe.

— Ça va, tu arrives à parler ?

— Oui... mais j'ai froid !

Je couinais de froid. Il s'allongea sur moi, sans me toucher, car il ne savait pas si j'avais quelque chose de cassée, il ne m'avait pas vu marcher. Dans une position très militaire, Paolo s'est mis à faire des pompes sur moi, je sentais la chaleur de son corps, c'était agréable, mais pas suffisant. Pendant qu'il faisait ses pompes d'une main, il sortait sa couverture de survie de l'autre. J'entendais le bruit de papier d'aluminium qui se déployait péniblement. J'avais presque envie de lui répondre de garder sa feuille d'aluminium, c'est inefficace, je le savais. Mais par respect et par manque de forces, je ne l'ai point dit. J'arrivai à peine à prononcer quelques mots entre mes dents :

— Peux-tu me frotter la jambe ?

— Non, peux pas te toucher la jambe, c'est plus prudent... Il va arriver un autre hélico pour toi. Le pire, c'est passé... Tu viens de descendre de 300 m ! Tu t'en rends compte ?

Je n'arrivais pas à m'exprimer et je me suis tournée de l'autre côté.

Les hélicos

Un deuxième hélico arriva, un médecin s'est posé à mes côtés et me posa des questions – j'ai un blanc, je ne me rappelle plus. J'avais juste envie de lui dire que j'allais bien. Je voulais juste une bonne couverture chaude et une bonne tasse de thé vert pour me « rebooster ». Mais dans les hélicos de sauvetage, ils n'ont pas ça dans leur trousse de secours. Renaud arriva et a donné quelques infos au médecin. Il y avait de plus en plus de monde autour de moi, ça causait en suisse allemand et en français... Un vrai brouhaha ! Le médecin m'enleva les gants et me donna une sorte de grande chaufferette.

— En taille nature vous en avez ? D'un mètre cinquante-cinq, SVP !? pensais-je.

Soudain, un petit coton imbibé de désinfectant nettoyait ma main.

— Halte ! Halte !

Je puisais dans mes dernières recharges. Quand on croit qu'il n'y en a plus, il y en a encore. Cela nous sert comme kit de survie, notre corps est rempli de minis accus qui entrent en action lorsque le grand accu est déchargé. C'était à mon tour de questionner. Je me sentais flasque, mon cerveau ne réagissait pas à la même fréquence que d'habitude. Mais j'étais consciente et je tenais à savoir, dans quel but on se préparait à pénétrer une aiguille dans ma main. Je voulais tout

savoir. Vous ne pensez pas que j'allais me laisser faire... Après 300 m de chute... elle ne m'a pas eue... Pourquoi devrais-je me laisser faire maintenant. Mon euphorie prenait le dessus. Le fait d'être en vie me poussait à croire que j'étais indestructible, incassable, intouchable. En fait, je n'aimais pas et je n'aime pas, mais pas du tout, carrément pas, les blouses blanches. Vouï, je les évite comme la peste, tiens ! Les pesticides et les médicaments, je les mets dans la même corbeille. Rassurez-vous, je n'en parlerai pas, c'est hors sujet dans ce récit. Quoique, avec un peu de volonté, je trouverai un lien, toute chose a un lien sur notre planète Terre.

A mon souvenir le médecin était en rouge, cela avait un effet plus atténuant sur ma personne. J'entravais un peu les démarches médicales, je voulais tout savoir et tout comprendre avant de les laisser faire. Un troisième hélico arriva. Jusque là, j'étais avec les Suisses-Allemands d'« Air Glaciers » : ils étaient plutôt doux et à l'écoute. Les troisièmes étaient les secouristes de la Rega. Ils sont bien aussi, d'ailleurs j'en suis membre. Mais ce sont des Français... enfin, des Romands... donc, plus gueulards.

— Pô grave, ça tombe bien : moi aussi, je suis gueularde. Nous verrons bien qui gueule le plus.

J'étais perdante, mais je n'avais rien à perdre, ils n'étaient pas contre moi, mais avec moi et pour moi. Boudiou, qu'est ce qui me prenait ? Je grognais, regrognais. Je voulais tellement leur dire que j'allais bien et que je voulais juste qu'on me lâche les crochets de mes godasses ! Mais mes compagnons leur avaient appris que j'étais tombée du haut de la falaise, alors comment leur expliquer que j'allais bien. Il fallait être maboule pour y croire. En plus... ouais, en plus...

Je contribuais au réchauffement des Diablerets... Ca volait, ça se posait, ça redécollait... Et séances de photos du som-

met, de la corniche et taxi volant pour mes compagnons. Je ne pouvais rien dire et j'étais même très mal placée pour leur dire. Entretemps le médecin de la Rega m'adressa la parole en m'appelant par mon prénom, comme s'il s'adressait à un peloton militaire :

— P A U L A , v o u s m ' e n t e n d e z ?

— O U I M ô s s i e u r !

Je lui répondis avec toutes mes forces. Avec une envie de lui dire que je ne voyais pas bien, mais que je n'étais pas sourde. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas tout m'expliquer... et qu'il fallait agir vite pour mon bien. Il m'obligea à porter la minerve que j'avais refusée auparavant. J'ai demandé encore pour Régula, je cherchais une réponse claire. Pourquoi on ne me le disait pas, je me doutais de la réponse. Tant de non-dits... cela voulait dire beaucoup. Tout le monde voulait m'économiser, personne ne savait quelle serait ma réaction et donc ils se réservaient de me dire la vérité.

— R E G U L A ?

J'insistais et je gueulais.

— O n l a c h e r c h e ! répondit le gueulard de la Rega.

Ah ! Là... il me prenait pour une idiote. Les chiens gémissaient à côté de mes oreilles, ils n'avaient pas bougé depuis qu'ils étaient arrivés sur le terrain, Renaud avait fait ce qu'il fallait faire et... « on la cherche » ! Humm ! Ah, ces blouses blanches teintées en rouge. Ne me demandez pas de me mettre à leur place, j'en serais incapable. Ils n'ont pas dans leurs troussees de secours, la chaleur humaine... Ils ont à la place de la morphine. Pourtant, c'est bien la couverture de survie par excellence, la chaleur humaine, qui ne pèse pas lourd et même pas besoin de la chercher au fond du sac, elle est prête à se déployer à tout moment et en toute circons-

tance. Si j'avais su... Peut-être que je me serais levée et que j'aurais rejoint Régula... pour la réchauffer avec mon corps et prier pour quelle revienne à la vie... C'est ringard pour certains, peut-être bien. Mais dans mes convictions et dans mes profondes pensées, il faut laisser une large place à l'espoir... une large plage là où tout n'est pas fini. Contrairement au fait d'attendre et d'accepter les décisions médicales, d'un : « C'est fini, il n'y a plus rien à faire ! » On vivra la douleur et on attendra avec patience ou impatience qu'elle s'en aille, c'est la procédure normale. J'étais en colère, et je le suis à chaque fois que j'y repense. Je n'ai rien fait pour Régula... Ma dette est énorme envers elle. Si seulement elle pouvait me lire, si... Inutile de rester dans les « si » maintenant c'est « ça » et c'est à ça que je dois faire face.

Quelques mois plus tard à la fonte des neiges, je suis retournée avec ma petite famille chercher le matériel et nous avons aussi planté un genévrier en mémoire de Régula. Encore un mois après, j'y suis retournée seule déposer une lettre, comme un besoin de réparer l'irréparable. J'ai contemplé la falaise, je me suis recueillie à son pied. J'avais très envie de monter par cette face. J'ai trouvé un couloir et je me suis engagée, viscéralement parlant, j'en avais besoin. Ma petite voix causait et il fallait lui faire de la place. Le couloir n'était pas très accueillant et j'avais le cœur encore chargé d'émotions, je tremblais sur mes quatre pattes et je n'étais pas fière de ma position de grimpeuse, ni très sûre d'arriver au bout de mon entreprise. Je cherchais une lumière, une voix, une parole... un chemin... Mais en vain, je n'ai rien trouvé, rien entendu, rien que du caillou pourri et instable et, à peine visibles, quelques traces de bouquetins. Cependant, le sommet ne s'est pas fait attendre : certes avec du retard sur mon

programme de la journée mais j'étais contente d'apercevoir les pentes herbeuses qui précédaient le sommet. Au sommet une famille de grands-parents, parents et enfants discutaient, riaient, mangeaient, profitaient du soleil radieux de ce 1^{er} août de 2007. Je me suis posée à leurs côtés. Pas beaucoup de place au sommet. Le grand-père jouait de la flûte de pan et je me suis laissée emporter par la mélodie, je n'entendais même plus le blablatage du restant de la famille. Plongée dans mes pensées, le regard dans les sommets lointains, je faisais le vide et je remplissais tout aussi vite mes accus de cette énergie inexplicable, que chaque amateur de la nature retrouve dans ses exploits.

De retour à cette pente froide et glacée... je m'abandonnais à mes douleurs, comme par punition. A plusieurs mains, l'équipe de secours me surélevait et me posait sur la civière ainsi que dans une espèce de sarcophage gonflable et je me suis envolée dans un des hélicos pour une autre étape, la plus mauvaise de toutes : la salle de déchoquage. En d'autres termes, salle de réanimation au CHUV. Quelques minutes plus tard :

— J'ai regretté n'être pas restée plâtrée dans la falaise. Oh, Montagne douce Montagne !

CHUV

Je vous épargne toute description, c'est sans intérêt. J'ai été exécration avec le staff et je faisais tout pour qu'on me mette dehors. Je le sais, ils ont une vie professionnelle très dure et je ne facilitais pas les choses. Je continuais à demander pour Régula, si elle était arrivée au même endroit que moi. Personne ne savait. Je voulais contacter Renaud, mais je n'avais pas de

téléphone sur moi, plus d'habits, ils avaient été déchiquetés à coup de ciseaux de haut en bas, pas de documents, plus rien. J'étais nue, dans le vrai sens du terme, juste un drap qui me couvrait. L'hôpital m'avait prêté un téléphone avec lequel je pouvais appeler un autre portable.

— Bon sang ! Je ne me rappelle d'aucun numéro, quelle pagaille dans ma tête !

Je décidais d'appeler mon portable, peut-être avec un peu de chance... Oui, Renaud me répondit, il était encore au col des Mosses avec le reste du groupe, ils devaient faire une déposition à la gendarmerie.

Je demande pour Régula, il me demande comment je vais.

— Ça va, rien de grave. Je me porte plutôt bien ! Ligament du genou interne déchiré et petite fracture interne entre les yeux. Renaud m'annonce que Régula n'a pas survécu à la chute. Une sensation de sécheresse m'envahit le cerveau. On se dit au revoir, qu'il me rejoindra dès qu'ils auront terminé.

— Zarbi, pourquoi moi ? Pourquoi Franziska n'a pas survécu ainsi que Régula ? Pourquoi moi ? J'avais vécu dans un brouillard... Perplexe, confuse, je suis avide des réponses toutes faites à ma situation, mais je ne les trouve pas.

Les jours suivants

Je ne savais pas encore de quoi mon visage avait l'air, mais cela avait l'air de ne soucier personne à l'hôpital. J'ai eu très peur quand je me suis regardée dans le miroir mais j'ai assumé, pour Régula, pour moi, pour tous ceux qui font de la montagne, pour la planète entière. La première semaine,

quand je sortais les enfants qui me croisaient étaient très impressionnés, ils n'arrêtaient pas de me fixer des yeux tout en marchant. Je sentais que je devenais un danger pour la petite enfance, mais quelques-uns osaient me demander si je m'étais brûlée. Difficile d'expliquer exactement la situation, mais quelques mots suffisaient pour répondre à leurs questions. Par la même occasion, je me libérais de cette image de film d'horreur et je le vivais plutôt bien.

J'avais appris quelques jours plus tard que Régula était tombée avant moi de la corniche. Elle avait suivi ma ligne de trajectoire et une fois arrivée sur la corniche, nos deux poids l'ont fait céder.

Inconsciemment, celui qui était devant moi avait tracé sur la corniche, la corniche s'était préparée invisiblement. Le décès de Régula est dû à une fracture probablement des cervicales, confirmation que je n'ai pas eue à ce jour. Légèrement ensevelie, elle a été retrouvée presque en surface. Renaud avait trouvé un bout de son sac en surface et avait pu accéder à sa pelle, ce qui lui a permis de la dégager complètement. Et de lui apporter les premiers secours. Mais Régula ne vivait plus, la couleur de sa peau avait déjà changé lorsque Renaud l'a sortie de la neige. Le fait de vivre des moments intenses lors de la pratique des sports de montagne, que ce soit en escalade, en ski de randonnée ou en alpinisme, nous donne le sentiment d'être immortels. Lorsque l'on côtoie le danger comme en montagne, le risque n'est jamais nul même si tout est programmé et étudié pour minimiser les risques. Au même moment c'est aussi au nom du risque que nous larguons les amarres de la vie citadine et que nous entrons dans une autre dimension, celle de l'aventure et de la

conquête de soi, voire tout simplement du partage avec une nature encore entière. En cela, au sens propre comme au sens figuré, la montagne comme la vie quotidienne alternent entre moments de bonheur et de difficultés.

Epilogue

Une pensée de profonde tristesse pour tous ceux qui ont laissé leur vie dans cette face Nord. C'est très douloureux pour ceux qui restent, qui doivent vivre le vide et la perte d'un être cher. Mais rassurez-vous, ceux qui s'en vont dans les accidents en vivant intensément leur passion, c'est sûrement le premier des endroits qu'ils choisiraient pour leur repos éternel. Mais si seulement ils pouvaient choisir, ce serait probablement... vers la fin de la retraite.

Une profonde et tendre pensée aux ANGES « l'armée des cieux », de m'avoir portée et déposée intacte et pleine de vie au pied de la falaise. Les anges sont des êtres célestes invisibles aux yeux.

Ils nous accompagnent lors de notre mandat sur cette planète TAIRE, une fois que notre mandat arrive à échéance... Peut-être que ce sont eux-mêmes qui nous portent pour une ultime ascension.



Portrait

Par François Gremillard

Texte publié sur le forum alpinisme en novembre 2002.

Il est là, au bout de la table. Il mange sa soupe. Ni petit ni grand, ni gros ni maigre, détaché, olympien. Il est, tout simplement. C'en est un, j'en suis sûr. Il en existe quelques uns qui traînent par-ci par-là dans la nature.

Ils ont élevé la montagne au niveau d'une science exacte – une science dure, comme on dit maintenant. En conséquence de quoi ils n'hésitent jamais, ne se perdent jamais, prennent toujours la bonne décision au bon moment, trouvent toujours le meilleur chemin, même – surtout – dans le brouillard, n'oublient jamais rien, n'égarent jamais leur Opinel, ont toujours sous la main le matériel adéquat, ni plus ni moins, respectent les horaires à la seconde près, marchent comme un métronome, trouvent des points d'assurage là où il en faut, même quand il n'y en a pas. Ils tranchent dans la montagne avec une précision de chirurgien, ignorent l'existence de mots comme « imprévu », « fantaisie », « improvisation ». Bref, ils sont parfaitement agaçants et mortellement ennuyeux.

Ils ont toujours réponse à tout, donnent des conseils discrets et avisés. Ce sont des montagnards compétents, compétitifs, efficaces... juste le mélange à la mode.

Leurs jugements tombent comme des couperets de guilotine bien affûtés sous forme d'impératifs catégoriques et définitifs. Ils ne doutent pas, savent qu'ils possèdent la connaissance. Ils ont le verbe rare, bref et net, le geste sec et ne parlent que pour dire des choses intelligentes, utiles et directement exploitables.

Quand le temps est douteux, ils arrivent toujours au refuge avant l'averse, au lieu de quoi l'autre – le plouc – prend la rabasse de plein fouet, se fait récurer à fond et joue des castagnettes toute la nuit en grelottant sous ses couvertures.

Dans les refuges, ils ne sont pas obligés de marquer leur territoire avec des chaussettes douteuses, des gourdes cabossées et des ticheurtes puants. Par un processus mystérieux et quasi miraculeux, leur couchette est toujours libre. Ils dorment, se réveillent à la bonne heure, n'éprouvent pas de difficultés à se lever, ne perdent pas leurs affaires, sont toujours prêts à temps sans qu'on ait l'impression qu'ils se dépêchent, n'interviennent jamais dans les histoires de fenêtres – vu qu'ils dorment. Ça me fait penser qu'il faut absolument que j'écrive quelques lignes sur la question des fenêtres. Une nuit sans histoire de fenêtres n'est pas véritablement une nuit en refuge.

Ils sont bronzés comme il faut mais n'ont pas de coups de soleil. Leur gourde ne s'ouvre jamais dans leur sac, leur frontale ne s'allume jamais dans leur sac, ils ont toujours une pile et une ampoule de rechange, leur crème solaire ne se mélange jamais avec la pâte de fruit – c'est bon pour les ploucs – ce dont ils ont besoin n'est jamais au fond du sac mais toujours à portée de main. Ils ne cassent jamais leur lacet au petit matin – de toute façon, ils en ont un de rechange. Leurs crampons et leurs piolets sont toujours là où ils les ont mis la veille au soir et pas ailleurs, comme ça se passe généralement

pour les ploucs.

S'ils prennent le petit déjeuner au refuge, ils ne sont pas obligés de faire des simagrées à n'en plus finir – comme les ploucs – pour attirer l'attention du gardien qui les a oubliés. C'est le gardien qui, spontanément, leur demande Kèskevouprené mais oui bien sûr tout de suite. Et le petit déj' se matérialise instantanément et miraculeusement devant eux. Alors ça, c'est spectaculaire ! Et ils petit-déjeunent sereinement. C'est pas comme les ploucs là-bas, on voit bien, ceux qui ont laissé tomber leur tartine – côté confiture, naturellement – et qui sont obligés de se transformer en sémaphore détraqué pour que le gardien daigne leur apporter d'un air rogue un thé anémique et à peine tiède.

En sortant du refuge, ils ne errent pas dans le noir à la recherche du chemin en barbotant dans le yaourt, comme le tout-venant – le plouc, quoi – mais se dirigent directement dans la bonne direction avec une précision d'obus, car ils ont pris la précaution de reconnaître le départ la veille au soir, alors que le plouc, lui, n'avait qu'une idée en tête : manger et se jeter sur sa couchette pour piquer un somme sous douze couvertures. Ils n'attendent pas d'être en équilibre précaire, à quatre pattes sur une pente à 45 °, pour mettre leurs crampons. Ils ont prévu. On voit qu'ils sont à leur place dans le milieu. Le plouc lui, a l'air paumé sur les bords.

Après une longue et difficile course, ils sont raisonnablement fatigués mais jamais épuisés. Ils ont le silence éloquent et ne racontent pas leur exploit mais laissent aux autres le soin de le faire à leur place, ce qui est beaucoup plus efficace. Et s'ils se tuent, c'est toujours prestigieux, voire grandiose et ce n'est pas de leur faute : c'est qu'un destin contraire l'a voulu ainsi.

Du point de vue comportemental, ils font dans la so-

briété, la sévérité, voire l'austérité – sans toutefois verser dans l'ascétisme, ce qui serait outré. Ils se cantonnent dans un classicisme de bon aloi. Le vrai montagnard sait que point trop n'en faut et que le silence méprisant est la plus sûre publicité.

Pour le vestimentaire, c'est pareil : classicisme et sobriété. La haute montagne s'accommode bien d'une certaine rusticité. La couleur retenue est le bleu marine. Dans les années 70, on appelait ça « bleu-flic ». Tous les bons en portaient, c'est même à ça qu'on les reconnaissait, et un mauvais, ou même un moyen, n'aurait jamais eu l'outrecuidance de porter cette couleur. La traduction est facile : je n'ai pas besoin de ressembler à un cacatoès ou à un oiseau des îles, je n'ai pas besoin de tous ces affûtiaux pour qu'on voie que je suis un bon. L'habit ne fait pas le moine. C'est pas comme ce plouc là-bas, avec son pantalon rouge et son pull rose... (le pull du plouc est saumon, pas rose...) Même chose pour le matériel : il sait que la compétence est inversement proportionnelle à la quantité de matériel transportée et ne se promène pas chamarré comme un archiduc monténégrin ou un maréchal de l'Armée Rouge.

Ils ne font pas de classiques couloirs avec un râtelier de crocodile dans chaque main, mais avec un classique piolet vu que « ce couloir a été ouvert en 1930 en chaussures à clous et matériel d'époque. On n'est pas plus mauvais qu'eux. » En l'occurrence, ils ont parfaitement raison. D'ailleurs, ils ont toujours raison.

Dans les grandes courses, ils abordent flegmatiquement les passages périlleux et effacent la difficulté comme d'un coup de baguette magique, sans peiner, sans transpirer, sans prier le ciel, sans jurer le sacré nom de Dieu, bref, ils se promènent. Que fait le plouc en pareilles circonstances ? Le

contraire. Et en prime, il fait dans son froc et en ch... comme un turc – je vous expliquerai un jour pourquoi comme un turc.

Ce soir, au refuge, il fait semblant de ne pas remarquer le regard éperdu de la petite blonde, à l'autre bout de la table, qui le fixe avec des yeux en bille de loto, complètement transie d'admiration, pétrifiée de respect, la cuillère en suspens à mi-chemin entre son assiette et sa bouche béante, prémisse d'une catastrophe inéluctable. Ça y est ! Qu'est-ce que je disais ? Elle a renversé sa cuillère de soupe sur son Gore-tex tout neuf, cadeau de son Jules pour Noël. Le charme est rompu. L'homme se permet un sourire amusé.

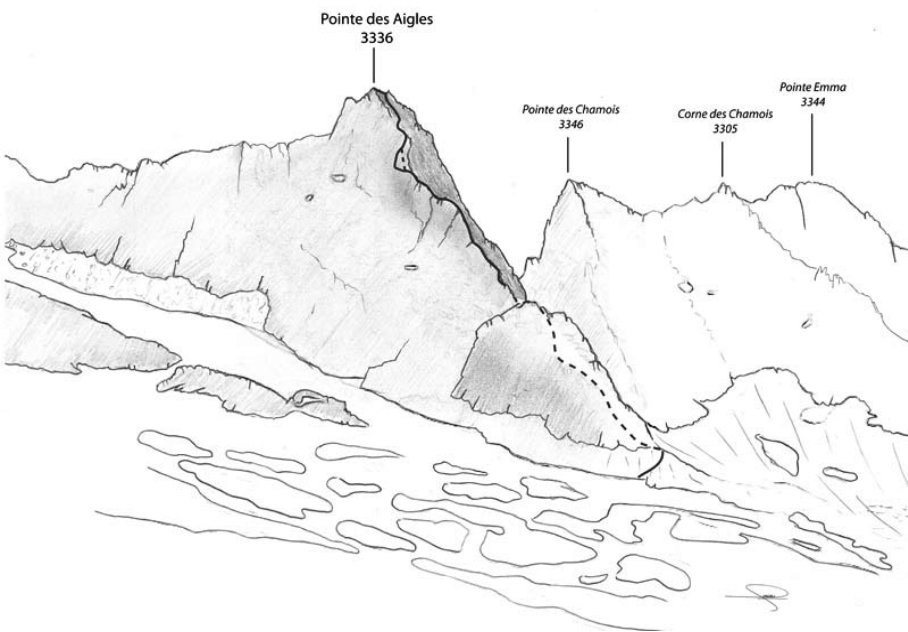
D'ailleurs, tiens, la petite blonde, ouais... c'est un portrait que j'aurais bien envie de croquer... peau de pêche, jolis yeux bleus ? verts ? la courbe moelleuse des épaules, le pull délicatement ondulé par... Ah, tiens ! Je ferais mieux de penser à autre chose... Mon voyage prochain en Equateur, par exemple ; les volcans Chimborazo et Cotopaxi, deux cônes jumeaux, voisins et presque parfaits de l'autre hémisphère – car comme vous le savez, il y a deux hémisphères – la glace à l'extérieur mais la fournaise à l'intérieur... Je ne sais trop pourquoi je pense à ça... Enfin, bref, pour en revenir à la petite, le reste j'vois pas, c'est sous la table. Quelle bête table ! Mais si c'est à l'avenant... Et son Jules, là, qui bâfre son riz le nez dans le bol... Quel âne, va, si c'est pas malheureux ! Au lieu de lui faire des trucs réprouvés par la morale bourgeoise... Bon, excusez-moi, je m'égare, je me perds, je digresse en des considérations d'ordre... euh... esthétiques. N'importe, faudra que j'y revienne, à ce portrait-là. Il me plaît bien.

Oui, donc, c'en est un, je l'ai reconnu. Un Alpiniste, un

vrai, un sérieux, un quatemillesque, un compétent, un professionnel.

Ah ! J'oubliais les ampoules, ils n'ont jamais d'ampoules non plus, et sans avoir besoin que leurs pieds ressemblent à la momie de Toutankhamon. Ils font aussi partie des instances fédérales de l'alpinisme où ils émettent d'un air serein et d'un ton posé des avis intelligents et modérés ce qui leur vaut l'admiration de leurs amis et l'estime de leurs ennemis, car quand on émet des avis intelligents et modérés, on a des ennemis, c'est bien évident.

Bon, allez, salut. Toute cette prose m'a fatigué. De quoi voulez-vous que je vous cause, la prochaine fois ?



Presles, 4 mai 2025

Par Michel Tollenaere

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro 21 de Roc Infos (juillet 2001) et dans les annales 2001 du GHM. Il a été mis en ligne en janvier 2007 sur Promo-Grimpe. Dans les articles camptocamp en novembre 2007.

Je me connecte à Escalade Dauphiné qui me fournit la liste des créneaux horaires libres dans les voies de mon niveau. Compte tenu de ma forme du moment, de la mémorable soirée d'hier avec mes copains et de mes préférences pour les dalles, on me propose Béatrix à 11 h, Nosfératu à 11 h ou à 14 h, le Temps des Guenilles à 10 h, 12 h ou 15 h ou Méli-Melo dans le nouveau secteur des dalles à 16 h. Après une brève hésitation, je réserve Nosfératu à 11 h et coche l'option « solo », puisque la dernière fois, Escalade Dauphiné m'a proposé un compagnon de cordée avec qui je ne me suis pas bien entendu. Avec l'option « solo », les systèmes de relais escamotable et de dérouleur de corde automatique seront en place ce qui me permettra de me concentrer à fond sur l'escalade. J'en profite pour réserver une automobile pour le trajet Saint-Ismier - Pont-en-Royans, elle passera me chercher à 9 h 30. De Pont en Royans je prendrai le téléphérique de Nuges, puis la piste cyclable qui m'amènera au pied de la voie. Là, le système de reconnaissance opto-bio-génétique m'identifiera et me permettra d'ouvrir le dérouleur de corde pour la première longueur. Ayant en ce moment l'esprit libre,

je n'ai pas pris l'option « help » du site Promo Grimpe : cette option permet d'avoir dans tous les passages de la voie une aide vocale interactive qui explique quelle est la meilleure façon de passer chaque longueur, une sorte d'entraîneur permanent qui a permis des progrès fantastiques chez certains grimpeurs. De plus, d'après mes informations, cette assistance constitue une part importante du chiffre d'affaires de Promo Grimpe, la société qui gère les droits des auteurs de voies.

Hier soir, un ami m'a dit qu'il s'était mis au « terrain d'aventure » et que sa qualification lui ouvre des tas de créneaux horaires et de voies, car peu de pratiquants ont la qualification requise. Le problème est que sa copine a raté la partie théorique de l'examen : elle a confondu Friend de 1-1/2 et Camlock de 12. Remarque, un autre copain a raté la partie pratique en plaçant un Rock de 3 alors qu'il fallait un câblé de 8. Les contrôleurs escalade sont de plus en plus sélectifs avec la masse des pratiquants. Il faut dire que l'élévation de la sécurité requise par les pouvoirs publics est certainement à ce prix en particulier dans les terrains qui ne sont pas sécurisés, maintenus et équipés par une société reconnue.

Depuis que Presles SA, la société qui gère le site au niveau de ses équipements, a été reprise par EuroDisney, l'entretien de l'ensemble a fait des progrès considérables. La réouverture du secteur des dalles en est un exemple puisque ce secteur a été en rénovation pendant tout l'hiver : un investissement de six millions d'euros paraît-il ! Il faut dire que suite à la sur-fréquentation et à la période anarchique des années 2000 à 2010, de nombreuses voies de Presles étaient devenues impraticables, le rocher étant totalement marbré et poli, les actions de quelques amateurs aussi irresponsables que incompetents – sikatage, attaque acide, bouchardage... –

n'ayant fait qu'aggraver l'état du rocher.

On se souvient qu'en 2004, un certain Nanard Kosinski avait équipé une via ferrata entre Topomaniaque et Vue de l'extérieur. Cet itinéraire permettait aux amateurs d'escalade d'aller voir in situ les champions de la discipline. Des webcams avaient été installées et il était possible de commander un film vidéo numérique de son ascension. Toutefois après de nombreux actes de vandalisme, des bagarres, de nombreux troubles qui avaient fait plusieurs 20 h sur TF1, et même un accident mortel, un arrêté préfectoral avait interdit pendant trois ans le secteur entre la Grotte et le Pilier du souvenir.

Presles SA avait été dans une situation financière très difficile suite à ses investissements hasardeux dans le secteur du Saint Eynard. Un énorme projet sur ces falaises proches de Grenoble avait permis d'équiper une cinquantaine de voies sur prises artificielles. Le service marketing visait le marché des grimpeurs moyens et faibles de 4+ à 6a/b en leur proposant des voies longues et des sensations de vide habituellement inconnues dans ces niveaux là. Un téléphérique avait été construit. Malgré des campagnes publicitaires nombreuses sur les grands médias nationaux, la fréquentation n'avait jamais dépassé cinq cordées par jour et par voie alors que le seuil de rentabilité était à dix. Deux responsables de Presles SA purgeaient encore une peine de privation de jouissance pour leurs malversations dans ces affaires.

Après la période morose des années 90 le marché de l'escalade a réellement décollé en 2001. En effet, le nombre de pratiquants a connu pendant ces années 2000 un taux de croissance record de 20 % par an. Les facteurs influents ont été l'image « nature » et fun de ce sport nouveau, un formidable engouement des jeunes, les mesures du gouvernement à partir de 2002 et en particulier les célèbres 20 h de tra-

vail hebdomadaires, enfin la société post-industrielle, post-services, celle des « loisirs » comme on dit maintenant était née. Ce mouvement allait être irréversible. Des pionniers ont aussi œuvré de façon tout à fait majeure dans ces années là, je pense à l'association Escalade Dauphiné et ses actions – forum électronique, web, topos... – au CREPS de Voiron qui a triplé ses capacités de formation de cadres, au rectorat qui grâce aux efforts sur la sécurité a pu mettre l'escalade de façon officielle dans les programmes scolaires au même titre que l'athlétisme et la natation. On retiendra aussi le nom du ministre des sports Jean-Claude Royer dont les actions ont contribué de Paris à la promotion d'une éthique très pure de l'escalade libre. Compte tenu de l'importance de ce secteur économique des loisirs, on avait même parlé de lui pour le poste de Premier Ministre en 2015.

Aujourd'hui, le marché est mature, le nombre de pratiquants avoisine les 2,5 millions : grâce au système des licences et brevets, on peut avoir une comptabilité très précise du niveau et des goûts des pratiquants ce qui oriente les entreprises dans leurs démarches mercatiques et les pouvoirs publics dans leurs choix politiques. Aujourd'hui, l'escalade est, en France, le troisième sport par le nombre de pratiquants après le football et la pétanque et le second par son chiffre d'affaires juste derrière la croisière à la voile. La notoriété de nos champions est grande et même les sportifs du siècle dernier restent populaires puisque parmi eux Bruno Fara se place devant Michel Platini et juste derrière Zinedine Zidane dont on se souvient qu'il fut le dernier vainqueur d'une coupe du monde de football. La notoriété de Bruno Fara est certes largement due à ses voies, ses itinéraires qui sont extrêmement populaires ; un peu comme Gustave Eiffel au XX^e siècle, il est plus connu par ses œuvres que par son ima-

ge. Les sites artificiels d'escalade ont pris un essor fantastique dès lors qu'ont été mises au point les techniques de « copie numérique » de longueurs complètes de rocher. Il est alors devenu banal de s'offrir le soir entre 18 h et 20 h le dièdre de 90 m de la face Ouest des Drus ou même des longueurs disparues du pilier Bonatti. L'entraînement et la préparation aux expéditions en montagne a ainsi fait un bond en avant, les longueurs clés pouvant être préalablement reconnues et travaillées.

Une grande bataille juridique a eu lieu vers 2010 pour déterminer la propriété de chacune des parties qui régissaient l'escalade. En effet, les propriétaires des lieux désiraient pouvoir exploiter ce qui constituait maintenant une mine importante de revenus. Les ouvriers, découvreurs et équipiers s'étaient regroupés au sein de la SACEM – Société Autonome des ouvriers et équipiers en Montagne – pour faire valoir leurs droits sur leurs œuvres et leurs copies. Les éditeurs de topos et de sites web réclamaient aussi leur dû sur la part de leur travail. Il a alors été admis que les documents sur les voies d'escalade étaient bien propriété des éditions Promo-Grimpe, société dont le chiffre d'affaires a dépassé les cinquante millions de francs l'année dernière. Les droits des ouvriers sur les modèles numérisés du rocher ont été reconnus comme propriété des ouvriers. L'arrêt « Vigier » en a défini précisément les limites en particulier dans le cas d'itinéraires qui se coupent. En effet à la suite de l'équipement contigu au « Cons qui s'adorent » d'une ligne équipée sur spits et dérouleur, il avait été admis qu'une distance de dix mètres devait être respectée entre les itinéraires ; il s'en suivait que la propriété intellectuelle de l'ouvrier portait bien sur une bande de rocher de dix mètres de large. Le procès sur la partie du secteur des dalles a duré trois ans pendant lesquels

le secteur est resté sous scellés. Le procès a pu avancer très vite après la découverte scientifique du siècle la datation génétique au carbone 14 et donc les experts ont maintenant la capacité de déterminer précisément quelles prises ont été utilisées lors des premières. De nombreuses incertitudes sur les ouvertures du haut ou du bas ont pu ainsi être levées. On avait pu par exemple constater que lors de la première de la voie Philflip, Pascal Tanguy s'était aidé d'une petite lunule comme point intermédiaire ce qui a parfaitement légitimé la pose ultérieure d'un spit dans le passage clef. Il semblerait que l'un des co-auteur de cette voie ait arraché cette lunule lors d'un vol ce qui a donné à ce passage un caractère mythique pendant un temps.

L'introduction massive des points d'assurage à enrouleur avec prétensionneur – brevet Bedselle – a permis de remédier au travail dans les voies puisqu'il est maintenant impossible de rester pendu en statique sur un point. Ce progrès technique contribue largement à rendre incontestables les ascensions notamment dans les niveaux de 7c à 10b où le poids de la corde après mousquetonnage fournissait parfois une aide au grimpeur en tête. La régulation électronique de tension en compétition d'escalade avait éliminé ce problème lors des compétitions internationales mais le coût de ces équipements complexes en limitait l'usage dans le grand public.

Hier au Hitscalade sur Canal+, Bruno Fara a encore obtenu une Corde d'Or suite à la millionième ascension de la seconde longueur du Piri. Des copies numériques de cette fantastique seconde longueur du Piri sont maintenant disponibles sur de nombreux sites artificiels du monde entier. Cette nouvelle distinction qui honore un ouvrier d'exception est d'autant plus remarquable que les précédentes Cordes d'Or étaient obtenues avec des longueurs bien plus faciles

de niveau 5+/6a. On constate donc bien une élévation du niveau moyen de la pratique de l'escalade.

Fountain Wilderless, la pétillante association des amis d'Amy, fervente protectrice de l'espace alpin a obtenu, il y a huit ans, la protection totale du sanctuaire de la Meije. En effet, une mobilisation importante de ses membres a permis de protéger la montagne chère à Pierre Gaspard, Maurice Fourastier, Pierre Allain, Pierre Chapoutot et même Jean Michel Boncamp. D'une part, le réchauffement planétaire global avait fait perdre à la montagne 90% de ses glaciers, d'autre part des éboulements avaient profondément modifié l'édifice au point que des itinéraires historiques comme le couloir Gravelotte n'était plus qu'une raillère de 300 mètres à 45 °. Un grand plan de réhabilitation financé par l'UNESCO a permis de classer la Meije au patrimoine mondial de l'Humanité, tandis qu'au cours d'un chantier de cinq ans un gigantesque système de réfrigération a été mis en place et la brèche Zsygmondy a été reconstruite dans son état de 1964. Un débat avait eu lieu car certains tenants du modernisme voulait la restituer dans son état de l'an 2000, tandis que des puristes désiraient une Meije dans l'état de la première traversée des arêtes : une solution de compromis avait donc été trouvée après qu'une solution de brèche reconfigurable à la façon des murs d'escalade eut été écartée pour des problèmes budgétaires.

Ainsi aujourd'hui, l'accès à la Meije et à ses itinéraires est strictement réservé aux alpinistes qui respectent un strict code éthique : les moyens utilisés doivent être rigoureusement conformes à ceux utilisés lors de l'ouverture, crampons à dix pointes pour les Corridors et pour le Z, taille de marches pour le Gravelotte et trois pitons pour la face Sud. Le succès de cette initiative est énorme, puisque la plupart

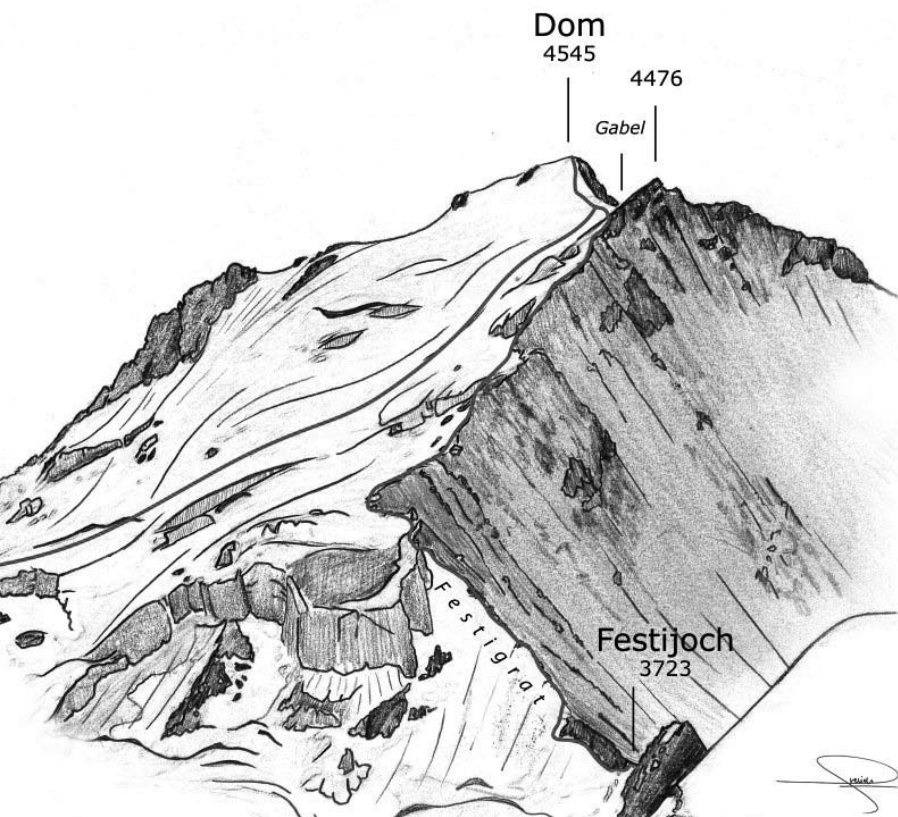
des itinéraires sont réservés pour les cinq ans à venir. J'ai eu la chance de trouver un créneau pour faire de cette façon la voie Pierre Allain en face Sud dans trois ans. Le passage de sortie Victor Chaud au Doigt de Dieu reste redouté, bien que la pratique de l'entraînement sur le mur virtuel permette de s'y préparer au mieux.

Fort heureusement, l'ensemble des espaces montagnards est maintenant géré au mieux par les pratiquants eux-mêmes. La montagne Sainte Victoire a fini par être abandonnée par les grimpeurs. En effet après de nombreuses actions auprès des pouvoirs publics, les amis de Paul Cézanne avaient obtenu l'interdiction des tenues colorées pour les grimpeurs qui fréquentaient le site. Les collants fluo perturbaient effectivement les peintres amateurs qui désiraient pouvoir disposer d'une image cézanienne du site. Devant l'incertitude, aucune société ne voulait plus prendre le risque d'équiper et de maintenir un site qui risquait d'être frappé d'interdiction. Tout le monde avait encore en mémoire les pertes financières et l'échec commercial de Presles SA après l'équipement d'une bonne partie de la falaise du Saint Eynard au-dessus de Grenoble.

La saison de ski de randonnée a été remarquable avec plus de 552 milliards de skieurs.mètres en Belledonne. Il faut dire qu'avec les bonnes conditions de cette année, le nombre d'itinéraires ouverts n'a jamais été aussi élevé : toutes les combes et couloirs ont été ouverts souvent pour de longues périodes. J'ai eu les dernières statistiques du site web Rando+. La sécurité a aussi beaucoup gagné puisque tous les itinéraires sont maintenant purgés et sécurisés. Il faut bien dire que l'année 2008 est loin, à l'époque où malgré l'obligation de l'ARVA, le nombre de victimes d'avalanches avait conduit le ministre des sports à interdire la pratique de la randonnée

en dehors des itinéraires ouverts par la fédération de ski-alpinisme alors que seules deux amendes de 10000 F pour défaut d'ARVA avaient été dressées par les très efficaces pisteurs.

Mon ordinateur de dictée vocale me lâche, je pars donc grimper et vous tiendrai au courant au retour. Vous pourrez suivre ma progression sur les webcams de Presles.



L'esprit d'Eloi

Par Jean-Pierre Banville

Publié dans les articles en janvier 2008.

— Vingt et un juristes du Parquet de Roderen ? Vingt et un ??

— C'est ce qui est écrit sur le fax qui vient d'arriver : vingt et un avocats ou juges ou je ne sais quoi qui viennent faire de l'escalade durant l'après midi. Ce serait une référence d'un certain Fallot, Dollard Fallot.

Eloi Snoreau n'en revenait tout simplement pas ! Trois semaines auparavant, il ouvrait la première salle d'escalade commerciale de Cernay et déjà les clients se pressaient aux portes. C'est comme si toute la région n'avait attendu que ça pour se mettre à l'escalade. Et subitement, ce vieux rabougri de Fallot se rappelait à son bon souvenir. Un groupe de juristes, rien de moins ! Et dire que Eloi avait passé tout son lycée à copier les réponses aux examens de ce pauvre Fallot pour ensuite lui piquer sa copine – facile quand on possède un DS, même d'occasion. Il avait entendu dire que Fallot s'était établi dans le sud, végétant dans un vague commerce. Aucune ambition, aucune ambition ! Et voilà qu'il lui envoyait de la clientèle après toutes ces années.

— Jérôme, tu vas sortir les meilleurs baudriers, une dizaine de cordes et une sélection de chaussons. Tu places tout ça sur les matelas. Je veux que tu suives le groupe et que

tu donnes tous les conseils possibles. Tu réponds à toutes les questions. Bref, dans la ouate. On sait pas qui ils peuvent nous amener, ce groupe de juristes : il peut y avoir des retombées majeures pour la salle, des articles dans les quotidiens, un cinq minutes sur la Chaîne Montagne.

Deux heures plus tard, un petit autobus déversait sur le parking un groupe hétéroclite qui fit, d'une traite, une entrée de masse dans la salle.

— Balthazar Pontificat, juge spécialisé dans les affaires de vol de lingerie. C'est moi qui ai organisé cette sortie : nous avons besoin de dépassement et d'aventure ! Et on pense qu'un sport tel que l'escalade peut resserrer les liens de la magistrature de Roderen. Vous devez être Eloi Snoreau ? Vous m'avez été chaudement recommandé...

— Eloi Snoreau, en effet. C'est un plaisir de vous recevoir ici ; je suis convaincu que vous allez passer une excellente après-midi ! Vous avez déjà fait de l'escalade, bien entendu ?

— Un juriste est un homme universel : rien de ce qui est humain ne nous est étranger ! Nous possédons de vastes connaissances et, pour le reste, des certitudes inébranlables. Où sont les vestiaires ?

C'est un groupe pour le moins coloré qui faisait face au petit Jérôme. Du survêtement en coton jusqu'aux knickers de golf et à la casquette en passant par ce qui semblait être un costume d'équitation.

— Messieurs, nous mettons à votre disposition les meilleurs équipements : des baudriers Padezel, un assortiment de chaussons Hébéte et des cordes modèle 666 de Baal. On m'a dit que vous saviez tous comment utiliser le matériel d'escalade : les dégaines sont en place et quelques voies sont déjà en moulinette. Si vous avez des questions, je serai à la

réception. Bon après-midi !

Jérôme n'était pas assis depuis cinq minutes qu'un client arrivait en trombe.

— Vous devriez venir voir...

Secteur moulinette. Lucien Libelle, avocat, en était à la moitié du mur pendant que deux collègues assuraient de belle façon. Deux tours sur le pied d'un banc où étaient assis d'autres amateurs et ils ramenaient la corde au besoin, la friction faisant le reste... Auguste Placet, greffier, était suspendu, la tête en bas, à cinq mètres du sol, la corde attachée par l'arrière du harnais et par les cuisses. Son assureur le maintenait en place grâce à un assurance digne des meilleures photographies d'époque : un tour mort autour de la taille... Pistache Jussion et Alain Notule circulaient d'un groupe à l'autre, leurs baudriers attachés à l'envers, la boucle dans le dos.

— Messieurs, messieurs ! Un peu de sérieux ! Il existe des règles strictes sur l'utilisation du matériel dans cette salle. Tout le monde ici pour une petite mise à niveau, quelques minutes tout au plus.

Jérôme ne badinait pas avec la sécurité et il y avait l'image de la salle à considérer : si tous les clients se mettaient à faire les clowns, et jusqu'aux membres du barreau, la réputation de l'établissement tomberait en chute libre. Il faut dire à sa décharge qu'il connaissait bien l'escalade. Le groupe fut remis sur le droit chemin en moins de temps qu'il n'en faut pour entendre un témoin. Jérôme n'aurait pas à sortir Eloi Snoreau de son bureau où il devait, comme à son habitude, visionner des vidéos d'escalade horizontale. Car on ne monte pas uniquement à la verticale...

Une bonne demi-heure s'écoula sans anicroche. Jérôme lisait son exemplaire de « Par Là Haut », celui avec Haffner

grimpant au Mexique sur des sculptures olmèques, des têtes colossales. Quelle chance de faire tous ces voyages ! Quel plaisir ce devait être que de parcourir la planète en grimpant tout ce qu'on voyait. Pas de sponsors, ce Haffner : rien que la vente des barres énergétiques et celle du sperme de son étalon vedette, Nono des Buis. Soudain des hurlements fusèrent de la salle. Jérôme se précipita.

Michel Diaule, notaire, se balançait la tête en bas à quelques centimètres du sol. Il venait de faire un vol de plus de douze mètres. Sa belle perruque noire nichait sur un arbre décoratif 100% plastique. Anatole Costal, sept mètres plus haut, était suspendu par un monodoigt et criait à qui voulait l'entendre que son index était sectionné. Les deux assureurs respectifs, plus surpris qu'apeurés, ne faisaient rien pour régler la situation.

— Vous ! Descendez lentement cet homme pour ne pas qu'il se cogne la tête sur le plancher.

BOUM !

— Vous ! Reprenez le mou pour qu'il sorte le doigt de cette prise et redescendez votre camarade.

AAIIIIIEEEE !!!

Anatole Costal souffrait le martyre mais un examen rapide, à son arrivée sur le plancher, ne montrait qu'un ongle arraché. Néanmoins, à la vue du sang, il s'effondra d'un coup. Immédiatement, un attroupement se forma autour des deux malheureux. L'histoire, banale en soi, prit au fil des répétitions une tournure pour le moins bizarre. Le ton du groupe de juriste montait en crescendo, accompagné de grands gestes qui cherchaient à englober la situation. Eloi Snoreau apparut enfin, sans doute dérangé par le bruit ou bien il venait tout simplement de terminer le visionnage de la dernière vidéo à la mode : « King Size Bed, l'Aventure

Horizontale ». Balthazar Pontificat se précipita vers lui.

— En tant que chef et porte-parole de notre groupe, je tiens à vous informer de notre décision unanime. Considérant le fait que mes deux confrères ne faisaient que s’amuser dans ces voies en parallèle, l’un démousquetonnant les deux derniers points de son ami, en catimini, derrière lui alors que l’autre se hâtait d’atteindre le haut du mur et avait demandé à son assureur de lui laisser le plus de mou possible pour éviter toute friction, considérant le fait que ces voies présentent un danger évident de blessures pour ceux qui veulent s’y amuser en connaissance de cause, considérant le fait que le matériel ne semble pas adéquat car ne permettant pas de stopper une chute avant une distance raisonnable du sol, considérant que les prises ne sont pas molletonnées donc pouvant causer des dommages irrémediables aux extrémités supérieures, considérant que le harnais de l’assureur de maître Diaule a causé un traumatisme grave à son appareil reproducteur lors de l’impact, considérant les blessures potentiellement incapacitantes de maître Costal – impossibilité permanente de tourner les pages de ses dossiers, considérant le préjudice immense causé à la réputation de maître Diaule lors de la perte de sa moumoute, considérant que ladite moumoute est tombée dans un arbre factice portant des signes évidents de non entretien et donc de contagion possible, considérant le fait que le café offert dans la machine à la réception n’est pas disponible en version décaféinée et donc peut porter atteinte à notre santé à long terme, considérant le cor au pied de maître Barlong causé hors de tout doute par un chausson mal ajusté, nous n’avons d’autre recours que de vous traîner en Justice, au pénal et au civil.

Il claqua des doigts. Vingt téléphones mobiles s’ouvrirent en même temps, vingt doigts pressèrent des numéros pro-

grammés. L'affaire était entendue... La Gendarmerie, les CRS, les ambulances, les journalistes et un pope arrivèrent en moins de cinq minutes. Le pope était un ajout de dernière minute : un juriste étant de religion orthodoxe grecque, il n'y avait rien à perdre à intenter un procès pour insulte à la religion, une pancarte affichant « Noël, 25 décembre ».

En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « Votre Honneur », la salle fut vidée et les scellés posés. Eloi Snoreau fut sommairement arrêté et conduit au commissariat pour y répondre à une liste sans fin d'accusations. On alla même lui mettre sur le dos le vol de plans pour une salle qui allait se construire à Lhuis. Quand on tient un coupable ! Cernay ne verrait pas de salle d'escalade commerciale avant longtemps. On ne badine pas avec la sécurité du public, même celle du public consentant à ne pas être en sécurité.

Dollard Fallot répondit à la deuxième sonnerie.

— Une salle d'escalade ? A Cernay ! Tiens donc... et elle sera mise à l'enchère à quelle date ? Vous avez les détails quant à la structure et au volume potentiel de la clientèle ? Oui... mensuellement, les chiffres sur le volume. Coût du chauffage ? Cernay, c'est dans le Nord vous savez... Et le bassin de BE disponibles ? Parfait, on ira embaucher les gars au pied du Kronthal. Rappelez-moi dès que vous aurez les détails.

Fallot se tourna vers Isidore Squamule.

— La salle de Cernay va être mise en vente, Isidore. Ça te tente, un voyage en Alsace ? Tu apportes toutes les procédures et les formulaires de notre contact canadien qui possède une salle à Kississing. Et tu te rappelles toujours la citation de Montesquieu : « Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand génie ». C'est tiré de « L'Esprit des Lois ». Et ce n'était pas dans l'esprit d'Eloi...

Une version de l'Apocalypse

Par Alban Koziol

Publié sur le forum alpinisme en mars 2006.

On nous avait bien prévenus. Mais tout de même, on y croyait pas vraiment... On aurait dû... On était bien, là, tous les trois, un peu sous le sommet. Ça nous intéressait bien ce truc-là, les deux faces quoi. D'un côté les Hautes-Alpes avec la Séveraisse tout en bas. Et puis l'autre, alors là... rien que du beau : la vallée de la Bonne avec la terrible face Nord de l'Olan en point d'orgue. Ça nous intéressait drôlement, quoi.

Le Jean-Pi, je l'avais bien trainé. Depuis le temps. Le D'Gé, c'était autre chose. Celui-là, ça faisait un moment malgré notre jeune âge... Il nous manquait le Papy-Socrate qui, du fond de sa piaule, mettait au point d'étonnantes autant que terrifiantes « infernales machines », faites de bouts d'allumettes, colle liquide, caoutchouc et autre poudre noire. A cette époque, on en a fait sauter des préfectures, gendarmeries. Tout y serait passé : banques, usines et même sacristies. En rêve... Enfin, on n'en était pas encore là : l'anarchie, ça n'a jamais nourri son homme. Ou alors pas très longtemps...

Nous, on était là. Les « bons amis ». Sous le sommet du Turbat. Tout à l'heure, on quittera ce « joli poutit coin ». On empruntera le vertigineux Col Turbat. En somme on redescendra par là où on n'était pas monté. Tout à l'heure, au

Désert, il y aura ma gentille maman qui viendra nous chercher. On aura passé deux belles journées entre Hautes-Alpes et Isère, dans ce coin des Ecrins où le vertige vous prend sitôt que vous levez la tête. C'était plié, n'en parlons plus.

Ça aurait dû être plié, sans la Divine intervention des éléments.

Quand je repense à l'enchaînement des événements, je suis toujours saisi par de livides pensées. Ça a commencé là-bas, au fond, vers le Taillefer, l'Armet ou la molle courbe du Gargat. C'est monté sans rire, et bien sûrement. Nous, on cherchait, dans les vagues gradins, le cheminement qui nous déposerait au col, sous le regard austère de l'Olan. Maximin et Arias jugeaient de nos capacités à frousser sans foirer. A un certain moment, j'ai bien senti mon Eider se gonfler. Un petit grain amusé vint nous gratouiller le visage. Première alerte. Le soleil, soudain, sembla nous boudier.

— Dis, Finô – Finottu, c'était mon surnom, alors – t'as vu ? C'est pas beau, on se magne ! le D'Gé, il avait dit.

Le Jean-Pi, il s'en foutait bien, il était ravi comme un enfant. Ça n'a pas duré. Les gradins, les vagues gradins, ils sont devenus bien pénibles soudain. On s'égarait. On s'enchantait...

Tout à coup... Nuit !

Nous avions basculé côté Isère, un peu au dessus du col, avec nos sacs, cordes, baudars et des cling-cling sonores. En face on voyait bien le refuge et puis des types qui descendaient vivement des Pissoux. Enfin, ça commença à bourrer durement avec du zeph, d'en haut, d'en bas, d'en face. On commençait à jaunir.

Un coup de trompe formidable, un coup de barre à mine dans les rochers. Ça déchira tout, tout de suite. Un seau, deux seaux et pas de la bière, bien violents et bien humides, à coups de bâtons sur les sacs, vite, aux abris ! Un bon de rocher, alleluia ! Sauvés ! Pas pour longtemps... On sort les ponchos : un bleu, un autre bleu et le fameux jaune du D'Gé qui lui a valu tant de tristes commentaires. On se coule, on se cale, on se cache, on se caille, ça fout les jetons, tout de suite. On a les yeux qui s'écarquillent, les cheveux qui puent, les casques qui tremblent, les mains qui suent, dans tous ces hectolitres de flotte, on en garde la gorge bien sèche. Un coup de canon terrifiant vient nous péter les tympans. Une poignée de pluie sèche nous crache au visage, on s'en relève à peine, on s'exorbite, ça tourne comme des boules de billards, on en reste ahuris, écervelés en somme. On a du phosphore plein la bouche et du soufre plein les narines. Ça claque de partout, c'est la guerre, c'est la mort. Y'a la terre qui se soulève, qui s'ouvre, qui nous soulève, on voltige, immobiles, sous les ponchos bleu-bleu-jaune, comme autant de drapeaux. Ça rade, ça raille, ça raye, ça brouille et ça braille.

D'un coup, j'ai une idée de génie au milieu des nuées : je lève les yeux et là... horreur : l'Olan, rouge sur un fond noir d'encre, hérissé de lunules électriques, bleues, violettes, mauves, ouvre une gueule écarlate, s'avance pour nous avaler ! On va y passer, c'est sûr ! Maman, j'veux pas mourir ! Ça pète et repète sans cesse, on se fait écraser, ruiner, écrabouiller, agonir ! C'est le Déluge, c'est l'Apocalypse. Ô Mort, apaise-nous, arrache-nous de cet Enfer ! Le Jean-Pi, il est livide, liquide. Le D'Gé, il cherche un clope dans la tourmente, allez comprendre...

Finalement, ça barde encore deux ou trois fois et ça s'en va « fourgonner dans les lointains, à grands coups de barres

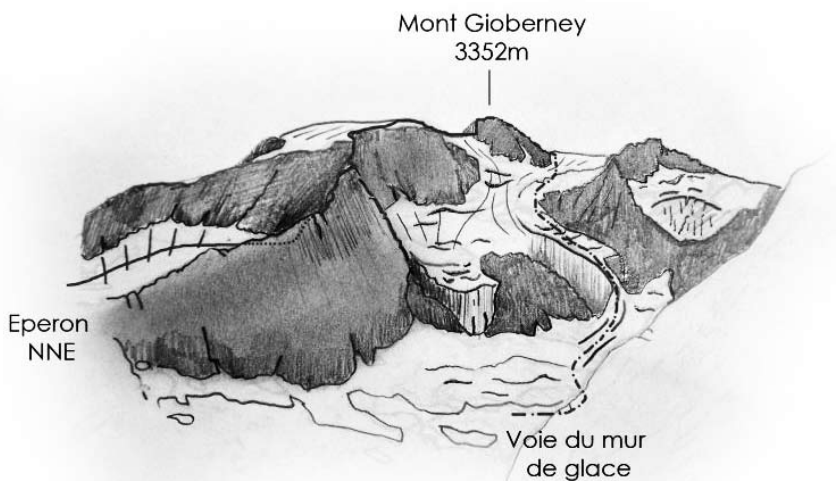
de fer ». L'Enfer, c'était pas pour aujourd'hui. On est redescendu docilement... Là-bas, au refuge, on nous faisait des grands signes, de beaux gestes. On les a bien ignorés, nous, tout foireux qu'on était... Devant la cascade de la Pisse, on l'a regardée d'un oeil torve, la flotte, ça avait tout raviné, merci pour les chevilles. Arrivés au Désert, c'est la « maman » du D'Gé, gironde et joyeuse, qui finalement nous attendait, avec un thermos de jus, délectable...

— Hou la la ! Ça a bardé, qu'elle a dit, la maman. T'as vu c'te railla ! Ha, vous êtes beaux ! qu'elle a rajouté.

J'ai rien osé répondre. La honte, la frousse et la pudeur, c'est bien souvent pareil.

Tout ça, ça n'a pas entaché notre bel enthousiasme. L'orage, moi, je l'aime toujours autant, surtout à travers les carreaux...

PS : ce texte n'est pas garanti sans contrepétories.



Frime et Châtiment

Par Florence Bault

*Publié sur le forum en 2007 en réponse
à une curieuse annonce...*

On ne le dira jamais assez, C2C est un vivier étonnant pour trouver des partenaires pour partir en montagne. Après de longues recherches sur ce célèbre site, Ambroise de Castelbajac avait finalement déniché des compagnons pour faire de la montagne. Des petits d'jeuns avaient trouvé l'annonce intéressante. Sam, Tom, et Jo, même pas soixante ans à tous les trois, avaient décidé de s'amuser un peu. Ils s'étaient donc donné rendez-vous sur le parking du col des Annes en Haute-Savoie, un matin de bonne heure. Les trois jeunes étaient trois très forts grimpeurs, à ce qu'ils disaient. Ils aimaient bien épater les filles en paradant dans les voies bien déversantes. Mais ils étaient malins, les petits salopiots : ils n'allaient pas dans n'importe quelles voies. Ces voies, ils les connaissaient par cœur et bien sûr comme la plupart des voies courtes en gros dévers, elles étaient très bien équipées et ils savaient qu'ils ne risquaient pas de se faire mal. Donc les trois copains avaient répondu à l'annonce d'Ambroise, histoire de s'amuser un peu et d'avoir une anecdote intéressante à raconter qui les ferait mousser un peu, auprès de leurs amis. Ce matin là, le trio, un peu en avance, attendait Ambroise, ne sachant pas trop comment serait l'énergumène qu'ils al-

laient rencontrer. Arriverait-il en calèche, en hélico ou tout simplement en voiture ?

Tout d'un coup, un hennissement les fit sursauter. Une petite carriole à cheval déboucha dans le parking des Annes. Et un drôle d'hurluberlu sauta de cette étonnante voiturette. L'homme, petit et fluët, à l'allure un peu désuète, prêtait à rire. Et Sam, Tom et Jo, relativement discrètement, ne s'en privèrent pas. Ambroise dans son habit d'alpiniste de la fin du XIX^{ème} détonnait avec les jeunes grimpeurs, en short Prana et nu-pieds de montagne. Le sire de Castelbajac avait aux pieds de splendides brodequins à ailes de mouche. L'homme contempla les trois copains au travers de son monocle et demanda :

— Serait-ce vous Sam, Tom et Jo ?

— Oui, répondirent-ils.

— Vous n'allez pas monter comme ça, jeunes gens ? Il fait froid à 2000 !

En effet l'objectif était une superbe voie à la Mamule, que les Hauts-Savoyards connaissent bien : l'Oiseau de Feu. Cette voie de douze longueurs dont la seule pas trop difficile est en 6a, varie sinon entre 6b et 6c+. Les trois compères ne se faisaient pas de soucis, ils étaient jeunes et forts. Leur mission était de trimbaler l'espèce de charlot qui les payait au prix fort, dans sa chaise à porteurs jusqu'au pied de la paroi, puis ensuite de le hisser dans cette voie qui, pour eux, dans leur esprit, n'avait que des longueurs faciles.

— Pfff ! 6c, c'est quoi pour des gars comme nous, qui sortons régulièrement des 8a ? se disaient les petits prétentieux.

— Vous inquiétez pas, dit Sam. On est des durs, on a jamais froid.

En réalité, les trois zozos n'avaient jamais quitté la superbe école d'escalade à 10km de chez eux, où le célèbre micro-climat de ce prestigieux petit paradis, permet de grimper hiver, comme été. Et, les trois grimpeurs avaient rarement pris la peine d'enchaîner sur une deuxième longueur et encore moins sur la troisième. Des vrais grimpeurs de couenne, en fait !

Les trois copains n'avaient aucune idée de l'itinéraire, ils se fiaient à leur client. Après tout, demande-t-on à des chevaux de savoir s'orienter ?

— Bon, jeunes gens, dit Ambroise. Je suis désolé, je me suis trompé pour le départ, il va falloir reprendre la route et se rendre au parking des Confins, vous n'avez qu'à me suivre.

Les trois copains remontèrent donc dans leur voiture et suivirent la calèche d'Ambroise. Ils commençaient à déchanter. Eux qui avaient l'habitude de frimer avec leur Golf, ils durent suivre une carriole à cheval à dix à l'heure.

— Espérons qu'on ne croisera pas quelqu'un qui nous connaît ! se lamenta Tom.

Enfin, après un temps qui leur avait semblé infiniment long, ils arrivèrent au parking des Confins et là, catastrophe, il commençait à y avoir du monde : tous les regards étaient tournés vers l'étrange équipage.

L'avantage du parking des Annes, c'était, justement, qu'il était relativement désert. De toutes façons, c'était trop tard pour reculer, ils allaient devoir y aller. Et, à leur grande honte, les trois Savoyards durent s'approcher de l'original en calèche, sous les regards narquois d'un public complètement hilare, pour l'aider à sortir de son étrange moyen de locomotion. Le fabuleux petit carrosse d'Ambroise se démontait complètement pour laisser place à une magnifique chaise à

porteurs. En fait il y avait juste les roues en moins, deux porteurs remplaçaient les deux chevaux et le troisième jouait le rôle de roue de secours. Sam, se proposa pour jouer le troisième homme.

— Je suis le seul roux, dit-il. Je mérite donc la place de roux de secours, mais attention les gars, si vous êtes crevés et que je dois vous remplacer, tout le monde le saura et votre réputation d'hommes forts en prendra un coup !

— T'es gonflé, maugréa Tom.

— Ben ouais, les roux, vaut mieux que ça soit gonflé, mon gars ! répondit Sam.

Les deux autres grommelèrent un peu, mais moins malins que leur copain, ne trouvèrent aucune excuse pour se dérober à la corvée. Et les voilà tous quatre prenant le chemin de la Mamule, Ambroise, un peu hautain sur son siège, Tom et Jo suant comme des ânes, et Sam, suivant derrière en sifflotant.

Au début, tout allait bien, un sentier bien tracé rendait l'approche agréable. Ils arrivèrent au refuge de la Bombardellaz et là, le chemin devint plus raide. Les deux porteurs soufflant comme des bœufs se seraient bien fait remplacer par Sam, mais celui-ci ne voulait pas en entendre parler.

— Je dois rester en forme pour l'escalade, disait-il. Je suis le plus fort et c'est moi qui vais passer devant, il faut me ménager. Mon rôle de roux de secours est primordial, je dois rester en bon état.

Enfin, ils arrivèrent en vue du magnifique mur que formait la Mamule et, pressés de commencer la grimpe, les deux porteurs n'imaginèrent pas que le sentier pouvait continuer et revenir au pied de la falaise. Donc ils coupèrent droit dans la pente et se retrouvèrent à patiner dans les herbes mouillées. Ils faisaient trois pas et glissaient de deux.

Sam, derrière râlait comme un perdu, même si ce n'était pas lui qui faisait le plus d'efforts. Enfin, ils furent au pied de l'Oiseau de Feu. Les trois copains étaient transis, les pieds trempés par le raccourci stupide, car le chemin continuait et après un grand virage arrivait au pied de la voie. Sam, furax, injuria le porteur de tête qui n'était autre que Tom. Celui-ci, tellement anéanti par la fatigue, ne broncha pas. C'était à Sam de prendre les choses en main maintenant, c'était lui qui allait partir dans la première longueur. Mais, il ne se faisait pas de soucis, il avait déjà fait quelques 8a, bien sûr très travaillés et bien équipés alors un 6b... Pas de quoi se mettre la rate au court-bouillon.

Sam, pressé de démarrer, s'équipa à la vitesse de l'éclair et voulut s'élancer dans la voie. Mais voulut seulement, car il s'acharna pendant une demi-heure sur un pas de départ un peu déversant, qui, finalement lui parut d'une complexité extrême. Et maintenant, il avait mal aux doigts, il avait l'onglée et surtout la trouille au ventre. Il ne l'avouerait jamais mais il était paralysé par la peur. Ambroise dans sa voiturette commençait à s'impatisser. Tom et Jo, l'un après l'autre tentèrent le départ mais ils étaient si peu convaincus qu'ils firent encore moins bien que leur copain. Le premier clou était trop haut et ils n'avaient pas pris leur canne à pêche pour le clipper et surtout, ce qui les angoissait, c'est qu'il ne semblait pas y avoir beaucoup de points au-dessus. Enfin nettement moins que dans les voies de leur terrain de jeu habituel.

— Pffff ! Qu'est ce que c'est que cette jeunesse, s'esclaffa Ambroise. Bon, vous m'avez porté jusqu'ici, moi je vais vous conduire au sommet de l'Oiseau de Feu.

— C'est ça, Papi ! répondit Sam. T'as le droit d'y croire, montre nous donc comment tu t'y prends !

Ambroise sortit de sa chaise à porteurs, mit son harnais à la mode du début de siècle, s'encorda et sans changer de chaussures, démarra la voie. Plus futé que les trois autres, il avait vu que le départ était légèrement à gauche, s'éleva sans aucun souci et enchaîna la longueur tel une sylphide s'envolant dans les airs. Tom, ahuri, bégaya :

— Vvvvvvvvous aaaaaavvvvvvvez vvvvvvu cccccccom-mme il grgrgrgrimpe, le vvvvvvieux schschschnnnnnock ?

— Ben ouais, c'est normal. Nous on s'est trompé dans le départ et après on avait l'onglée. C'est sûr qu'elle ne risquait pas d'avoir froid, la vieille baderne, bien au chaud dans son carrosse !

— Bon, moi, je reste surveiller la calèche, déclara Jo. J'y sens pas trop et il faut bien qu'il y en ait un qui s'y colle !

Sam et Tom, pas tellement emballés, mais n'ayant pas vraiment le choix, s'encordèrent donc chacun sur un brin et l'un après l'autre, s'engagèrent dans la voie. Le départ de gauche était quand même moins dur que là où ils s'étaient tous les deux escrimés pendant une demi-heure mais n'était pas très aisé quand même. Les deux amis se demandaient comment Ambroise avait pu passer avec ses vieux godillots. Tom, un peu naïf, déclara :

— Les ailes de mouche, c'est terrible pour survoler les difficultés !

Sam ne mouftait mot, il commençait à comprendre que leur vieux compagnon ne serait pas si ridicule que ça en escalade. Pire, c'était lui, Sam, la coqueluche des grimpeuses, qui risquait d'être la cible des railleries car il atteignit non sans mal le relais. La fin était en dalle technique, de la dalle à pédzouille comme il disait avec ses potes. Il était nul en dalle et ne s'imaginait pas passer ça en tête : l'arrivée à ce premier relais était vraiment engagée. Peut-être qu'Ambroise ne lui

proposerait même pas de reprendre la tête. Dans ce cas il n'aurait pas d'excuses à trouver. Mais s'il se faisait emmener par ce vieil original, sa réputation de grimpeur risquait d'en prendre un coup ! D'un autre côté, c'était ça ou rien d'autre... Car il avait la trouille : rien qu'à l'idée de passer en tête dans les longueurs suivantes, cotées dans l'ensemble plus difficiles que ce 6b+ de départ, ses mains devenaient moites, sa langue se collait au palais de telle façon qu'il était incapable d'articuler un mot. Et son copain Tom était dans un état encore pire, si c'était possible. On était loin des dix mètres de dévers avec dix points d'assurance de leur école d'escalade favorite. Arrivés au relais, les deux copains n'en menaient pas large.

Heureusement, Ambroise eut la bonne idée de partir dans le 6c du dessus, sans rien leur demander. Les deux Savoyards se laissèrent vivre dans les douze longueurs. Ils prirent un peu plus d'assurance au fur et à mesure qu'ils montaient, mais pas suffisamment pour se décider à demander à prendre la tête. Sam fit les 400 mètres avec sa langue collée au palais et Tom, lui, manifesta son anxiété en jouant des castagnettes avec ses jambes tout le temps que dura la montée. Enfin ils arrivèrent en haut. Ils n'avaient plus qu'à descendre les deux rappels de la bougie, le petit sommet terminal et ensuite, ils n'auraient plus qu'à dégringoler de vire en vire, pour atteindre le bas de la voie. Enfin presque : il resterait un ou deux rappels vers la fin.

— Chers amis, déclara Ambroise. Nous allons boire à notre succès ! Sortez moi donc la bouteille de champagne du sac.

Car, bien sûr, le vieil alpiniste avait laissé son sac à l'un des ses seconds. Voilà pourquoi celui-ci, qui se trouvait être Tom, avait trouvé le sac un peu lourd et un peu volumineux.

Ambroise saisit le sac, sortit une bouteille de Krug – Clos du Mesnil 1995 – trois coupes bien emballées et une boîte de toasts au caviar. Tom faisait quand même grise mine car il avait mal au dos à cause de tout ce barda. S'il avait su... Quoique, finalement après la première coupe, il n'y pensa plus, tout au plaisir de son palais et de son estomac. Et une demi-heure après, quand ils eurent fini la bouteille et la boustifaille, les deux jeunes Savoyards se sentaient déjà moins complexés et laissèrent volontiers leur compagnon diriger la suite des opérations.

Celui-ci installa le rappel et commença à descendre. Les deux autres énerguumènes, bien que moyennement en état, suivirent derrière. Mais pas assez vite de l'avis de leur tortionnaire :

— Hé toi, là haut ! Qu'est ce que tu fiches ? gueula Ambroise à Sam. Les roux lents, j'aime pas ça ! Je préfère la locomotion avec les jambes ! Enfin, surtout celles des autres...

Et voilà que le narquois bonhomme se mit à rire de l'air mortifié du rouquin. Celui-ci hésita à monter sur ses grands chevaux. Mais ce n'était pas le moment vu que des chevaux, en l'occurrence pour la redescente de la chaise, peut-être bien qu'il en ferait partie. Et puis s'il voulait que ce tartuffe les aide à descendre – ils en avaient bien besoin – il avait intérêt à la mettre en veilleuse. Il ne put s'empêcher quand même de crier :

— Chauve qui peut : je descends en roux libre ! pour rappler au ricaneur que lui aussi pouvait faire quelques jeux de mots désagréables sur son crâne lisse comme une bille. Mais Ambroise avait de l'humour et il éclata de rire. Finalement sa bonne humeur devint vite contagieuse et ce fut détendus, sans penser aux quolibets que ne manqueraient pas de leur lancer certaines connaissances si elles venaient par mégarde

à apprendre le détail de leur journée, que les deux compères vécurent la suite de l'aventure. Après ces quelques asticotages et deux rappels, les trois grimpeurs n'eurent plus qu'à trouver le chemin de descente au milieu des vires et des barres rocheuses. Une fois de plus heureusement qu'Ambroise était là pour leur montrer le chemin. Il essaya d'abord d'envoyer les deux copains devant pour qu'ils aillent chercher la chaise à porteurs et reviennent le transbahuter mais ceux-ci étant incapables de trouver l'itinéraire tout seuls, Ambroise se résigna et reprit la tête.

Ils arrivèrent enfin aux deux derniers rappels puis atteignirent le carrosse au pied des voies. Un bruit de moteur en sortait. Sam et Tom entrevirent une lueur d'espoir : cet engin serait-il motorisé ? Ils déchantèrent en constatant que c'était juste les ronflements du troisième copain qui gardait le véhicule. Jo se réveilla en sursaut à cause de l'énorme charivari occasionné par les trois grimpeurs. C'est que ce trio un peu hétéroclite n'était pas des plus discrets. Les trois compères avaient soudé quelques liens grâce à la proximité que procure une cordée et surtout celle occasionnée par quelques petits verres d'alcool.

— Alors, c'était comment ? demanda Jo.

Sam un peu gêné, ne pipa mot. Il n'avait quand même pas été très performant, surtout par rapport à l'image qu'il s'était construite artificiellement pour épater son entourage. Quant à Tom, il n'osa pas prendre la parole non plus. Ambroise répondit donc pour eux trois :

— Tout s'est magnifiquement bien passé, mes valeureux coéquipiers m'ont merveilleusement secondé, me donnant du mou comme il fallait, pas très rapides dans leur grimpe mais il faut reconnaître qu'il y avait quelques difficultés dans certains pas.

Jo ricana mais fut aussitôt stoppé par l'œil noir foncé de Sam.

Ambroise prit la place du dormeur dans sa chaise et imposa à Sam le rôle de roux de secours car son copain Tom était crevé et même complètement à plat. Quant au ronfleur, pas trop fatigué, il fit office de second porteur. Cette fois, ils prirent le chemin plutôt que le raccourci et la descente se fit dans de meilleures conditions que la montée. Ils firent bien sûr, comme tous les grimpeurs dignes de ce nom, une petite pause au refuge de la Bombardellaz pour boire une petite mousse reconstituante. Les deux pseudos canassons en avaient bien besoin pour terminer le trajet. Et là, Ambroise intarissable, narra à Jo leur ascension du début à la fin, sans omettre le moindre détail, même pas ses jeux de mots, et encore moins leur petit banquet au sommet de la Mamule. Jo avait du mal à garder son sérieux mais les regards furibonds de son copain le dissuadaient de rire ouvertement. Soudain, un peu après qu'ils furent repartis du refuge, Ambroise qui était accoudé à la fenêtre de sa somptueuse chaise, huma l'air ambiant :

— C'est quoi cette odeur pestilentielle ? demanda-t-il. Ne serait-ce pas l'une de mes deux haridelles qui aurait quelques flatulences nauséabondes ? Si c'est toi, le roux, on peut dire que quand les roux pètent, ce n'est pas le Pérou, mais si ce n'est pas toi, ce n'est pas le pet roux non plus.

Là, Sam commençait à prendre la mouche : les jeux de mot sur sa tignasse carotte, ça commençait à bien faire. Il devint tout rouge. Ambroise essaya de l'apaiser :

— Du calme ! Tu deviens de la couleur de tes cheveux. Tu as même le cou roux !

Sam explosa ! Il lâcha la chaise et déguerpit vers le parking. Jo, qui était devenu la roue de secours, même s'il était

brun, dut prendre le relais.

— Parfait, dit Ambroise. Tu vas me faire un brin de conduite, la conduite d'un brun est plus tranquille : ça rousse pète moins.

Morts de rire, les deux copains terminèrent le portage de leur étrange partenaire. Moins frimeurs que Sam, ils trouvaient que, finalement, ça ne lui faisait pas de mal d'essayer quelques quolibets car il avait plus l'habitude d'en distribuer que d'en recevoir. Enfin ils arrivèrent au parking où Sam attaqua tout de suite :

— Bon, maintenant, la paye et que ça saute, l'Ambroise !

— Mon cher ami, déclara Ambroise. Tu as fait du portage mais moi je t'ai emmené dans une voie où tu étais bien incapable d'aller traîner tes basques tout seul : on est quitte.

— Quoi ? hurla Sam. C'est quoi cette arnaque ? Sur l'annonce de C2C, tu avais parlé de quinze et dix euros de l'heure !

— Et bien mon cher, tu es roux laid. Tu n'auras pas un sou, ni même un roux pis.

Ambroise explosa de rire, entraînant les deux copains de Sam dans son délire.

— Bon, soyons sérieux, je vais te dire la vérité. En fait C2C me sert d'attrape-nigauds. Je travaille pour la modération : je suis rabatteur de caquet. Mon boulot consiste à repérer les gros frimeurs qui en mettent plein la vue aux autres et qui dénigrent les pauvres anciens alpinistes comme moi, à les piéger et à les remettre un peu à leur place.

Sam devint vert de rage.

— T'énerve pas, c'était juste pour rigoler ! Tu ne vas pas m'en vouloir pour quelques petites roueries. Mieux vaut que les roux rient plutôt qu'ils se mettent en colère, non ?

Les deux autres copains étaient pliés de rire, on ne pouvait pas se fâcher avec Ambroise, c'était trop drôle. Surtout qu'il avoua qu'en fait, avant de travailler pour C2C, il était chômeur et qu'il n'avait pas du tout un nom à particule : c'était juste un pseudo.

— Mais je suis bien payé par Camptocamp : venez donc manger à la maison de temps en temps et je vous raconterai mes autres aventures. Parfois ça vaut son pesant d'or !

Sam réfléchissait. C'est vrai que malgré tout, il avait passé une bonne journée. Même s'il s'était fait piéger, il avait découvert la montagne, les grandes voies. L'ambiance avait été très conviviale. Tout le monde allait se moquer de lui mais il s'était fait avoir, c'était trop tard, autant le prendre du bon côté. Et puis, pour les autres histoires croustillantes de C2C, il ne serait plus acteur, mais spectateur, surtout s'il devenait l'ami de son bourreau. Aller se faire quelques bonnes bouffes entre copains autour d'un verre pour parler de tous les piégés des forums de Camptocamp, ça avait quand même un petit côté sympathique.

— OK, finit par dire Sam en tendant la main à Ambroise. Soyons amis ! Je propose même d'instaurer au minimum une rencontre par mois autour d'une bonne bouteille pour que tu nous racontes les dernières péripéties de C2C et qu'on se paye tous les quatre de belles tranches de rigolade.

Sur ces promesses, les quatre nouveaux amis se séparèrent et Ambroise partit vers de nouvelles missions.

Ami grimpeur...

Par Rozenn Martinoia

Publié dans le topoguide en août 2009.

[Lui, avant]

Ami grimpeur. C'est décidé, tu te mets à l'alpinisme. Cette année, à raison d'une séance bi-hebdomadaire en salle, tu as eu l'occasion de côtoyer – à une distance raisonnable car les périmètres, quoique invisibles, sont bien délimités – quelque éphèbe aux mains calleuses qui débute son entraînement par un 6c en dévers. Du coin de l'œil et du bout de la salle, tu as secrètement jaloué cette gestuelle féline et assurée, tandis que les spasmes de ton mollet t'envahissent avant même d'être entré en phase d'aérobic lactique. A force de régularité, l'un des membres de cette tribu – celui dans la bande qui semble être préposé à l'assurage ; qui, conformément à une stratégie d'entraînement méthodiquement élaborée t'a-t-il expliqué, ne tente que trois voies par séance, ânonne beaucoup et, malheureux daltonien à la volonté d'autant plus admirable, ne distingue pas les prises bleues des prises vertes – celui-là, donc, t'a même fait l'honneur de conseils avisés. Tu regrettes de n'avoir jamais réussi à entre-apercevoir sa copine Lolotte, qu'il interpelle souvent dans ton dos au moment où tu grimpes. Mais au diable la mystérieuse Charlotte et tes ardeurs séductrices, tu es là pour progresser

— d'ailleurs, tu n'en doutes pas, ce sera ensuite beaucoup plus aisé d'emballer Charlotte. Et ton opiniâtreté a finalement payé. A la veille de l'été, tu enchaînes désormais les 4c en tête, à vue et pas seulement sur structure artificielle. Après travail tu passes même du 5b si les précédents ascensionnistes n'ont pas trop patiné les prises de leur sueur. Et, tu en es convaincu, d'ici la rentrée tu parviendras enfin à enchaîner en moulinette cette maudite 6a que tu tentes depuis plusieurs séances. Autant dire que dans le 4, tu as de la marge.

Tes rêves d'alpiniste s'étaient dévoilés au comptoir du bar de la salle d'escalade, sur le papier d'un ancien exemplaire de Montagnes Magazine, poisseux de magnésie liquide séchée ; un numéro hors-série consacré au IV sup que tu feuilletais assidûment à chaque fin de séance. La revue avait cependant été dérobée avant que tu n'aies pu la connaître par cœur. Fort heureusement, dans sa politique éditoriale dynamique et soucieuse des attentes de ses lecteurs, Montagnes Magazine avait décidé de lancer une réédition, pour quelques centimes d'euro de plus, quelques informations de moins et une nouvelle couverture. Tu y avais cherché un objectif réalisable, mais comment faire le tri parmi toutes ces courses d'un niveau IV sup ? La photo illustrant la traversée des Aiguilles du Diable t'avait enjoué. Tu y avais toutefois renoncé en estimant qu'il n'était pas raisonnable de cumuler les difficultés : tu apprendrais à te servir de crampons et d'un piolet l'an prochain. Tu t'étais donc rabattu sur des courses sans approche glaciaire et, contenant ta fougue, tu avais sagement arrêté ton choix sur une « course d'arête ludique à l'engagement peu important ». Les crêtes de la Mourelle. Il ne restait plus qu'un point de détail à régler. Trouver un partenaire.

Ta liste de connaissances éclusée, tu avais posté une an-

nonce sur un forum communautaire. Des vagues d'espoir étaient venues s'échouer sur la plage de ta déception : aucun contact n'avait abouti. La fin des congés pointait à quatre jours. Le temps passait sans tuer le désir. Alors, comme d'autres l'avaient fait avant toi, tu étais allé l'assouvir auprès de mains expertes. Tu t'étais présenté au Bureau des Guides de Luz Saint-Sauveur. Un guide sifflotant t'avait accueilli et donné rendez-vous deux jours plus tard au refuge de la Glère. En quittant le Bureau, tu avais vu des photos de la course, épinglées au mur : friends et coinceurs au baudrier, un pré-ado gravissait sereinement en tête la Dalle du Colonel. Pris d'un doute sur le niveau de la course, tu t'étais demandé si finalement, quitte à prendre un guide, tu n'aurais pas dû carrément opter pour la traversée des Aiguilles du Diable...

[Moi, Pendant]

Les sifflotements du guide, relayant au sommet du gendarme précédent, ne parviennent pas à mes oreilles. Il n'y a personne. Tout est vide. Y compris moi. C'est – encore – la fin du monde ; preuve que les choses ne sont jamais définitives. Au pied de la Dalle du Colonel et dans les affres, Force Roz' est couleur livide / livide clair. Limite transparente. L'esquisse du grand écart qu'il va me falloir faire pour atteindre, depuis le bord de la plateforme, le départ de la fissure, m'a mis la tête dans le cul : le « spit pour relayer en haut » est en bas – si, si, Chéri-chéri, dont la santé mentale n'est pas discutable, confirmera la véracité de cette assertion – et le ciel m'apparaît en contrebas. C'est tout gazeux. Donc impossible. Les prémices de la dalle s'évanouissent dans un surplomb et moi de même. Du moins j'aimerais bien ; ça réglerait temporairement la situation. Hormis que j'ignore

comment m'y prendre. Je pourrais faire comme les autruches. Sans la plume dans le cul si possible, je préférerais ; quoique la gravité de la situation pourrait me faire passer outre. En mettant la tête dans mon sac à dos, non seulement je ne verrais plus rien mais avec la chaleur je devrais parvenir à perdre connaissance. Sauf que là je suis plutôt en hyper ventilation que l'inverse.

— Plus près ! Rapproche ton pied du bord de la plateforme !

Je réduis mon champ de vision, passablement embué, à la pointe avant de mes chaussures. Soit quatre centimètres carrés. Le dernier millimètre de Vibram. Pas plus loin. Avec une conviction inexistante et regardant à l'extrême opposé, je déplace mon pied de quelques centimètres et tâtonne dans le vide de l'autre jambe. Je n'atteins évidemment pas la fissure et reviens sans grande surprise dans ma position de départ, pensant avoir démontré l'impossibilité de la chose.

— Plus près ! Mets-toi vraiment au bord. Sur la pointe du pied !

Au bord. C'est bien là tout le problème.

— C'est la seule solution, ajoute Chéri-chéri

Le pied droit sur l'extrémité de la plateforme, la main droite sur le bord extérieur de la dalle, je bascule le pied gauche dans le vide et le remonte progressivement le long de la paroi jusqu'à venir rencontrer la fissure à l'intérieur de laquelle, en grosses, je ne peux le caler. L'idée qu'il s'agit d'une demi-victoire parvient à peine à juguler celle qu'il s'agit d'un point de non retour. Quoiqu'il en soit, une seule et unique conclusion s'impose à mon cerveau, au grand dam de l'éthique de l'escalade : m'agripper à la corde, seule prise évidente, pour parachever mon rétablissement. Et fuir. La tension de l'assurage me renvoie un Chéri-chéri rassurant et

bienveillant. Je grimpe néanmoins sans écouter et en fermant à moitié les yeux, concentrée sur un unique objectif : être plus rapide que l'angoisse. A peine le temps de concéder intérieurement l'élégance de la longueur que je débouche au relais. La fin du monde étant derrière moi, je décampe vers le sommet – au moins du II+ où je réussis à mettre une sangle et un friend. Victoire. La fin du monde est au 36^{ème} dessous. Qu'elle y reste.

Nous descendons du sommet de la Mourelle par la sente, puis reprenons le fil de l'arête Sud pour rejoindre le pied du Moine. Chéri-chéri s'élève, puis s'enfonce dans la cheminée. Derrière moi, un guide sifflotant et en baskets achève de descendre en rappel – je me rassure quant à la réalité de ce IV – même pas sup – à l'ancienne : ses chaussons pendouillent à son baudrier. Chéri-chéri est parvenu sous le bloc coincé où il semble heureux d'avoir rencontré deux pitons. Il demeure toutefois perplexe sur la façon de s'extraire de la cheminée. Dans ses diverses tentatives, il se prend à jouer les derviches tourneurs. De dos. De face. De profil. Non ? L'autre, alors ? Les figures varient par des sorties inopinées d'un pied ou d'une main, à des hauteurs qui ne laissent pas douter de l'élasticité de l'homme dans les situations pressantes.

— Relais, vaché ! balbutie-t-il finalement entre deux respirations.

Le guide sifflotant s'est rapproché de moi.

— Alors, prête pour la bagarre ? me demande-t-il.

Il n'a pas l'air de savoir qu'il a face à lui « Force Roz' Venant de Triompher de la Fin du Monde ». Et Force Roz' adooooooooore la renfougne. En haut du rappel, son client s'affaire avec les cordes et son descendeur.

— C'est bien comme ça pour le rappel, hein ? demande-t-il à la cordée qui arrive vers lui.

Il descend au moment où, désormais sous les projecteurs, je m'élève et rachète avec succès ma pitoyable prestation de tout à l'heure. En coupant le son, j'aurais vraiment été parfaite. Si, si !

La dernière difficulté se dresse après la traversée descendante : le Flambeau, un splendide mur vertical, parcouru de plusieurs fissures parallèles. L'embarras du choix c'est qu'il faut se décider. Chéri-chéri tente à droite mais ne voit pas comment protéger. Il redescend et se décale dans la fissure de gauche. Le mur est tellement raide qu'il a le sentiment de déverser et la solidité de ses points ne lui semblant pas indiscutable, il commence à débattre intérieurement de la situation. Est-ce parce que j'ai consommé mon quota d'angoisses que désormais l'idée de gravir cette belle ligne me séduit ? Ou bien parce que je pressens que Chéri-chéri y renoncera ?

Chéri-chéri désescalade les trois mètres parcourus. Le regard fautif, il demande à « Force Roz' Venant de Triompher de la Fin du Monde » – mais qui était « L'incarnation de la Décrépidité du Quatrogradiste Même Pas Sup » une heure plus tôt – si elle ne lui en veut pas... Je réponds par un sourire espiègle. Nous allons nous poser aux meilleures loges pour assister à l'ascension de la dernière longueur en IV même pas sup de cette « belle course d'initiation » – les isards doivent bien se marrer – par le guide et son client. Mais à notre grande déception, ils nous annoncent qu'ils sont pressés et sont contraints de s'en abstenir. Ah, le respect des horaires ! Allez, zou, tout le monde dehors. La salle ferme. Et soyez sympa, laissez les magazines sur le comptoir du bar s'iou plait !

La fraternité des alpinistes

Par Marcel Demont

Publié sur le forum alpinisme en novembre 2006.

Grand Combin, 4314 m, 1976.

Est-ce la forme de cette montagne, sa couleur au crépuscule, le mystère qui s'en dégage lorsque par le jeu des brumes et de la lumière elle paraît flotter au-dessus de la terre, qui provoquent chez mon client l'envie de la gravir ? C'est à cela que je songe alors que, en cette matinée de septembre, je précède Michel sur le chemin du refuge. Nous sommes encore bien loin de la rustique cabane de pierres, mais déjà nous percevons l'odeur familière d'un bon feu de bois. Au bonheur espéré d'une longue soirée à deux se substituera la joie d'une rencontre imprévue.

Ayant atteint le refuge, nous nous y installons et faisons connaissance avec ses occupants : Jean, un guide, simple et chaleureux, et ses clients, des citadins conviviaux à l'humour pétillant, qui étonnent par leur vitalité. Notre projet est la traversée du Grand Combin, par l'arête du Meitin et descente sur Panossière par le Mur de la Côte. Celui de Jean est la face Sud du Grand Combin. Dans la soirée et dans la nuit, la neige tombe à gros flocons. Plusieurs fois, déjà, j'ai guidé cette ascension dans des conditions difficiles et ne vois pas de raison de briser le rêve de mon client. Jean, mon collègue,

préconise une voie de la face Sud.

A deux heures du matin, alors que nous faisons le point sur la terrasse empierrée du haut refuge, les chaudes pantoufles de cabane enfouies dans la neige tombante, Jean se fait convaincant. Ambition de réaliser une voie que je n'ai pas encore parcourue ? Désir de prolonger de quelques heures une relation amicale naissante ? Instant de faiblesse dans la nuit sévère à peine égratignée fugitivement par le faisceau de nos lampes frontales ? Sous le col du Meitin, à l'endroit où nos routes normalement se séparent, j'accepte la proposition de Jean : son chemin devient notre chemin.

Au terme d'un été chaud et ensoleillé, la montagne est à nu, réduite à un squelette de rocs décharnés et de glace noirâtre. Ce jour-là, cette carcasse est masquée par une blanche couverture de neige fraîche qui glissera de ses épaules au premier coup de chaleur. La voie que nous empruntons est faite d'une succession de dalles redressées, encombrées de neige, et reliées entre elles par de petits murs verglacés. Ici et là nous gravissons quelques couloirs pentus à la roche pourrie. Les membres de chaque cordée grimpent simultanément, à corde raccourcie et tendue, sans aucun point d'assurage, ni relais. La progression requiert de la vigilance, de l'équilibre, de la confiance en son compagnon et en ses propres possibilités. Les crampons, griffes d'acier chaussées par les grimpeurs, perforant la neige molle, trouvent un appui sur la glace qu'ils raient, sur un rebord de rocher, dans une fissure. La corde est la matérialisation du contrat moral conclu entre le client et son guide, le moyen de communication. Ses ondulations véhiculent du bas vers le haut des messages d'hésitation, de doute, d'occasionnelle faiblesse ; du haut vers le bas, de confiance, d'encouragement, de force rassurante. Ce lien robuste, lorsqu'il est privé de tout point d'amarrage autre que

le corps des alpinistes, scelle inéluctablement leurs destins d'hommes, vainqueurs ou vaincus.

Le jour se lève alors que, empruntant une sorte de chenal verglacé, voie naturelle vers la vallée encore plongée dans l'ombre, un torrent de neige provenant du haut de la face atteint nos deux cordées, les balaie furieusement. Chanceux, je résiste à la violente poussée de la masse neigeuse, force à laquelle s'ajoute la tension de la corde à l'extrémité de laquelle est accroché mon client. Jean et ses deux compagnons sont précipités dans le vide.

Au moment du déclenchement de l'avalanche, la cordée de Jean précédait la mienne de quelques mètres et était légèrement décalée sur ma droite. Très nettement, je vois les corps de mes camarades glisser, taper et rebondir, je saisis au vol l'expression de leurs visages, enregistre leurs attitudes – lutte ultime de l'un, résignation des autres – distingue un appel aussi, déchirant : « Faites... ! » Réflexe dérisoire : je tends un bras pour agripper la corde qui, à toute allure, défile à proximité, puis replie mon bras impuissant, referme ma main vide. La clameur s'apaise, un lourd silence s'installe sur la montagne.

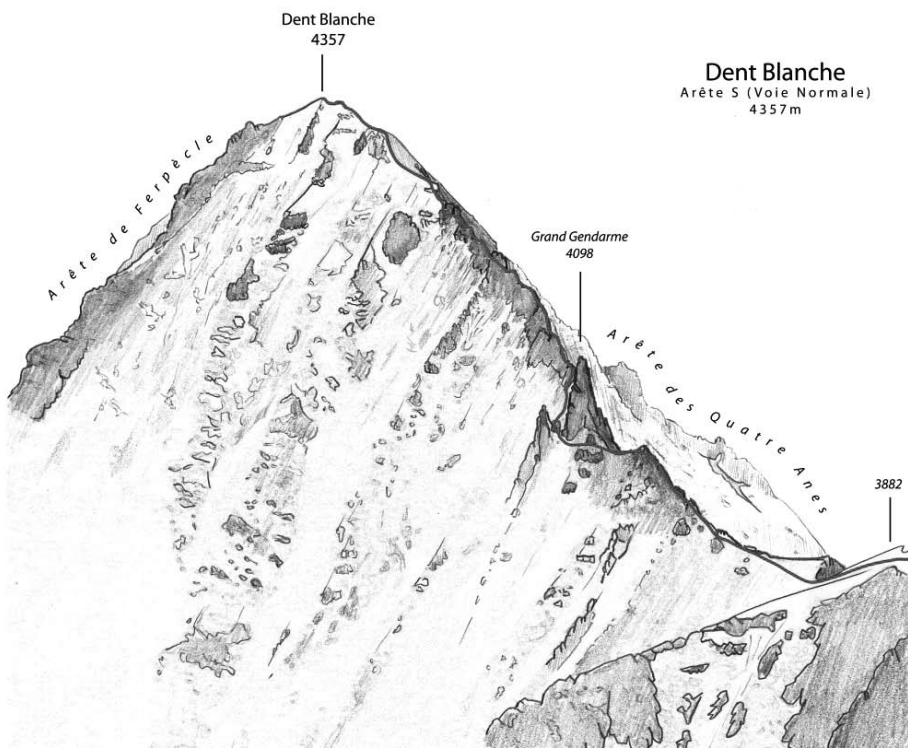
Nous entreprenons immédiatement la difficile désescalade de la face. Alors que nous suivons les traces de nos compagnons tombés, monte en nous le sentiment fort d'accomplir un rituel riche en valeurs acceptées. Il nous fallut presque deux heures pour atteindre l'endroit où gisaient les victimes. Beaucoup de temps s'écoula encore, passé aux côtés de l'unique survivant à tenter de soulager ses atroces douleurs, dans l'attente des secours. En fin de compte, du lieu où reposaient les victimes au lieu de leur prise en charge par hélicoptère, nous dûmes – faute de sauveteurs disponibles – assurer seuls le transport des corps martyrisés par leur chute

d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Ces événements modifièrent durablement quelque chose en moi.

Douze ans s'écoulèrent.

Un jour, dans le chaud refuge de pierres et de bois, je me retrouvai face à face avec l'unique survivant de cette terrible chute. Son visage maigre, balafré, s'éclaira, lorsque dans un sourire il me dit :

— Demain, Grand Combin !



Petite escapade du côté des topos

Par François Grémillard

Publié sur le forum alpinisme en septembre 2002.

La littérature des topos n'est pas claire. Elle semble claire mais elle ne l'est pas. Elle s'apparente au discours politique, à la langue de bois. Elle demande donc une interprétation – une exégèse ? une herméneutique ? Il faut apprendre à lire entre les lignes. Les mots n'ont pas leurs sens habituels.

Je me suis attelé à la traduction, en français de tout le monde, de ces textes fondateurs. Dans ce but, j'ai fait un petit répertoire des expressions récurrentes de cette littérature sacrée qui constituera, je l'espère, un signal fort en direction des jeunes. En effet, il faut être très clair afin que cela les interpelle quelque part dans la tête au niveau, entre guillemets, du vécu du quotidien.

Donc, allons-y.

Franchir la rimaye, parfois malcommode.

Ici, « parfois » signifie « toujours », en tout cas chaque fois qu'on y passe. Quant à « malcommode », on appelle ça un euphémisme. Ça veut dire « merdique ».

Traduction : franchir la rimaye, toujours merdique.

Passage délicat, couloir délicat.

Il faut comprendre que, vu de loin, ça n'a l'air de rien mais que, vu de près, le passage présente une résistance insoupçonnée dont l'origine reste mystérieuse. La bonne fissure n'est pas si bonne que ça, ou il y a de la glace dans le fond. Les prises sont rondouillardes, ou fuyantes, ou imbriquées – j'aime beaucoup ces adjectifs, ils parlent à l'imagination – ou les trois à la fois. Ou encore la sortie se fait sur une vire sournoisement déversée et gravillonneuse. On regarde d'un air inquiet l'arabesque élégante de la corde qui pendouille jusqu'à un piton décoratif et improbable, tout en évaluant automatiquement les hauteurs et les distances. Bref, le doute s'insinue. Qu'est-ce que je fais dans cette galère ? Non mais quel c... ! Quand je pense à ceux qui se dorent la pilule au soleil... On m'y reprendra, tiens ! [Note : c'est la version édulcorée ; dans la réalité, le vocabulaire est plus vigoureux.]

Traduction : fais-toi léger.

Equipement très limité.

C'est aussi un euphémisme. Vous remarquerez le « très ». Il y a la limite et il y a la très limite. C'est pire. C'est même très pire.

Traduction : vous trouverez peut-être un anneau pourri abandonné dans le fond d'une fissure par les premiers ascensionnistes et, si vous avez de la chance, un spit rouillé avec, en dessert, un piton branquignollant qui attend impatiemment votre visite pour aller voir ailleurs.

Rocher en général excellent.

Traduction : rocher en particulier détestable.

Le rocher est inégal.

Traduction : le rocher est détestable.

Le rocher demande des précautions.

Ceci indique qu'il n'est pas conseillé de bousculer l'ordre établi ou de modifier un tantinet la structure rencontrée sans risquer de prendre la montagne sur la tête. On progressera donc avec la méfiance du guerrier Sioux. Une bonne solution consiste à se mettre à l'abri et à envoyer son copain devant en lui disant que, de toute façon, c'est toi le meilleur – ce qui n'est pas vrai, naturellement.

Pitons extra-plats conseillés.

« Pitons extra-plats » se traduit par « rocher compact, fissures bouchées, relais problématiques ». Ensuite « conseillés ». Remarquez bien : pas « nécessaires », seulement « conseillés ». Si on vous dit « nécessaires », ça signifie qu'il en faut absolument donc vous pourrez les caser. Alors que « conseillés » veut dire que oui, prenez-en toujours, sait-on jamais, vous pourrez peut-être en mettre un ici ou là, avec de la chance.

Traduction : escalade (très) exposée ou même franchement casse-gueule.

Monter en oblique à droite, tirer à droite.

Traduction : démerdez-vous. Cependant, l'expérience montre qu'on a souvent intérêt à aller voir à gauche.

Suivre le fil de l'arête, facile, et gagner le sommet.

Traduction : démerdez-vous.

S'élever par une vire peu marquée.

Traduction : démerdez-vous. Ne vous cassez pas la tête à chercher la vire, il se peut tout aussi bien que ce soit une dalle ou un surplomb ou même rien du tout.

Progresser au mieux. Continuer au mieux.

Traduction : démerdez-vous.

Bon rocher dans les passages difficiles.

Traduction : rocher en général détestable.

Le bon itinéraire n'est pas facile à trouver.

Traduction : vous allez vous perdre à tous les coups. Inutile de chercher le chemin, allez-y au pif, vous finirez bien par arriver au sommet un jour ou l'autre – plutôt l'autre.

On peut affiner l'analyse. Le « bon » itinéraire : il y a donc plusieurs itinéraires – ce qui est tout de même encourageant – et, parmi ces plusieurs, il y en a un qui est le bon. Mais ce bon « n'est pas facile à trouver ». Cette forme d'euphémisme

s'appelle une litote. Il faut donc le chercher – car si on ne le cherche pas, on ne le trouvera pas. Et c'est difficile parce que pour savoir si c'est le bon, il faut tous les essayer, sinon comment le savoir ? Tout ça prend du temps, surtout qu'on ne sait pas combien il y en a. D'autre part, on dit seulement que le bon itinéraire n'est pas facile à trouver, mais peut-être que les autres – les pas bons – ne sont pas plus faciles à trouver ? Vous voyez que cette petite phrase d'apparence anodine admet des développements inattendus. Pas facile, tout ça. Il y aurait encore beaucoup à dire...

L'itinéraire n'est pas facile à déterminer.

Cette locution présente l'intérêt d'être parfaitement claire, au contraire de la précédente qui, il faut bien l'admettre, est un peu ambiguë. Tout d'abord, il n'y a qu'un itinéraire. Ensuite, il n'est pas facile non « à trouver » mais « à déterminer ». Voilà qui change tout. « Trouver » implique une connotation de hasard, de chance, d'essais manqués, de recherche à droite à gauche, de pif. Alors que « déterminer » a un petit côté structuré, cartésien qui indique que si on réfléchit correctement, comme nos professeurs nous l'ont appris durant nos études, en suivant bien les règles – lesquelles, je ne sais pas – mais en suivant les règles, on tombe avec une précision d'obus sur la bonne solution bien nette et bien carrée et on arrive au sommet avant les ploucs.

Terrain type « face Nord d'Oisans ».

Expression quelque peu absconse pour le béotien qui ne connaît pas l'Oisans. Ce terrain peut être qualifié de délicat, avec toutes les caractéristiques qu'on a accordées pré-

cédemment à cet adjectif. On y trouvera donc, en vrac, une ambiance austère et parfois même franchement lugubre, des pyramides croulantes, des plaques de verglas sur du rocher fuyant et compact, des empilements branlants, des traînées d'humidité froide, une lumière crépusculaire, des emplacements de bivouac qui s'éloignent à mesure qu'on approche, des éboulements gigantesques, du rocher qui demande des précautions, du IV+ pourri trente mètres au-dessus d'un relais douteux, des tours, des donjons et des mâchicoulis qui délivrent des rations cyclopéennes de projectiles de tous calibres, etc. Bref, on fait dans le pharaonique. On aura compris que le terrain type « face Nord d'Oisans » n'est pas exactement le genre de terrain à la mode actuellement et nos farineux magnésistes se sentiront gênés aux entournures. On aura compris également que pif et moral d'acier seront des outils autrement plus puissants et efficaces que les derniers gadgets à la mode.

Comme application pratique, voici un exemple :

« Attaquer à gauche de la cascade du milieu (raide mais facile) puis traverser la cascade et gagner une vire ascendante à droite (dalles déversées). »

Exercice : analysez cette phrase en fonction des indications données ci-dessus.

Corrigé :

On est à l'attaque d'une voie, ce qui signifie : lumière crépusculaire, froidure matinale, ombre. On attaque « à gauche de la cascade du milieu ». Il y a donc au moins trois cascades, donc ambiance visqueuse ou même franchement mouillée

ce qui, conjugué avec la froidure matinale et l'ombre, donne déjà un départ tout à fait sympathique. On est dans la note. Il est possible aussi que tout ceci soit gelé – n'oublions pas qu'on est en altitude – auquel cas, au lieu de grimper mouillé, on grimpera glissant. Est-ce préférable ? A vous de voir. Mais ça peut aussi simplifier les choses en ce sens que si le verglas oppose un « niet » catégorique à toute velléité de progression, on ira tranquillement se recoucher, la conscience en paix.

Continuons.

« Raide mais facile » : quand c'est raide, c'est jamais facile, surtout quand c'est visqueux, sombre et froid.

« Puis traverser la cascade » : sans commentaire. Je vous laisse imaginer.

« Et gagner une vire ascendante à droite (dalles déversées) » : on présente ça comme allant de soi, mais pour celui qui sait, le petit mot « gagner » est source de bien des inquiétudes. Ce qu'il y a entre la cascade qu'on vient de traverser et le début de la vire n'est pas précisé. L'auteur ne sait pas par quel bout prendre la description et s'en tire par une pirouette. En général, c'est mauvais signe. Quant à la vire ascendante aux dalles déversées, on appelle ça « une rampe », et une rampe, en haute montagne, c'est l'horreur absolue, y'a pas pire. C'est tordu, c'est vicieux, c'est lisse, c'est fuyant, ça repousse vers le vide, y'a des gravillons qui roulent... Au lieu d'une prise sympathique où on peut fermer la main, on tombe sur une espèce de truc rondouillard. L'horreur, je vous dis !

Vous avez reconnu, bien sûr, l'attaque de la directe Pierre Allain à la face Sud de la Meije.

Incognito aux Grandes Jorasses

Par Didier Bétemps

Publié dans les articles avant 2007.

Cela faisait déjà trois semaines que l'anticyclone était là et je n'avais pu aller gratter la glace qu'une seule fois. Et en plus là où il n'y en avait pas. Nico les mauvais tuyaux m'avait proposé d'aller vite fait à « Madness très mince » – trop mince voire anorexique.

— T'es sûr de tes infos ?

— Ouais ouais, ça fait !

En remontant le glacier d'Argentière, j'avais tout de suite vu que la glace était en vacances. La première partie fut vite avalée. Nico avait quand même trouvé le moyen d'envoyer son casque dans la rimaye mais cela n'avait pas l'air de l'inquiéter :

— On continue ou pas ?

— Ouais ouais, c'est bon !

Et maintenant j'avais beau gratter avec les engins, après deux beaux patins, quelques clogs placés dans un rocher très moyen, quelques pierres rendues à la gravité, les séances de dry oubliées, c'était évident il manquait un élément au décor. Les rappels s'imposaient : retour à la maison...

Alors quand Marc m'a appelé et qu'il m'a dit « la Desmaison aux Grandes Jo », j'ai vite senti l'opportunité :

— Je te rappelle, je négocie.

— Doudou, je vais peut-être aller trois jours en montagne la semaine prochaine.

— Oui, mais je te rappelle que tu dois emmener les enfants deux jours au ski puisque tu es en vacances toute la semaine prochaine et que moi, je travaille.

Avec Marc ça roulait fort. Les sacs furent vite bouclés. On s'était mis d'accord sur la stratégie, et les infos de Pat – qui avait répété la voie l'année dernière encordé avec le Dauphiné Libéré pour quelques articles – nous avaient permis d'être rapidement prêts. La descente de la Vallée Blanche avec le matos, cinq jours de bouffe, les skis d'approche et les chaussures de montagne rappelaient les meilleures scènes de James Bond en vacances d'hiver à Chamonix. La belle blonde et ses copains les méchants n'étaient pas là avec leurs scooters des neiges mais les impacts dans la neige furent nombreux... L'approche fut plus rapide que prévue et la décision d'attaquer le jour même s'imposa : le besoin d'être rapidement en action était partagé. En plus j'avais promis, à mon insu, que dans trois jours au plus tard, je serais de retour...

A la nuit tombée, Marc finissait la quatrième longueur. La première rampe était bien fournie, quelques beaux passages en glace et à droite toute pour le bivouac. Mon compagnon, fidèle à son habitude, avait déjà préparé en partie l'emplacement – quelques mètres à plat pour poser les fesses – tout en m'assurant et en tirant le sac de hissage.

Marc ne rechignait pas au quotidien comme en montagne. Il avait abandonné le métier de guide : les clampins,

c'est trop lent ! Il avait conseillé à trop de clients de plutôt prendre des vacances à... la mer ! Alors il s'était associé avec Tonio dans les travaux acros. Il était capable de bourriner deux heures sur un pan après avoir passé dix heures pendu sur une stat. La nuit fut calme au poste de police et étoilée en montagne.

Le deuxième jour étaient au programme un bouchon de neige récalcitrant pour s'échauffer, du mixte comme à la maison, deux longueurs un peu délicates et de la glace au dessert. Encore un virage à droite, fin de la deuxième rampe, pour une section d'artif qui devait nous conduire au bivouac. Des Slovènes avaient séjourné dix jours dans la voie quelque temps auparavant – en Slovénie, il y a deux types de vacances : soit tu prends tes congés en Adriatique, soit tu vas aux Grandes Jorasses. Ils avaient laissé une corde dans le passage d'A1. Alors on teste la dame et hop ! on monte dessus. Résultat : deuxième bivouac plus tôt que prévu. Rebelote pour faire fondre de l'eau, préparer une banquette pour tenter de s'allonger un peu, un bruit de casseroles pour malheureusement ingurgiter quelques « lyos ». Et puis une p'tite tisane, un p'tit cachet et au lit ! Il manque quelque chose... A vous de trouver !

Le troisième jour, de la belle escalade dans du rocher correct, un peu de mixte et surtout une belle vue sur le Linceul. En prenant de la hauteur l'ambiance devenait exaltante et l'envie de sortir se faisait de plus en plus forte. Quand on passa devant le sac Millet laissé par René – mais pas pour Céline – on pensa que le « diable » venait d'être médaillé quelques jours auparavant : son pote Mazeaud, président du Conseil Constitutionnel pour quelque temps encore, l'avait

proposé aux plus hautes distinctions ! Chapeau bas pour ce Monsieur, on peut le dire. D'ailleurs on le gueulait si fort – l'heure du délire avait sonné – que les deux cordées qui étaient dans le Linceul se posaient des questions. Bref ça montait, ça montait. R32 au compteur. Une petite longueur d'artif avant le dodo, du mixte un peu délicat et retour au bivouac à l'étage du dessous. Cette nuit Marc dormira saucissonné dans un hamac et moi, les fesses collées, non pas contre Ginette mais contre Rocher.

Aujourd'hui ça devrait être la sortie. Les deux compères étaient en forme. La remontée des cordes constituait l'échauffement du jour. Et toujours ces grosses conneries jetées en l'air : on était heureux comme deux gamins. Je finissais de remonter le sac de hissage quand ce dernier se coinça. Alors que je donnais un p'tit coup sur le jumar pour ramener le récalcitrant, une écaille se détacha et toucha Marc à la main. Lorsque je le vis arriver au relais, sa main était déjà enflée. Il ne pouvait pas franchement bien la fermer. On mit le dit membre dans la neige pendant je me préparais à sortir. Bref il fallait faire vite : ce soir nous devions être au refuge Boccalatte.

La longueur suivante réclamait un peu d'attention. Le topo annonçait 35 m de mixte délicat. Concentré, matériel organisé, les petits devant, les gros derrière. En route ! Malheureusement au bout de quelques mètres – heureusement juste au dessus d'un bon camalot – plus de crampon droit. La talonnière avait cassé. Marc me redescendit au relais. Une heure à ficeler quelque chose pour essayer de retrouver une pseudo fixation. Et pas question d'échanger avec Marc, il avait, lui, des pieds de nabot. En montagne, la roue peut vite tourner et en ce moment elle tournait un peu trop vite

à notre goût ! Il était maintenant 10h. Il fallait sortir de ce merdier et alors commença une séance de pédalage : à chaque fois que j'essayais de me propulser sur le pied droit, je voyais le crampon se mettre de travers. Une glissade s'en suivait car la glace était mince mais suffisante pour rendre les choses compliquées. J'essayais toutes les positions ; malgré ma créativité je ne pus progresser que de quatre à cinq mètres en quatre heures. La progression devenait impossible. Sans compter qu'un « putain » de foehn s'était mis de la partie : des coulées de poudreuse m'arrosait en continu. On changea alors de vocabulaire : les noms d'oiseaux furent évoqués, les gentes féminines citées. Il ne restait plus qu'appeler le PG pour rétablir l'ordre dans cette foutaise.

Marc dégrafa le pantalon pour récupérer les piles de la radio LT 36 qu'il avait strappées sur son ventre pour les protéger du froid. Nos copains du PG furent vite à notre écoute mais le vent devait forcer dans l'après-midi et pas question d'hélicitreiller dans ces conditions ! Pas de gros pépins alors il fallait attendre demain, peut-être ? Notre copain Gibé, big boss de météo cham, dit « moulure » – il avait pris l'habitude de noter sur son carnet toutes les moulures des voies un peu dures de la Yaute... eh « moulure » ! qu'est ce que tu fais dans ce crux ? et lui, il te sortait son carnet et t'expliquait calmement pied droit, pied gauche... – nous avait promis un anticyclone encore pour « au moins une semaine ». Mais là c'était presque Beyrouth ! Et où ça ? Aux Grandes Jorasses, juste 80 m sous le sommet.

Dans la vallée, c'était morose. Il faisait « presque » beau mais par ici, manque de neige, par là, manque de rien, par là-bas, manque de tout. C'était la vie du bas, comme ils disent en haut lieu. En plus la campagne électorale commen-

çait à raser vraiment tout le monde, les poilus comme les autres : la surenchère dans les propositions avait dépassé tous les records et on ne savait plus qui couchait avec qui. Seuls quelques journalistes, les derniers charognards, les spécialistes des faits qui font peur, ceux qui rendent la ménagère frileuse dès le mois de septembre, traînaient dans le coin. Ils attendaient la réception du René au Majestic. L'écho des montagnes fit son œuvre : deux soldats sont bloqués dans la face Nord des Grandes Jorasses au même endroit que René, trente ans plus tôt. L'histoire se répétait au moment même où on honorait notre ancien combattant ! Tout le monde fut averti. La nouvelle se propagea au-delà du col, jusqu'au bord du lac d'Annecy, jusque dans les familles...

Nous avions versé sur l'autre rive : il fallait absolument se protéger de ce vent, celui qui laisse des traces bleues sur les extrémités, celui qui use le combattant. La main de Marc n'était pas très belle. Notre tente de paroi fut arrimée du mieux possible. L'attente pouvait commencer. Et peut-être durer plusieurs jours. La nuit fut longue. Nous n'avions plus rien à nous dire : chacun avait construit sa bulle. Le froid du matin nous sortit de notre somnolence. Les mêmes gestes, les mêmes pensées mais un soulagement profond : le vent était tombé, la lumière était redevenue limpide. Aujourd'hui nous serions dans la vallée, le moral remontait.

Les relations publiques se rétablissaient : le téléphone avait résisté au froid. C'était Krysten, la copine de Marc. Elle ne comprenait pas tous ces risques pris pour quelques cailloux. Elle s'en remettait à tous les commentaires qui s'étaient développés sous l'action des journalistes. Elle avait entendu ceux qui ne vont jamais en montagne s'étonner de tous ces morts. Des touristes qui ne comprenaient rien à ces deux

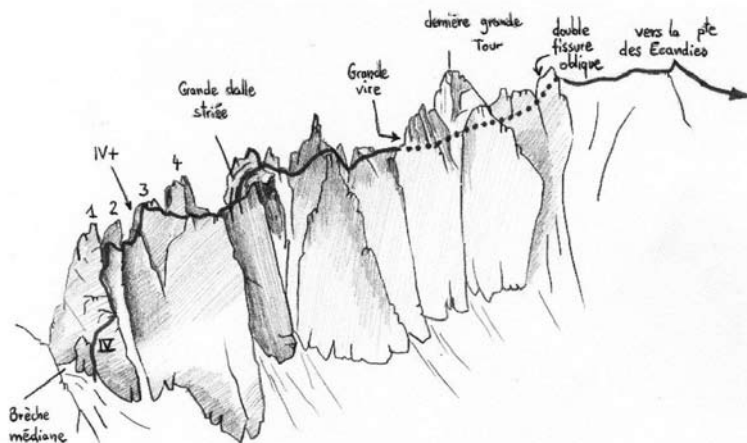
personnages alors que les pistes sont si bien balisées. Elle envisageait de mettre fin à ses relations avec un individu si incohérent. Marc avait beau clamer le contraire, revendiquer sa liberté, expliquer son bonheur d'être là-haut avec des potes, lui rappeler les vacances en amoureux à Cuba, rien n'y fit et la communication se conclut par un grand M...

Nos sacs étaient prêts. Il nous tardait de quitter cet endroit. C'est alors que le premier hélicoptère fit son apparition. Il se mit en vol stationnaire devant l'éperon Walker. Un photographe filmait avec son barda : les journaux avaient besoin d'images en ces temps moroses. Derrière l'hélicoptère du PGHM attendait son tour pour approcher. Marc me tendit son portable pour me faire lire le texto de Muriel qui avait réalisé ma supercherie :

— toi é ta montagn alé vou fèr FOUTR mu.

La déception totale était maintenant partagée. Et l'autre qui continuait de nous bombarder avec son objectif. Sans se concerter, deux mains se levèrent et deux doigts se raidirent. Il n'en fallut pas plus pour que l'hélicoptère vire de bord.

La photo fit le tour des rédactions : « Face Nord des GRANDES JORASSES, le geste qui sauve ! »



Première main

Par Pierre Rouzo

Publié sur le forum escalade en janvier 2005.

J'ai découvert l'escalade en même temps que Jean-Marc. Nous étions bons amis – nos femmes aussi d'ailleurs – et nous nous connaissions depuis cinq ou six ans. Nous habitions tous les deux à Nancy, en Lorraine – en haut, à droite – et ni lui, ni moi ne faisons de sport. Rien. La toute première fois que l'on a « grimé », c'était en 1980, en novembre, lors d'une des très-très-rares journées d'ensoleillement qu'offre ce pays. Air froid et sec, donc.

Christian, un copain qui connaissait l'activité, nous en parle un jour. Il nous propose même de nous initier à cette « chose » totalement inconnue pour nous : LA Varappe ! Bon, soit, on peut toujours essayer... Zou ! Allez, on verra bien : rendez-vous est pris. Dans les proches alentours de Nancy, c'est pas compliqué : il n'y a qu'une falaise : Maron !

Enfin, une falaise : une ancienne carrière désaffectée dans un joli coin de verdure. Un endroit finalement très bucolique au bord de la Moselle. Elle forme une petite barre de calcaire fracturé, d'une petite trentaine de mètres de haut pour une centaine de large. Elle est coupée aux deux tiers par une très large et confortable vire, dans laquelle sont ancrés toutes sortes de bouts de ferraille : cornières, fers à béton, fils de

fer... Pareil dans les voies, plus des pitons. Des militaires s'y entraînent régulièrement en surnombre, des pompiers aussi et le Club Alpin y organise souvent des sorties. Le nom des voies est évocateur : « la K2 », « le dièdre jaune », « la fissure Rébuffat », etc.

Ce jour là, et malgré le soleil, il n'y a pas trop de monde. Moi, j'aime autant : je n'apprécie guère de « tourner ridicule » devant témoins ! Christian a tout le matériel nécessaire et nous donne maintenant les premières consignes de base : comment grimper sur le rocher comme à une échelle avec toujours trois points d'appuis, comment se servir du descendeur pour assurer le premier de cordée, etc.

Et c'est parti : Christian évolue facilement et grimpe rapidement jusqu'au « sommet ». Pas le temps, pour nous, les néophytes, d'observer vraiment la gestuelle du connaisseur et l'emplacement des prises... Mais bon, « ça a pas l'air trop compliqué son truc ! »

C'est au tour de Jean-Marc. Christian reste en haut pour assurer. Houlaaaa, c'est pas si facile finalement : Jean-Marc zippe des baskets et passe un temps fou à tâter le rocher pour trouver les prises mais il arrive tout de même en haut. Pareil pour moi : je ripe des galoches mais je m'en sors. Même pas peur. Jean-Marc non plus.

Par contre, lorsque je suis arrivé sur la vire, j'ai trouvé « un peu bizarre » que Christian m'assure de cette drôle de façon : debout, les pieds au bord du vide et la corde par dessus l'épaule. Mais c'est lui le « pro »...

Après plusieurs autres voies, nous sommes vraiment enthousiasmés. C'est super « ça », d'escalader ! La varappe : ça nous plaît ! Ça nous plaît tellement que nous songeons aussitôt à nous acheter, nous aussi, notre propre matériel.

Las, les prix qui figurent sur les étiquettes sont – pour nous – particulièrement effrayants ! Ça nous calme. C'est l'époque où l'on est au chômage plus souvent qu'à notre tour. Pas beaucoup de fric en magasin donc.

Qu'importe, Jean-Marc et moi sommes bricoleurs et je trouve des astuces : on va se confectionner un baudrier chacun avec des ceintures de sécurité... de bagnole ! Une partie a été cousue par un cordonnier et ils se bouclent autour du bassin à l'aide d'un mousqueton à vis. Deux mousquetons, bien entendu chapardés dans LE grand magasin de sports. Pour ma part je me suis bricolé deux plaques de métal – de l'inox – qui rendent plus rigides mes piètres baskets de ville. Un gant de toilette me sert de sac à magnésie.

Ne reste plus qu'à trouver la corde vu que Christian n'est pas toujours disponible. Jean-Marc, peut-être plus fortuné mais surtout apparemment plus motivé que moi, saute le pas : il s'en achète une. La moins chère : toute blanche. Une sangle, un autre mousqueton à vis et un descendeur plus tard - tout ça chapardé, bien sûr - il n'y a plus qu'à.

Il n'y a plus qu'à... attendre un jour sans pluie ! La Lorraine, ce n'est pas franchement le pays de la varappe : quelques jours de soleil par an, du trop froid en hiver, du trop chaud en été, de la pluie ou du brouillard le reste du temps. Et surtout, pas de cailloux à des kilomètres ! Mais « ça le fait » de temps en temps.

En observant les autres grimpeurs, Jean-Marc et moi nous assurons maintenant « en moulinette » – le mot n'existait pas encore – du bas, avec un huit. Christian nous a blousés de sa crânerie. Nous en sommes convaincus : c'est nul et surtout dangereux d'assurer à l'épaule !

C'est aussi l'époque où certains « vrais » grimpeurs peignaient certains pitons en jaune. Ceux dont il était possible de ne pas se servir pour la progression. Nous, on fait comme on peut : quelques fois on s'en sert, quelques fois pas. Mais on fait des progrès ! Et puisque faire des progrès est encourageant, on s'entraîne maintenant chez nous. Chacun chez soi : musculation, tractions, assouplissement... Un peu de tout et un peu n'importe quoi : après s'être démonté le dos, Jean-Marc a arrêté les tractions lesté d'un sac à dos... rempli de cailloux et moi, j'ai laissé tombé le grand écart facial après m'être démolé les genoux !

Le premier magazine qui parlait de varappe et que j'ai trouvé en rayon chez le marchand de journaux s'appelait « l'Année Montagne ». Et puisque la couverture était souple, je l'avais plié directement dans mon blouson sans passer par la caisse. Haaa, que de rêves, de fantasmes et d'ambitions nouvelles ! Les photos sont mauvaises mais donnent tout de même envie : Buoux, le Verdon, les Calanques... Si la montagne nous laisse plutôt froids, les falaises du Sud... le soleil... ça, ça nous fait vraiment rêver !

A Maron, le « vrai » grimpeur, le cador, c'est celui qui connaît ces falaises mythiques. Et justement, on en connaît un. De vue. Un con. Un gaillard que nous, les deux débutants, intriguions : on faisait tout de même de très rapides progrès. Nous faisons même du solo sur ce caillou limite péteux ! Sans s'inquiéter du matériel minable qu'on utilise, il nous conseille de grimper « en tête ». Ha bon ? Il en est sûr le monsieur, c'est mieux ? Bon, OK : fini l'assurance du haut, à nous la « vraie escalade » ! Y'a pas de raison, on a 24 ans, on est jeunes et motivés : on va s'y essayer.

Allez, GO ! C'est Jean-Marc qui s'y colle le premier. Une

voie sur un beau pilier blanc, cotée dans un 6- de l'époque – sans doute un bon 6b+ d'aujourd'hui. Le nouveau « premier de cordée » évolue pas à pas et moi, l'assureur, je trouve la corde bien raide pour donner du mou dans le descendeur. C'est un peu le bordel... Chute du leader ! Je tiens fermement la corde mais glisse sur plusieurs mètres sur les graviers de la vire. Ouf ! Tout va bien, c'est « notre » première chute et Jean-Marc ne s'est pas fait mal.

Un autre jour, c'est moi qui suis en tête. Je suis à la peine : j'escalade l'une des « Demoiselles de Meuse », à Saint Mihiel, à une centaine de kilomètres de Nancy. C'est une belle tour de calcaire – il y en a six – sans beaucoup de fractures, lisse, ronde, où il n'y a que des petits trous pour servir de prises. C'est super dur ! Même avec mes EB Super Gratton toutes neuves j'ai bien du mal à évoluer sur les seuls bidouigts et monodoigts qu'offre cette voie que l'on ne connaît pas. Je m'arrête à chaque ancrage rencontré. A l'époque, le monodoigt représentait LE MUST de l'escalade : quand on parlait de monodoigts dans une conversation : les visages s'éclairaient...

Mais là, y'a vraiment un problème... Au dessus, je repère un « machin » en ferraille pour mettre le mousqueton – pas de dégaines pour notre cordée qui n'a pas le sou. Je monte, m'en approche... Quelle horreur ! C'est un petit collier que l'on utilise pour fixer au mur les tubes de cuivre ! Deux demi ronds reliés par une petite vis de chaque côté : ça va pas le faire ! C'est pas costaud ces trucs-là !

Houuu... qu'est-ce on fait dans ces cas-là ? Bon, faut redescendre. J'ai une idée : on n'a qu'à laisser LE mousqueton en acier. Un mousqueton que j'avais réussi à dissimuler à un militaire, avant de le lui chaparder après son départ – de

l'antimilitarisme primaire, mais bon pour NOTRE cause de grimpeurs débutants. De toutes façons, il est trop lourd : on ne s'en sert jamais. Le seul gros problème, c'est que je suis accroché à une douzaine de mètres et que Jean-Marc est obligé de me lâcher : les affaires sont plus loin... Heureusement la cornière a l'air de bien vouloir supporter mon poids – je suis tout maigre.

Jean-Marc trouve l'objet dans LA valise. Je suis un drôle de zèbre : alors que tout le monde utilise un sac à dos, moi je trimbale mon matériel de varappe dans une petite valise. Après une manœuvre un peu délicate, les deux gaillards sont maintenant tous les deux au sol, le cul dans l'herbe, sains et saufs. Pouuuuf ! C'est compliqué LA Varappe.

Après ces premières expériences d'escalade en tête, ses chutes, ses échecs, ni Jean-Marc ni moi ne nous souvenons sur les conseils de qui on a changé radicalement d'attitude... et surtout de matériel ! Si nous récapitulons, les deux zigotos que nous étions ont commencé à faire de l'escalade avec :

- pour toutes dégaines, des mousquetons qui restent ouverts. Le doigt se coinçait sur le côté pour on ne sait plus quelles ingénieuses raisons mais ça nous avait plu : on en avait volé une bonne demi-douzaine !

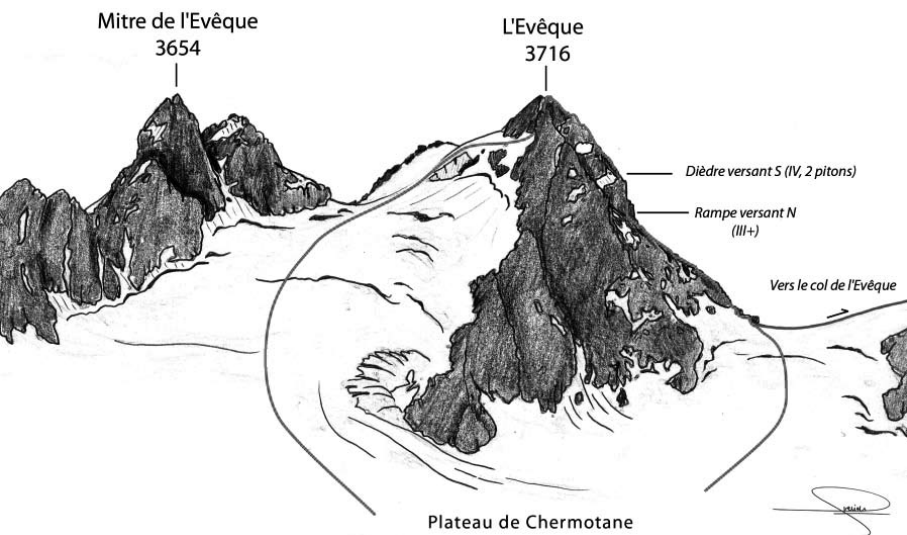
- des baudriers en ceintures de sécurité, fixés sur les hanches, plus bas que le nombril – bonjour les risques de retournement – et fermés par un mousqueton à vis... doigt en haut !

- une corde spéléo. Une STATIQUE donc. La « blanche » était moins chère que les autres – ni Jean-Marc, ni le vendeur, ni les quelques grimpeurs de Maron ne semblaient connaître LA différence avec une VRAIE corde d'escalade, DYNAMIQUE !

- un encordement réalisé avec une queue de vache ;
- le seul nœud qu'on savait faire - di-rec-te-ment attachée sur le doigt du mousqueton à vis ! #@%\$!
- souvent sur du matériel fixe... prévu pour de l'artif !

Nous sommes aujourd'hui en 2005, Jean-Marc et moi-même sommes toujours en vie. Et nous espérons qu'à la lecture de cette petite histoire, TOUT LE MONDE peut et doit crier au miracle ! Nous habitons depuis vingt ans dans le Sud de la France, nous faisons toujours de l'escalade et nous avons à nous deux 94 ans passés ! Et si Jean-Marc, souvent et trop longtemps blessé, n'a pas pu énormément progresser, j'ai tout de même réussi à flirter, à une époque, avec le 8c...

Moralité : faites attention à vous et intervenez TOUJOURS quand d'autres semblent pouvoir se mettre en péril par leur attitude, le matériel qu'ils emploient ou leur façon de l'employer !



Albert Miépreux, 45 ans, gardien de refuge

Par Nicolas Bobier

Texte publié sur le forum alpinisme en août 2006.

« Ah quel bonheur l'estive dans son chalet, dans le foisonnement verdoyant des alpages ! Quel plaisir d'entendre roucouler le ruisseau aux bords des pâtures ! Et de contempler les hautes cîmes, là où jamais la main de l'homme n'a mis le pied ! »

Notable bernois du XIX^e siècle.

— P*#\$&n de m@%#de ! Non mais t'as vu la facture ?!

— Oui, je sais, elle est salée.

— Ça se voit que c'est pas lui qui paie !

— Et encore, c'est seulement la troisième de l'année que nous envoie la commission des refuges...

— Je n'en peux plus, je ne sais plus quoi faire de ce type, il va bientôt faire couler mon CAF si ça continue ! Un problème de plomberie cramée. De plomberie cramée, bordel ! Un gardien de refuge qui fait pas la différence entre une gouttière et un fil électrique, t'as déjà vu ça toi ? Et c'est quoi cette histoire de renard-fantôme qui terrorise les clients ?

— Il était probablement ivre comme d'habitude...

— Non écoute y en a marre de ses conneries. Faut envoyer ce vieux schnoque aviné à la retraite. T'es le trésorier, donc tu peux contacter un gars de la commission des refuges

pour qu'il l'exhorte à démissionner, non ?

— Bon je vais voir ce que je peux faire, président... Et pour son remplacement, comment on fait ?

— Ah ! C'est vrai que j'avais pas pensé à ça ! Le désastre !

— La saison vient juste de commencer pour ce refuge, l'équipe est là, faut une reprise sur-le-champ !

— Bon écoute, démerde-toi, la seule chose que je veux, c'est que cet alcoolo irresponsable soit renvoyé du plancher des vaches.

— Je crois que j'ai une idée.

(Dring !)

— Allo ? répondit Albert Miépreux.

— Salut Albert, c'est Justin Doubri, de la commission des refuges du CAF de Chépaou. Si j'ai bien compris t'as passé le relais du refuge du Crocodile en haute montagne et tu cherches un nouveau refuge pour la saison, qui soit en alpage ?

— Ouais mais on m'en propose un nouveau et encore au delà de 3000 m.

— Ecoute, j'ai un super plan pour toi ! Tu vois le vieux Roger du refuge de Prébaveux ? Hé ben il vient de démissionner pour prendre sa retraite. Il laisse vacant le gardiennage de ce refuge superbe dans les alpages où tu vois le Mont Blanc, la Verte et tout...

— Il a démissionné en tout début de saison, comme ça, sur un coup de tête ?

— Disons qu'on l'a aidé à démissionner, il n'arrivait pas à régler quelques petits problèmes internes au refuge et comme on sait que t'es un gars d'expérience...

— Quels problèmes ?

— Bah paraît qu'il y aurait un fantôme, ou encore un renard, voire les deux... En tout cas une chose qui foutrait le bordel dans le refuge mais bon comme le vieux Roger est un peu alcoolo, c'est probablement des fadaises tout ça, donc pas de souci, hein ?

— Si tu le dis...

— C'est ok pour toi ?

— On prend rendez-vous pour en discuter.

— Le plus tôt sera le mieux, faut reprendre le refuge au pied levé !

Albert Miépreux, gardien de refuge depuis vingt ans, est le genre de type qui a roulé sa bosse dans le métier. Il en aura vu des choses durant toutes ces années ! Les réveils matinaux avec des têtes enfarinées d'alpinistes, les touristes en tennis à la mi-journée, le service à diots du soir, les ronfleurs à 80 décibels, sans parler du ballet des casse-pieds qui fouillent dans leur sac toute la nuit et qui font miroiter la lumière de leur frontale dans ta tronche. Et malgré cela il était toujours attaché à son sens de l'accueil, jamais offert à la tête du client. D'ailleurs, il était du genre consciencieux. Avec le temps, il avait développé une intuition infallible du profil d'un client de refuge : il pouvait deviner en moins de cinq minutes s'il avait affaire à un touriste du dimanche, un cafiste à vin rouge, un alpiniste à terrain à chamois ou un grimpeur-gymnaste qui va encore te trouver des nuances entre le 6c+ et le 7a-. Cette intuition avait taillé la réputation d'Albert Miépreux. Son dernier refuge en date, celui du Crocodile, perché à 3400 m au-dessus d'une barre de séracs qui grogne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avait fini par le lasser au bout de dix ans. Ras le bol d'entendre couiner les piolets, se fracasser les cubes de glace, rouler des blocs de granit aussi

gros que son refuge, ras le bol de devoir crotter dans la cail-lante au petit matin.

Début avril. Albert Miépreux était sur le sentier de son nouveau refuge escorté d'un paysan qui faisait pâturer ses bêtes à proximité.

— L'r'fuge est juste au-d'sus de la limite des neiges en ce moment !

— C'est quoi la fréquentation ? Skieur, raquettistes ?

— Ah bah les deux, mon bon m'sieur !

Ah le renouveau du printemps ! Ces odeurs de fleurs fraîches à l'orée des alpages ! Ces neiges pures au parfum d'altitude ! Albert emplit ses narines de ce qui semblait être les dons les plus généreux de la nature.

— Tiens qu'est-ce que c'est cette odeur ? Pouah !

— Ah bah c'est le vieux bouc qu'est crevé ! Trop vieux, trop froid, pas pu redescendre, crevé à p'tit feu.

— La pauvre bête ! Elle pue maintenant.

— Déjà que ces bêtes-lô ça cogne quand c'est vivant, mais alors quand c'est crevé, vains dieux !

— Vous allez quand même l'enlever j'espère, demanda Albert en se bouchant le nez.

— Pas la peine, mon bon m'sieur : il est d'jà trop décomposé ! La s'maine dernière, il était tout gonflé, il a lâché les gaz il y a deux jours et le gypaète et les asticots vont finir le travail !

— En effet ! se retourna Albert, dégoûté.

— V'là la neige, juste au-d'sus !

Quelques frémissements de raquettes plus tard, le refuge apparut sur son petit promontoire. La vieille bâtisse de bois encore un brin enneigée sentait la poussière et le vieux

chiffon mais apparemment cela n'empêchait pas les gens de venir. Les trois membres de l'équipe du refuge faisaient nonchalamment la sieste sur la terrasse, grillant au soleil comme des côtelettes d'agneaux.

— Quelle vue sur le Mont Blanc ! se dit Albert. Que dire d'autre ? Le seigneur des Alpes était auréolé de ce vent rabattant qui prolongeait délicatement ses crêtes dans le firmament.

— Bonjour !

— Bonjour, je suis Albert Miépreux, votre nouveau gardien. Je remplace Roger au pied levé.

— Super ! C'était pas trop tôt, quand le vieux schnock s'est barré hier, ça nous a fait des vacances !

— Hep hep ! Respect du gardien, les gars !

— Je crois que ce gardien-là, on va bien l'aimer, souffla Sébastien à ses potes Damien et Fabien.

— On vous fait visiter la baraque ?

— Avec plaisir mais attention ! On ne dit pas « la baraque », les gars : on dit « le refuge » ! C'est plus professionnel.

Albert entra dans la cuisine. Une bonne surprise pour lui : c'était propre et bien rangé.

— On l'a lavée ce matin exprès pour vous !

— Ah bon et c'était dans quel état avant ?

— Ben disons que c'était truffé de cadavres de beaujolais et de vinasse renversée. Le vieux Roger qui... heu...

— OK, j'ai compris, dit Albert.

Albert entra dans le dortoir principal.

— C'est quoi ce bordel ! ?

Des polochons entremêlés, des couvertures à même le sol, des matelas renversés... Bref, un vrai foutoir.

— Pas possible ! dit Damien. On a tout remis en ordre

ce matin !

— Moi je sais qui est derrière tout ça, dit Fabien.

— C'est quoi, un client ? supposa Albert.

— Non, c'est le fantôme, dit Sébastien.

— Le fantôme ?

— Oui, oui. On vous jure que c'est un fantôme. Le vieux schnock n'a jamais réussi à le faire partir.

— En vingt ans de carrière en refuge, j'ai jamais vu de fantôme !

— Nous non plus mais dans ce refuge-là, c'est pas pareil.

— Ecoutez je veux bien croire que c'est pas vous qui avez fait ça, mais un fantôme, là je crois que vous avez sérieusement abusé du pinard de c'vieux Roger !

— Quand vous verrez le fantôme, vous y croirez.

Le soir vint, avec le tant attendu coucher de soleil sur le Mont Blanc. Les vents rabattants étaient tombés, seul subsistait l'éclat doré des radiations célestes sur cette grande barrière blanche aux allures de cathédrale.

(Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute ! dit Albert.

— Oui bonjour, c'est Jean Loup Le Tavernier du CAF de Mulesol.

— Salut ! C'est Albert, je viens de reprendre le refuge.

— Ah bon ? Y a plus Roger qui faisait de la raquette ?

— Il a pris sa retraite. Je le remplace au pied levé.

— Bon je compte dormir au refuge demain soir. J'emmène un groupe de cinq raquettistes à la Cime de la Glandouille après-demain.

— Six demi-pensions ?

— C'est ça.

— Tu n'oublieras pas au moins une paire de raquettes de rechange au cas où, hein ?

— J'en apporte deux de rechange : on sait jamais dans les dévers à 45 °...

— OK, bon, à demain alors.

— A demain... Au fait tu as réglé le problème du renard dont parlaient les responsables des refuges du CAF ?

— Je sais pas, moi, on m'a dit que c'était un fantôme alors je ne sais plus quoi croire.

— Un fantôme ? On m'a parlé d'un renard, moi. Bon, faut vite que je mette un post sur C2C à propos de ça.

— Cédeucé, c'est quoi ça ?

Le repas fini et les premiers ronflements se manifestant, Albert Miépreux réunit son équipe dans la cuisine pour un briefing.

— Bon cette semaine, Damien tu t'occuperas des lits à 8 h 30 du mat' puis tu fais le service midi et soir. Tu ne te réveilleras ni à 5 h, ni à 6 h. Sébastien tu fais le réveil à 5 h et à 6 h avec moi et tu as repos l'après-midi. Fabien tu fais le midi et t'es en cuisine avec moi le soir. Maintenant parlons de cette histoire de fantôme, qu'est-ce qui vous fait dire que c'est un fantôme ?

— Vous avez entendu parler de Clément le berger ?

— Qui ça ? demanda Albert.

— C'est du folklore local, dit Fabien.

— L'histoire se passe dans les années vingt, dit Damien. A la place du refuge actuel, il y avait une bergerie pour l'estive. Un grand berger aux mains crasseuses et cornées y habitait. Alors que l'exode menaçait partout les alpages alentours, l'Clément, lui, y résistait comme un acharné. Les conditions se firent rudes, la misère gagnait son foyer. Juste

avant l'hiver 1923, suite à un différend avec des gars du village lors d'une chasse, il fut forcé de s'enfuir et de se parquer comme un bœuf dans son chalet délabré. Les gars assaillirent son chalet tandis que c'vieux Clément se planquait derrière ses fenêtres. « Tu passeras pas l'hiver là-dedans, Clément, rends-nous le gibier que t'as piqué ! », qu'y disaient les gars. « Je vous préviens, bande de chacals, si vous touchez à mon chalet, si vous y faites quoi que ce soit, je vous maudis ! Mon âme hantera ces alpages et ce chalet jusqu'à ce que sonneront les trompettes du Jugement Dernier et que ce Bon Dieu me donnera raison », qu'il hurlait l'Clément. « Tant pis pour toi, Clément ! La neige va tomber, tu seras coincé ! » « Cassez-vous, tas de bâtards galeux ! » En effet la neige tomba la nuit suivante alors que les autres redescendaient et en quelques jours le couloir d'accès en dessous devint avalanchueux, puis tout le long de l'hiver. L'Clément était prisonnier dans sa cabane. Les gars firent croire que c'était délibéré de sa part, personne n'en parlait, l'Clément n'avait plus de famille depuis longtemps. Il n'eut pas assez de provisions pour passer l'hiver.

— Et alors ? demanda Albert.

— Et voilà qu'en automne 1924, le CAF de Chépaou décida de construire un refuge à la place de sa bergerie peu après une préemption communale. Bien entendu, la bâtisse fut reconstruite mais l'esprit épouvanté de Clément subsista et la malédiction des alpages du Prébaveux s'opéra de longues années durant.

— Vous y croyez à ces histoires, ha ha ! ricana Albert

— Comment croyez-vous que le vieux bouc est mort ? Qui l'a empêché de redescendre alors qu'il y avait des chiens ?

— Je ne vois pas le rapport. Le berger m'a dit qu'il était vieux !

— Comment expliquez-vous ces actes de zizanie dans le refuge, faits exprès pour nuire ?

— Peut être un petit rigolo du village qui sème la pagaille de temps en temps dans le refuge pour rigoler et le raconter à ses potes, pensa Albert.

— Ce fantôme est un « esprit frappeur ». C'est le fantôme de Clément. Il est revenu ici car il refuse qu'il y ait du monde dans son chalet, que son alpage soit truffé de touristes l'été. Il sème la malédiction.

— Jusqu'au Jugement Dernier ! Ha ha ! dit Albert. Bon allez les enfants, gros dodo ce soir, on aura l'esprit plus frais demain.

Il n'y eut aucun incident pendant la nuit, ni même le matin suivant, ni même le midi qui lui succéda :

— Alors il est où vot' fantôme ?

— Il y a des jours où il ne se montre pas.

Le refuge mena son petit train-train quotidien et Albert entreprit une remise en ordre de circonstance. Il y appliqua ses vieux principes de gardiennage quelque peu draconiens mais dont l'efficacité était prouvée. Il ne vit pas de traces de Clément le fantôme ni de renard ou autres créatures mystérieuses. Mais comme c'était un gros refuge de 87 places, il n'avait peut-être pas pu tout voir.

17 h 30. D'insistants frémissements de raquettes dans la neige se firent entendre. Un vrai pas de yéti avec une cadence militaire. Toc, toc. Ça venait de la porte de la cuisine.

— Ah c'est toi, Jean Loup ! Comment vont les raquettes ?

— Bien, tout comme les cinq raquettistes que je trimballe en rando !

— Ça va, pas trop de trainards ?

— Ils sont pas très montagnards, c'est plus des touristes, mais bon... Tiens les voilà ! dit Jean Loup.

— Bonjour, m'sieur le gardien ! Vous avez du rouge dans votre cave j'espère ? dit un gars.

— Et des diots ? Qu'on se soit pas fait chier à monter pour rien, hein ?

Albert reconnut le profil-type du cafiste à vin rouge qui essaie d'occuper son weekend. Ce genre d'individu ne car-bure que moyennant ce type d'alimentation qui se distingue avant tout par ses effets secondaires. De motivation très variable, cette variété de cafistes, intégrée à la grande famille, se distingue des autres par son côté très sympa à défaut de briller par la lucidité. De toute évidence, ce bon vieux Jean Loup Le Tavernier allait se coltiner quelques phénomènes imprévisibles... Encadrer une petite rando comme la Cime de la Glandouille pouvait vite basculer vers une épopée.

— J'ai vu des traces du renard en contrebas, dit Jean-Loup.

— Ah bon ? dit Albert, surpris.

— Mais non, Jean Loup, dit l'autre gars. C'était les traces du clébard du berger !

— C'était celles d'un renard : elles faisaient 2,57 cm.

— On a vu le chien dans les parages. C'était le chien.

— Je te dis que c'était les traces d'un renard, dit Jean Loup.

— Ça change rien pour moi, assura Albert. Bon je vous montre vos places dans le dortoir.

Peu après le repas du soir, alors que la clameur dans la salle à manger résonnait très fort dans la cuisine, Albert sortit dehors pour ranger les quelques transats que des clients avaient laissés sur la terrasse. Un frémissement sur la surface

de la neige attira son attention. Quelque chose déséquilibrait le silence de la montagne. Une chose qui se mouvait. Un être. Albert s'avança, bien décidé à percer ce mystère.

— Voyons voir si Clément pointe son nez, pensa-t-il.

Le frémissement se rapprochait prudemment. L'être semblait compter ses pas. Si près... si près... Albert sortit soudainement de sa planque :

— BOUH ! cria-t-il.

Il vit un renard prendre la poudre d'escampette le long d'un névé. Il y avait de quoi rire et Albert ne s'en priva pas. En tout cas force est de constater que Jean Loup avait raison. Il entra dans la salle à manger sans trop rien dire mais avec un sourire malicieux.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, augmentait exponentiellement le nombre de ronfleurs et de décibels produits. Albert s'était retiré dans ses quartiers, c'est-à-dire la petite pièce du gardien dont il avait peine à faire disparaître les relents acres de beaujolais. Il ne restait plus que deux silhouettes mystérieuses dans la salle à manger. Elles s'éclairaient avec la lumière rouge de petites bougies posées sur la table, à côté de cadavres de Mondeuse :

— Le Jean Loup, il nous réveille à quelle heure ? dit un des gars.

— Cinq heures, je crois, dit l'autre.

— Quoi ?! Mais il est fou ! Moi je me lève à onze heures le dimanche !

— C'est bien connu, les montagnards se lèvent tôt !

— Hé dis-donc ! T'as vu on a fini la potion magique, il y a plus rien !

— Il me faudrait un truc pour arriver à dormir, je risque d'avoir la gorge sèche.

— T'as pas vu, l'gardien, il est parti pioncer... Y aura pas de grog, ni de génépi, tu te rends compte ?

— Je sais ce qu'il nous reste à faire !

Une des deux silhouettes partit vers le dortoir, montant les escaliers dans le noir. A peine la porte du dortoir ouverte, le choeur des gorges raclées se fit entendre avec cette ferveur que l'on connaît.

— P*#\$% que ça ronfle, là-dedans ! gloussa le gars.

Au cantique des cantiques se mêla bientôt ce bruit familier d'un sac plastique trituré de tous les côtés suivi de « cling » bouteilleux qui annoncèrent fièrement les objets convoités. Le bonhomme revint triomphant dans la salle à manger, brandissant ses trophées à la douce lumière des bougies.

— Bon et maintenant au travail ! Hé hé !

(Tchou ! Glou glou glou glou.)

— À la tienne !

(Cling !)

Minuit allait bientôt sonner. Des braillements résonnaient sourdement dans la salle à manger, toujours plongée dans une lumière rouge très feutrée.

— Beuh, dis-don'... t'as vu... celle-ci, hé ben... hé ben... elle est... elle est à moitié vide !

— Euh... j'crois que je suis bourré !

— Ah bon, t'es sûr ?

— Faut j'aille dormir !

— Moi je suis bien ici, il faut finir, faut jamais gâcher, c'est pas bien de gâcher !

— Oh et puis merde ! Je reste aussi !

— Hé ben ? Elle est partie où la bouteille ?

— Laquelle ?

— Celle qu'était à moitié vide.

— Chais pas, j'la vois pas !
— Tu l'as piquée, salaud !
— Je t'dis qu'non !
— T'as tout bu, t'as rien laissé !
— Je t'dis qu'non !!
— Ha ha ha ha ha ! fit une nouvelle voix.

Un silence pesant s'instaura.

— J'ai cru entendre quelque chose !
— T'as trop bu, mon gars !

Il y eut des grincements de parquet dans la zone d'ombre qui semblait étendre son emprise. (Cling ! Tchou ! Glou glou glou glou.)

— Ha ha ha ha ha !

C'était une voix squelettique des plus glaçantes.

— Moi aussi, j'ai entendu un truc bizarre !

— Ah qu'est-ce que j'te disais !

— A la vôtre, messieurs, ha ha ha ha ! ricana la voix.

— Et si c'était un mirage, hein ? T'as bu autant que moi, pas vrai ?

— Crois pas ! Vaut mieux qu'on s'tire d'ici !

Un des gars essaya de marcher mais fit une chute brutale sur la parquet.

— Cht'a, j'crois qu'mes chaussures sont liées !

— Oh t'as trop bu toi !

L'autre gars tomba de la même manière l'instant suivant.

— Moi aussi, nom de diots ! Il se fit soudainement un noir complet dans la pièce. Des bougies avaient été renversées.

— Merde j'y vois plus rien !

— Peux pas me relever !

— Moi non plus !

Le silence tomba comme un filtre absorbant.

— T'as vu ? La voix, hé ben, elle est partie !

— J'crois que vaut mieux pas trop bouger, on sait jamais elle est p'têt encore là !

— J'crois qu't'as raison !

Le noir avait avalé les bruits, les contours, les couleurs, les odeurs, les pensées...

4 h 45 du matin. Albert entra dans la salle à manger en allumant la lumière.

— Houlàlà, non mais quel foutoir ?!

Les mots sont vains pour décrire le spectacle de désolation qui s'offrait à ses yeux : des sacs à dos renversés avec tout ce qu'ils contenaient sur toute la surface du plancher, des cadavres de Mondeuse éparpillés et dégageant une odeur épouvantable, des bougies renversées avec des éclats de cire partout. Une vraie macédoine de tout ce qu'on peut trouver dans un refuge. Albert perçut de vagues ronflements provenant d'une table dans le coin gauche de la pièce. A peine étonné vu les circonstances, il vit deux gars endormis à même le parquet, un de chaque côté de la table, symétriquement.

— C'est les deux gars du groupe de Jean-Loup ! A en juger par l'odeur, inutile de chercher à savoir ce qu'ils ont fait hier soir... D'ailleurs mes pas sur le parquet ne les ont même pas réveillés... Quelle bande de cons ! pensa-t-il.

Il vit soudain qu'ils avaient tous deux les pieds ligotés par un noeud assez sophistiqué confectionné avec de la cordelette à machard.

— Tiens, tiens ! Impressionnant de créativité...

Albert monta les escaliers pour le réveil. Il y avait une très forte clameur dans les dortoirs.

— Où sont passés les sacs ?!

— Je trouve pas le mien !

— Jean Loup, j'ai perdu ma brosse à dents ! Qu'est-ce que je fais ? Albert ouvrit la porte :

— Je sais où sont partis vos sacs.

— Quoi ?!

Les clients contemplaient le spectacle de la salle à manger.

— C'est une vrai décharge publique, dit Jean Loup. Il y a mêmes des vieilles paires de raquettes !

— Mon sac ! Oh ! Et ma brosse à dents ! J'ai retrouvé ma brosse à dents !

Il y eut un vacarme assourdissant, les gens s'affairant à retrouver leurs affaires tout en insultant le ou les responsables.

— Si je retrouve le gars qu'a fait ça, je lui fais avaler tous les cadavres de Mondeuse que je vois ici, bouchons compris !

— Et moi je lui fais rentrer ma brosse à dents dans le pif !

Bientôt tous les yeux se tournèrent vers les deux malheureux ligotés lamentablement sur le parquet, tels deux asticots qui n'auraient pas eu la force de se tortiller. Ils commençaient à peine à se réveiller.

— Heuh, ha, ho... j'ai mal à la tête, dit un des gars, le plus frais visiblement.

— C'est vous les responsables ! lança une dame.

— Attendez, dit Albert. J'ai retrouvé ces gars-là les pieds ligotés. Comment ils auraient pu faire cela à deux et ce complètement beurrés ?

— C'est forcément eux !

— C'est pas quand on est complètement aviné qu'on arrive à soudoyer des sacs incognito dans le dortoir et à les

renverser partout dans la salle à manger !

— Ils l'ont fait avant de se beurrer !

— Impossible, dit Sébastien. Comment se seraient-ils ligotés mutuellement de toute manière ! Le noeud est hyper complexe !

— Je... me... suis... pas... ligoté... dit le plus frais des gars.

— Ah ça... non ! dit l'autre.

— Y'avait la voix, elle a ligoté mais... rien senti ! Après... chais plus trop !

— Ouais, la voix ! dit l'autre.

— La voix ? dit Albert.

— L'esprit frappeur, répondit Sébastien.

— Probablement un parmi nous qu'a voulu faire une sale blague ! supposa Albert

— C'est l'esprit frappeur qu'a frappé c'te nuit, insista Sébastien. C'est tout à fait ce qu'un esprit frappeur est capable de faire. Il a fait un vilain tour à ces deux gars et il a voulu nous faire croire que c'était eux qui l'avaient fait. Il ne voulait pas que les deux gars viennent le déranger quand il revient dans la salle à manger pendant la nuit, alors il s'est vengé. C'est pas la première fois qu'il fait ça.

— Ah ça y est ! C'est reparti avec la malédiction de Clément ! On aura tout vu ! Quelqu'un a-t-il entendu quoi que ce soit en haut ? Personne n'a bougé du dortoir ?

Il n'y eut pas de réponse pendant un petit moment.

— En tout cas c'est pas un renard, dit Jean Loup. C'est quoi cette histoire de malédiction ?

— C'est la malédiction de Clément, dit Sébastien.

Et il en entreprit l'effroyable récit, le même, mot pour mot, qu'il avait rapporté à Albert.

— Je crois que je vais en parler sur C2C ! dit Jean Loup.

— C'est quoi, ça... cédeucé ? dit le plus frais des gars.

— Ne vous inquiétez pas, je relate les faits, je ne juge pas, je ne donne pas de noms, parole de Jean Loup !

Albert ouvrit la porte de la terrasse pour tenter d'évacuer les relents de vitriol qui empoisonnaient l'atmosphère. Dehors, il y avait une brume impénétrable. Le bulletin météo s'était une nouvelle fois fourvoyé. La Cime de la Glandouille ne reçut pas de visite ce matin-là. Sauf peut-être celle du renard, qui sait ?

Les réactions à ce fait divers exceptionnel ne se firent pas attendre. Quelques jours plus tard, un article était paru sur le Dauphiné Libéré, sans compter les sujets-fleuves sur les forums internet. La surcharge d'internautes donna beaucoup de peine aux modérateurs débordés par la tâche.

— Si ça continue, à cause de Clément, on va perdre toute notre clientèle, dit Fabien.

Albert s'abstint de tout commentaire. Il était en train de préparer une crêpe au Nutella pour le doyen du village d'en bas qui fêtait sa 294^{ème} montée au refuge de Prébaveux. Quelques bizarreries se produisaient de temps en temps, comme le bouchage inopiné des toilettes, le déplacement des tables pendant la nuit, l'ouverture du robinet de la cuisine, les claquements des volets du dortoir à une heure du matin, des ricanements sinistres dans le lointain... En bref, ce bon vieux Clément avait l'air de bien rigoler.

— Au fait j'ai vu que des boîtes de diots au vin blanc avaient disparu, quasiment une chaque jour. C'est bizarre, non ? dit Sébastien

— Un fantôme ça mange pas des diots quand même ? ironisa Albert. Bon va falloir surveiller ça, je m'en charge.

— Je vous le dit, l'Clément, il a réussi : il y aura bientôt

plus personne dans le refuge, dit Fabien.

Oh combien il se trompait ! En effet dès que cette maudite brume installée depuis trois jours s'en alla et que le Mont Blanc scintilla comme un phare au lointain, le refuge fut littéralement bombardé d'appels et de réservations parfois un mois à l'avance.

(Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute... Oui, trois personnes... Demi-pension... Pour le ?... Le 15 août, OK... Le fantôme, quel fantôme ?... Pour le 15 août ?... Hou là ! Je peux pas vous garantir qu'il y aura le fantôme le 15 août !... Non non, il ne vient pas tous les jours, vous savez... Oui oui, c'est ça, puisque vous viendrez, il sera là, je vais l'avertir... C'est ça, c'est ça... Au revoir ! (Clac !)

— Ouf, je respire ! (Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute... Demain ?... De la demi-pension pour voir le fantôme ? Euh c'est pas garanti, vous savez... Sept personnes ?... Heu, non je suis désolé, il ne reste plus que deux places... Non, il ne reste plus que deux places !... Le refuge est complet le jour suivant, le jour d'après aussi... Il est complet, je peux pas vous dire mieux !!!!... Quel rapport avec le fantôme ?... Non je l'ai pas vu moi, j'en sais rien !... Oui c'est ça, au revoir ! (Clac !)

— Qu'elle aille au diable, celle-là avec sa troupe de boy-scouts ! (Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute !... Vous êtes quoi ? J'ai pas compris... Un attrapeur de fantôme ?... Avec un micro-onde ?... Ah bon... Bah, il faut 2 h de montée, 750 mètres de dénivelée... Ah bon, ça ne vous intéresse plus ?... Vous êtes sûr ?... Ah bon, au revoir. (Clac !)

— On aura tout vu ! (Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute ! [...] (Dring...)

Et c'est ainsi que se passa une bonne partie de la saison estivale. Le refuge était bondé et ce qu'il fasse beau ou qu'il fasse mauvais, car de toute façon il y avait toujours une bonne raison de venir, le fantôme n'ayant pas l'air de choisir une météo favorable pour se manifester. Et Dieu sait si la météo n'a pas été favorable en ce début du mois de septembre. Il avait beaucoup neigé dès 2000 m et le refuge avait retrouvé son aspect hivernal. Un comble pour cet été caniculaire.

— Dis-donc tu trouves pas que ça sent le beaujo un peu partout dans le refuge ? dit Fabien.

— Ouais c'est bizarre, dit Albert. Bah de toutes façons, dans deux semaines, on ferme les volets, on est plus à ça près !

— Vivement que ça se termine ! J'en ai trop marre de voir des tronches de touristes vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Oh la vache ! T'as vu le troupeau qui arrive là-bas avec ce temps de merde !

— Et bien tu vas les accueillir avec les honneurs qu'ils méritent. Venir même lorsqu'il fait mauvais, juste pour passer un bon moment avec Clément s'ils ont la chance de le voir, c'est courageux, non ?

— C'est des gars du CAF de Mulesol. Ils sont en raquettes.

— Oh, non ! Me dis pas qu'il y a encore les deux autres lascars, ils sont déjà revenus quatre fois cet été !

— Non, ils se sont dégonflés : Clément n'est plus venu leur dire bonjour les autres fois.

— Les pauvres ! Vraiment à plaindre... Tu leur enverras deux bonbons au génépi de ma part. Bon allez file-donc accueillir le troupeau là-bas.

(Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute !... Ben chez nous il

neige... Ah ben, c'est pas comme dans les Pyrénées, ici c'est les Alpes !... C'est pour quand ?... Lundi ?... OK... Combien de personnes ?... Deux demi-pensions... Comment ? J'ai pas compris... Ah ça vous êtes bien du Sud, vous, j'en doute pas !... Comment, vous venez avec qui ?... Ah, Jean Loup Le Tavernier ! Oui oui, bien sûr que je le connais, un pote du CAF de Mulesol... En raquettes ?... Comme vous voulez... Des spantiks ? C'est quoi ça ?... Vous êtes sûr ?... Des godasses de trek suffisent largement... Oui oui, vous pouvez laisser vos spantiks au placard, y a pas de soucis... OK ! A lundi !

Albert reposa tranquillement le téléphone dont les touches on/off étaient sérieusement usées.

— Quand je pense que c'était du matériel neuf ! pensa-t-il.

Il y eut soudain une grande clameur dans la salle à manger. Des cris d'épouvante se firent entendre.

— C'est encore ce fantôme à la con !

Il entra rapidement dans la salle à manger. Un gars était étendu, le dos sur le parquet, avec le rictus de quelqu'un qui s'est cassé le coccyx.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Albert.

— Il est tombé tout à coup comme si on lui avait croché les pieds ! dit Fabien.

— Mais non, j'ai juste raté la marche puis j'ai dû frotter le parquet mouillé avec mes après-skis, dit le gars.

— Ah bon ? Vous êtes monté avec ça ?!

— Ben oui, les conditions sont hivernales, non ?

— Et ben, on n'arrête pas le progrès au CAF de Mulesol ! Bon, ça n'a pas l'air d'être bien méchant, tout ça !

— Je dois avoir des bleus aux fesses et je me suis cogné la trogne, dit le gars.

— Fabien, essaie de l'installer là-bas sur le canapé, je vais lui préparer une tisane à la menthe !

— OK, chef !

— Aïe !!! Hahou !!! Aïe aïe aïe !!! Attention mes bleus !

— Avec des après-skis, on aura tout vu ! se dit Albert en mettant la bouilloire au feu. Le pauvre Clément, pour une fois qu'il n'a rien fait ! Merde, où sont les tisanes ?

En fouillant les placards, il s'aperçut que les sachets à tisane avaient été badigeonnés de confiture...

Lundi pointa, toujours plongé dans la brume. D'insistants frémissements de raquettes dans la neige se firent entendre... Un vrai pas de yéti avec une cadence militaire suivi de petits pas de renard. (Toc toc). On venait de frapper à la porte de la cuisine.

— Ah c'est toi Jean Loup ! Et toi, tu es Pat, le gars du Sud qui m'a appelé c'est ça ?

— Oui et finaleumint je suis venu avèqueux mes Spann'tiques !

— Vous allez à la Cime de la Glandouille demain ?

— Ah bé, il paraieu que c'est la cimeu préférée dé Jé-Lou ! dit le catalan. Albert vit tout à coup ses deux énormes godasses toutes flamboyantes à la lumière des néons de la cuisine.

— Alors c'est ça les spantiks ! Et ben, tu vas pouvoir marcher sur la Lune avec ça !

— N'empêche, ça va vachement bien avec les raquettes ! assura Jean Loup.

La mousse au chocolat se volatilisa très rapidement devant la bestialité des gosiers affamés. Quelques sirotements de tisanes plus tard, les gens commençaient à remonter machinalement vers les dortoirs. Soudain, à la place des choeurs de

gorges raclées, se fit entendre un chœur de manifestants du premier mai :

— A bas, le fantôme !

— Il a tout renversé, ce salaud !

— T'as retrouvé mes chaussettes ?

Clément avait encore frappé. Ce coup-ci, il s'en était pris au dortoir. Inutile de décrire le spectacle, vous avez bien compris.

— Bon, les gars, au travail ! dit Albert en retroussant les manches.

Albert venait de redescendre dans la salle à manger, tout content de sa performance en technique de surface, quand Pat vint l'accoster.

— Bah qu'est-ce qu'il t'arrive ? T'as l'air au bord de la syncope ! demanda Albert.

— Ah mais c'est que jé crois que j'ai perdu mes spann'tiques, qu'il répondit.

— Ah bon ? Tu es sûr ?

— Rienne à faireu, je ne les trouveu pount !

— Elles ne doivent pas être bien loin ! Tu les as laissées dans le séchoir avant de les perdre ?

— Oui mais plus dé spann'tiques dans lé séchoir ! Volatilisées, les Spann'tiques !

Albert employa les grands moyens : toute l'équipe fut mise à contribution, sans compter l'œil aiguisé de Jean Loup Le Tavernier.

— Si vous voyez Clément avec des spantiks aux pieds, surtout ne vous étonnez de rien, dit Albert en ricanant.

Tout y passa : le grenier, le dortoir, le débarras, les pouelles, la terrasse, la cuisine. Deux heures plus tard, après six mètres cube de poussière délogée, Jean Loup fit ce constat navrant :

— Et bien il ne reste plus que les chiottes du bas à fouiller !

Toute l'équipe avança en procession vers les toilettes au fond du refuge. Ces toilettes-là n'étaient fréquentées que dans la journée, et le soir Albert les fermait à clef afin d'inciter les gens à aller aux toilettes de l'étage pour ne pas faire de foutoir dans les escaliers. Dix ans de refuge de haute montagne avec deux étages et des toilettes en extérieur lui avaient montré quelle torture c'était d'entendre craquer les marches toute la nuit. Albert s'avança vers la porte. Il sortit les clefs et l'ouvrit avec la plus grande discrétion. Il faisait un noir de nuit de novembre là-dedans. Parmi les cinq sens communément admis, le seul rudement mis à contribution était le sens olfactif.

— Attention, j'allume la lumière ! (Clac !)

Au beau milieu de la pièce, exactement à mi-chemin entre les éviers et les cabinets, fièrement posées sur le parquet, gisaient les Spantiks du catalan.

— Mes spann'tiques !

— Qu'est-ce qu'elles foutent-là ? Il n'y a que moi qui ai la clef de ces toilettes ! dit Albert.

— C'est encore un coup de Clément, ça !

— Curieux quand même, un esprit ça passe à travers les surfaces mais comment a-t-il pu faire passer les Spantiks à travers la porte ? demanda Jean Loup.

— Bon allez récupère les spantiks et on se tire, dit Albert. C'est l'heure du dodo.

Pat se précipita sur ses chaussures. Lorsqu'il essaya de prendre la seconde spantik, celle-ci résista.

— Hé mé qu'est cé que cé ce bordelleu ?

— Attends, dit Jean Loup. C'est curieux, il y a un lacet coincé dans le parquet.

— Bon les gars, ça presse, dit Albert. J'ai sommeil.

— Nom d'une raquette fondue ! s'exclama Jean Loup. Il y a une trappe en-dessous !

— Une trappe ? s'étonna Albert.

— C'est pé être là la solution dé l'énigme, hé ?

— Attention, je tire ! prévint Jean Loup.

Le grincement fut des plus stridents. Des effluves de beaujolais s'échappèrent de l'orifice qui apparut. Apparemment, une cave secrète.

— C'est rien, c'est la cave abandonnée, dit Albert.

— Je n'ai jamais connu l'existence de cette cave, rétorqua Fabien.

On entendit tout à coup des « clings » bouteilleux en-dessous.

— C'est pas normal, ça bouge en dessous, dit Fabien. J'ai ma frontale, j'y vais. Qui vient avec moi ?

Il descendit sans plus attendre. Jean Loup le suivit et puis finalement le reste de l'équipe, catalan compris, descendit dans ce réduit des plus sinistres. L'atmosphère était confinée, le plafond semblait très bas.

— Ha qué qué cé qué ça cogne, ici, hé !

— T'as vu tous ces cadavres de beaujo, on marche presque dessus ! La même marque en plus, remarqua Albert.

— Oh regardez, là-bas c'est truffé de boîtes de conserve de diots !

— Le mystère s'éclaircit, les gars, dit Jean Loup.

(Cling cling cling cling !) C'était une avalanche de bouteilles et de boîtes de conserve apparemment localisée dans un des coins de la pièce.

— Un homme là-bas !

— Ne me faites rien ! J'y suis pour rien ! cria une voix rocailleuse.

— Le vieux Roger !

Le vieux gars, qui clignait des yeux à la lumière de la frontale, avait l'air légèrement aviné mais suffisamment lucide pour se rendre compte qu'il s'était mis dans un beau guêpier. Il avait un gros trousseau de clefs à sa main.

— Ça alors ? dit Albert.

— Bah qu'est-ce que vous foutez là ? questionna Fabien.

— Moi ? Je... hé ben... je..., bredouilla Roger.

— C'est très simple, dit Jean Loup en lui coupant la parole. C'est la clef de l'énigme et ça confirme ce que je pensais. La vérité est claire maintenant : le vieux Roger et Clément le fantôme ne font qu'un. Au lieu de redescendre dans la vallée quand il fut forcé de démissionner par les responsables du CAF, le vieux Roger a décidé de rester et de se planquer ici pour se venger et semer la zizanie dans le refuge. Il était très facile de prendre l'identité de Clément, écartant ainsi tout soupçon à son égard. Il comptait faire échouer le nouveau gardien mais il obtint l'effet inverse et sa colère n'a fait que grandir.

— Et il est le responsable des disparitions des boîtes de diots au vin blanc qu'il prenait en repas, sans compter les vieilles réserves ici, dit Fabien. Et pour ce qui est de l'odeur de vin rouge, elle s'est répandue en passant par cette bouche d'aération là-bas au fond de la pièce communiquant sur la cuisine.

— La journée, comme les toilettes étaient fréquentées, il ne bougeait pas, c'est la nuit que Roger le fantôme sortait de sa planque, dit Jean Loup.

— Et regardez là-bas, du vieux matériel de montagne ! C'est avec ces cordes-là qu'il a ligoté les pieds des deux gars complètement bourrés.

— Oui et apparemment il a utilisé la cape noire laissée ici

sur le sol pour se fondre dans le noir !

— Pardonnez-moi, les gars, j'ai fait ce que j'ai pu ! dit le vieux Roger.

— Tu as fait tout ce que tu as pu, ça c'est clair ! répliqua Fabien.

— Et mé spann'tiques, qu'est-ce c'est que tu voulais en faireu, hé ?

— Je suis désolé... Des.. des chaussures comme ça, bah... j'ai pas résisté... Quand vous avez ouvert la porte des toilettes j'ai pas eu le temps de les reprendre, elles sont restées coincées !

— Voleureu ! Ça vaut quatre cente euros, ces chaussureu-là !

— Stop, on arrête là les conflits ! dit Albert. On te pardonne Roger, et d'ailleurs on va étouffer l'affaire. Si tu re-descends dans la vallée pour y passer tranquillement ta retraite sans semer la zizanie au refuge, on te promet que toute l'équipe ici ne dira rien de tout de cette affaire, et tu ne seras pas humilié.

— Pas d'infos, même sur C2C ? demanda Jean Loup.

— Cédeucé inclus ! Pas de sujets dessus, on s'engage tous ! dit Albert. C'est OK ?

— OK ! promet le choeur.

— Bon, allez, relève-toi Roger ! Demain matin à 5 h, tu pars dans la vallée incognito tandis que les autres iront à la Cime de la Glandouille. C'est compris ?

— Ben... Ben.. J'crois que j'ai pas l'choix, dit le vieux Roger.

— Bon allez, tout le monde au dodo ! conclut Albert.

— Moi du moment qué jé mes spann'tiques, jé crois qué jé vais bienne dormir, hé !

Les consignes d'Albert furent appliquées à la lettre. Roger

descendit en clopinant le sentier en direction du village et quelques heures plus tard, Jean Loup Le Tavernier et Pat le catalan revinrent triomphants de la Cime de la Glandouille.

— Ah bé c'est sûr, hé ! Ça ressembleu point aux Pyrénées !

— Et les spantiks, elles allaient bien ? demanda Albert.

— Ah bé c'est de l'amoureu de godasseu que ceteu paireu de chaussurreu-là !

— Et tes raquettes, Jean Loup, pas de souci ?

— Pas de problème même dans les dévers à 50 ° face à la pente, dit Jean Loup. Cet hiver je vais encore doubler en descente les skirandonneurs !

— Ha bon, avec cette paire de raquettes ?

— Les meilleures du marché, les TSL « j2futuratrust », affirma Jean Loup. Les plus chères aussi, près de 400 euros la paire !

— Houla, en effet ! dit Albert, scotché.

— Ah bé c'est le prix d'uneu paireu de Spann'tiques !

L'après-midi suivante fut radieuse. Le Mont Blanc se pavait dans un ciel bleu profond comme l'univers.

— Ils sont partis où, Jean Loup et le gars du sud ? demanda Fabien.

— Ils sont redescendus, dit Albert.

— Déjà ?

(Dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute !... Non, on ferme le refuge ce weekend... C'est un refuge CAF, il y a toujours un local d'hiver !... Il y a tout : gaz, cuisinière... Le fantôme ? Quel fantôme ? Il y a un fantôme dans ce refuge ?... Non non, je vous assure que le fantôme il va jamais dans le refuge d'hiver... Pourquoi ? Bah, euh, il y fait trop humide, il aime

pas ça, voilà pourquoi !... Oui oui, c'est ça... Au revoir !

— Ha ha, j'espère qu'ils vont pisser dans leur froc, de peur du fantôme ! ricana Damien.

— Du moment que j'ai le chèque dans le tronc, pour le reste, ils se démerdent ! dit Albert.

Deux jours plus tard, toute l'équipe était devant la trappe au beau milieu des toilettes.

— Bon les gars, au boulot ! Et dans l'ordre, on enlève d'abord les cadavres de Beaujo, puis les boîtes de conserve, puis le reste et ensuite on nettoie le sol, OK ? Objectif : éradiquer la nuisance olfactive ! Bon je vous laisse quelques minutes vous démerder avec tout ça, moi j'ai un truc à régler dans la cuisine, je reviens !

Albert courut rapidement vers la cuisine. Le vieux Roger était tranquillement assis sur la table. Albert ferma toutes les portes et déplaça un meuble sur la bouche d'aération.

— Je n'ai pas envie de me prendre votre poussière tandis que je traite avec les clients ! cria Albert à ses petits jeunes, alors que la lumière disparut de la bouche, scellée pour de bon.

Après avoir fermé la porte, Albert se tourna vers le vieux Roger et lui servit un verre de Jurançon.

— C'est pas de refus ! fit le vieux Roger.

— Bon parlons affaire, dit Albert. Je dois t'avouer que notre petit marché a fonctionné à merveille.

— T'as bien gagné ta saison, hein ? Pas vrai ?

— Quasiment deux fois plus que dans mon ancien refuge de haute montagne. C'est plus que ce que je pensais quand je t'ai contacté bien avant que tu démissionnes et que vous avions conclu notre marché.

— Donc je récupère combien de pognon ?

— Je te dirai la somme exacte bientôt, dit Albert. Je te ferai un chèque chaque mois pendant les cinq années qui viennent, comme dit sur notre contrat. Mais comme je te disais, c'est plus que la somme convenue.

— Ça va bien arrondir ma retraite, çô, hé hé !

— Tu as très bien joué ton rôle. Je dois l'avouer et j'ai souvent bien rigolé, dit Albert. Le coup des deux gars beur-rés, c'était très drôle ! Ils l'ont bien mérité d'ailleurs, à déconner comme ça dans mon refuge. Non mais !

— J'ai tenu jusqu'à la fin de la saison !

— Ouais, c'était presque inespéré ! Maintenant grâce à toi j'ai lancé la promo de mon refuge, c'est ça qui compte, dit Albert en lui servant un second verre de Jurançon. Tu sais que j'ai déjà la moitié de réservations pour l'année prochaine. Soit, après dégonfle et annulations, déjà trente pour cent de recettes assurées !

— Qu'il est bon ce Jurançon !

— Ah ce coup du fantôme, quand tu m'as parlé de cette légende... Quelle idée ! J'en reviens pas ! Et tous ces dupes sur cédeucé, ha ha ha ! ricana Albert.

— Ca marche toujours bien, ces histoires-lô !

— Au fait, dis-moi tu n'es quand même pas resté dans la pièce du bas à longueur de journée, non ?

— Bien sur que non, pardi ! Je rentrais souvent chez moi en journée, tu sais par le chemin dans la gorge que personne ne connaît ? C'est le genre de ch'min que n' connaissent que ceux qui savent où il s'trouve !

— Ch'ta ! Faudra que tu me le montres. C'est pas scabreux quand même ?

— Point du tout d'puis que j'ai mis une petite corde fixe, hé hé ! Et tu gagnes plus d'une demi-heure à la montée. Le vieux Roger il a plus d'un tour dans son sac !

— Mais alors les boîtes de diots ?

— Pour le renard, pardi ! C'est un bon copain, ce renard ! J'espère qu'il tiendra l'hiver, ct'asticot-lô !

— Ha ha ! Le renard ! Euh, par contre le matin où tu as fait péter des bouteilles dans la cave, là j'ai pas compris, mes gars ont flairé l'alcool, ils ont eu des soupçons !

— J'ai glissé sur le sol en me réveillant. Tu sais, la chiure de chauve-souris... Et je me suis retenu sur l'étagère à bouteilles, elle s'est cassée la gueule mais j'ai eu l temps d'esquiver.

— Heureusement c'était à 4 h. Ça ronflait tellement dans les dortoirs qu'ils ont rien entendu ! Tu parles, à plus de 60 décibels par gorge !

— Ma réserve personnelle toute en miettes, p*#\$\$% de con ! J'ai ragé sec !

— Allez un petit verre de Jurançon pour te consoler !

— C'est pas de refus !

— Albert ? demanda une voix depuis la salle à manger.

— J'arrive ! répondit Albert. Tire-toi, Roger !

Roger prit la bouteille, sortit du refuge en godillant, à la recherche de son raccourci par la gorge qu'il ne mit guère de temps à trouver, son orientation étant quelque peu instinctive vu le contexte. Albert ouvrit la porte donnant sur la salle à manger.

— Oui ?

C'était Damien. Le malheureux ressemblait à un spéléologue après trois jours d'exploration dans une cavité argileuse.

— On les met où les bouteilles ? Il y en a qui sont pas pétées et c'est des crus qu'ont plus de vingt ans d'âge !

— Et bien c'est simple, les crus on les laisse, les cadavres tu les mets dans le réduit derrière où on les redescendra progressivement. Je vous rejoins, les gars, pas de souci.

Albert prit soin de finir le verre de Jurançon laissé par le vieux Roger.

— C'est vrai qu'il est bon ce Jurançon ! Bon allez maintenant au boulot ! (dring !)

— Refuge de Prébaveux, j'écoute !... Ah c'est toi Pat !

— Oui, dit le catalan au bout du fil. Jé mé soui dit que jeu voudré revenir l'annéu prochaineu !

— Ah mais il n'y a pas de soucis !

— Je compteu vénir avec un ami boulanngé et un étoudient' deu Savoie, jeu ne leur ai point encoreu demandé mé jeu soui sureu qu'ileu vont accepter ! Ca va aller, hé ?

— Oh bah moi, tout me va ! Pour quand ?

— Le quinzeu août !

— Ah désolé Pat mais c'est complet ! Le lendemain ?

— Ah bé va falloir que je vois avecque mes erretété et l'Boulanngé et l'étoudiente mais j'réserveu quand mêm' !

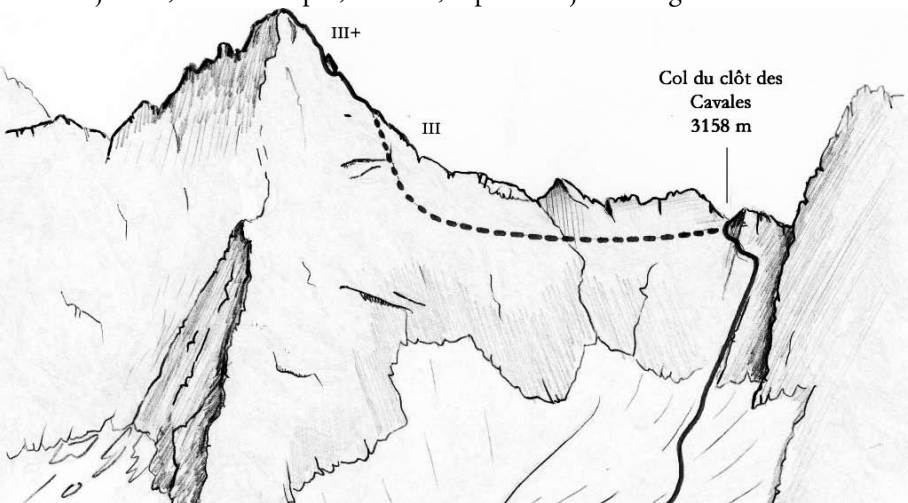
— OK pas de soucis, Pat !

— Bé jeu te dis à l'année prochaineu !

— C'est ça, à l'année prochaine !

— Aurévoir !

— Au fait, Pat, tu n'oublieras pas tes spantiks : on sait jamais, dans les Alpes, en août, il peut toujours neiger...



Remerciements

Textes

Jean-Pierre Banville
Florence Bault
Didier Bétémps
Michael Blum
Nicolas Bobier
Olivier Cayuela
Marcel Demont
Bruno Fara
François Gremillard
Catherine Hubert
Alban Koziol
Rozenn Martinoia
Paula Otero
Jean-François Petiot
Pierre Rouzo
Michel Tollenaere

Illustrations

Lazare Grenier

Photographie de couverture

Olivier Bidot

Edition

Marie Boespflug
Loïc Perrin
Alexandre Saunier

Camptocamp-Association

Cet ouvrage est publié sous l'égide de Camptocamp-Association qui est une association de loi 1901 du droit français, créée en 2006 et dont l'objectif unique est de favoriser l'échange d'informations entre les pratiquants de sports de montagne. A cette fin, Camptocamp-Association met à disposition de tous, le site communautaire camptocamp.org – souvent dit « C2C ».

Depuis 1997, celui-ci est constamment actualisé par de nombreux contributeurs qui partagent leurs connaissances de l'alpinisme, du ski de randonnée, de l'escalade, de la cascade de glace et de la randonnée pédestre.

Des milliers de sommets, itinéraires, refuges, sites d'escalade, accès, images ou encore livres sont répertoriés et décrits dans le topo-guide qui fournit également des informations récentes sur les conditions rencontrées en montagne.

Un forum est également ouvert à tous les visiteurs qui peuvent y poser des questions techniques, demander les conditions sur une course ou dans un massif, débattre de sujets variés, rencontrer des partenaires de virées en montagne, participer à la gestion et à l'amélioration des sites ou simplement passer un moment entre pratiquants d'activités en montagne.

Retrouvez-nous sur <http://www.camptocamp.org>.



Dépôt légal : décembre 2010

ISBN de la version imprimée : 978-2-919758-00-5

ISBN de la version numérique : 978-2-919758-01-2

Plus d'informations sur

<http://www.camptocamp.org/books/193828>

Textes et images reproduits
avec l'aimable autorisation de leurs auteurs.

Affrontez le fantôme du refuge de Prébaveux. Ressentez le doute du premier de cordée accroché dans un toit à un piton branlant. Confrontez-vous aux éléments déchaînés. Croisez les pas d'illustres personnages. Dans cet ouvrage vous partagerez des moments de passion, de plaisir ou de franche rigolade mais aussi des instants difficiles et des moments de forte émotion au travers de témoignages poignants comme la perte d'un compagnon de cordée. Peut-être vous retrouverez-vous dans l'une de ces aventures ou, tout simplement, prendrez-vous juste plaisir à vous divertir des mots des écrivains amateurs de Camptocamp.org qui vous offrent ici quelques-uns de leurs textes.



<http://www.camptocamp.org>